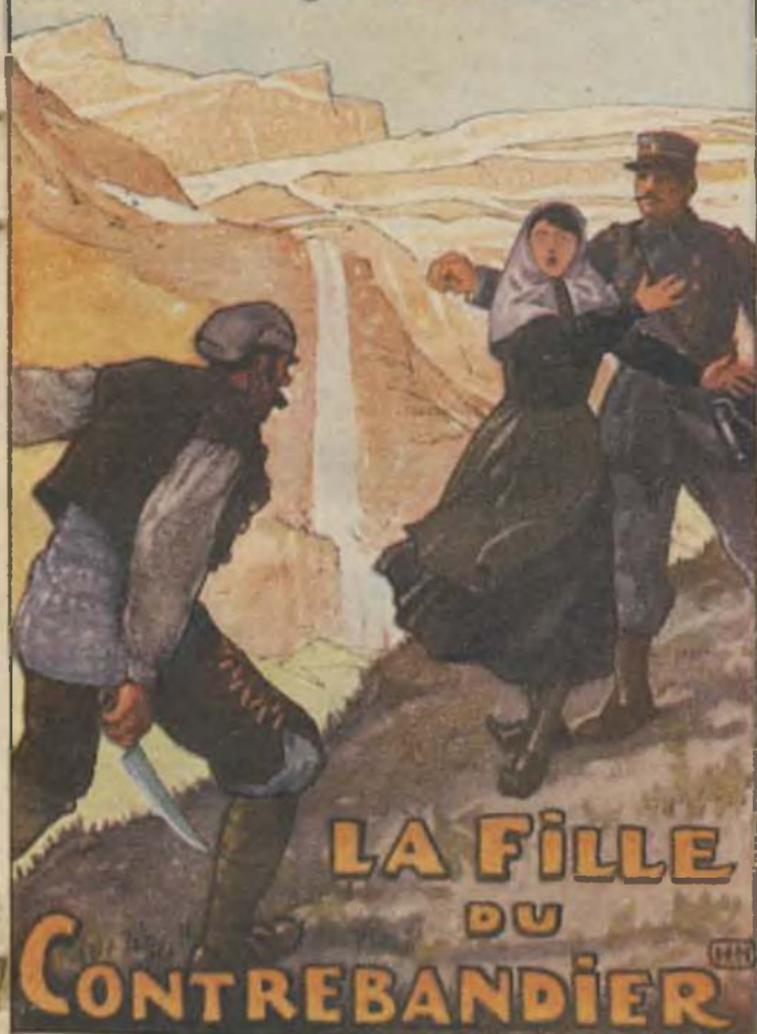


JEAN DE VIDOUZE



**LA FILLE  
DU  
CONTREBANDIER**

PRIX :

**1<sup>fr.</sup>  
-50**



Éditions du  
"Petit Écho  
de la Mode"  
1, Rue Gazan  
PARIS (XIV<sup>e</sup>)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"  
1, rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>).

## Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.  
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::  
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

## RUSTICA

*Revue universelle illustrée de la campagne*

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,  
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

## LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

*C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.*

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages  
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

## LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

## PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

## GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

*Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.*

## MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

## La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2<sup>nd</sup> et le 4<sup>th</sup> dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES  
PARUS DANS LA COLLECTION

“STELLA”

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.  
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.  
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.  
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.  
 Lucy AUGÉ : 154. *La Maison dans le bois*.  
 Salva du BÉAL : 160. *Autour d'Yvette*.  
 Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*  
 BRADA : 91. *La Branche de romatin*.  
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —  
 34. *Un Réveil*.  
 André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des tempêtes*.  
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.  
 Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 191. *Souffrir pour  
vaincre*. — 199. *Amitié ou Amour ?*  
 Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.  
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.  
 Comtesse de CASTELIANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.  
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelle*. — 209. *Le Vœu d'André*.  
 — 216. *Péril d'amour*.  
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.  
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.  
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.  
 Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.  
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...*  
 A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange*.  
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.  
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.  
 Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludotine*.  
 Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Déclatou*.  
 Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce  
pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.  
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* —  
 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtrie par la vie !* — 100. *Dernier  
Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. —  
 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.  
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.  
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*  
 Georges GISSIN : 197. *Thyrza*.  
 Pierre GOURDON : 140. *Accusée !*  
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.  
 — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —  
 176. *Maldonne*. — 192. *La Suprême Amour*.  
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.  
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.  
 Jean JÉGO : 187. *Cœur de poupée*.  
 Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.  
 L. de KÉRANY : 131. *Pignon sur rue*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Vesco de KÉRÉVEN : 214. *Où est-il ?*  
Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt.*  
M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du bonheur.*  
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*  
Aude LUSY : 201. *L'Aventure au bord de l'eau.*  
Georges de LYS : 141. *Le Logis.* — 202. *Conflits d'âme.*  
MAGALI : 203. *Le Jardin aux glycines.*  
William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*  
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*  
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*  
Raoul MALTRAVERS : 135. *Châtiment et Vérité.*  
Eve PAUL-MARGUERITE : 172. *La Prison blanche.*  
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*  
Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*  
Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba.*  
Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage.*  
B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*  
Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*  
Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*  
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irréso-lu.*  
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*  
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*  
Alicia PUJO : 2. *Pour lutt* (Adapté de l'anglais.)  
Procopé le ROUX : 195. *L'Amour en péril.*  
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*  
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*  
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*  
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane.*  
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*  
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*  
J. THIÉRY et H. MARTIAL : 183. *Une Heure sonnera...*  
Jean THIÉRY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* — 210. *En lutte.*  
Marie THIÉRY : 57. *Rêves et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*  
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*  
T. TRILBY : 21. *Rêves d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Petite.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlotte, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.* — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*  
Andrée VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*  
Jean VÈZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*  
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*  
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.*  
Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92669

JEAN DE VIDOUZE

---

La Fille  
du Contrebandier



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>)



# La Fille du Contrebandier

---

## I

### LE VISITEUR SINISTRE

A une petite heure de chemin dans les sentiers de la montagne, et sur un terre-plein de vingt mètres carrés, la cabane du vieux Beppo s'adosse aux rochers qui surplombent Gavarnie. Juchée sur le versant qui fait face aux glaciers, elle domine le village qui, d'en haut, paraît minuscule avec ses maisons basses coiffées d'ardoises, groupées dans la cuvette au pied de la cascade.

Le logis, abrité des vents, se devine à peine sous l'avancement du roc noir, revêtu de mousses grisâtres, que des brumes continuelles voilent même en été. Morne, et comme écrasé par la majesté des sommets, couverts de neiges éternelles, le paysage revêt dès l'automne cet aspect austère et sauvage que peuvent seuls subir sans nostalgie les natifs de ces lieux, voués pendant huit mois d'hiver à la stérilité et au silence du désert.

Parfois, par les jours d'août ou de juillet, le soleil, déchirant le brouillard, le visite et

l'égaie, mais l'éclair en est bref, et l'herbe que broutent les chèvres est toujours tendre et savoureuse.

Ce dimanche soir de fin d'août, il s'était montré, ce soleil si rare, obliquant sous le roc qui sert de toiture, illuminant le banc rustique où Beppo s'est assis, l'œil inquisiteur, parcourant les divers sentiers qui, du village ou d'ailleurs, lui amènent parfois des visiteurs.

De la salle, dont l'unique fenêtre donne sur le midi où les neiges de la Maladetta scintillent d'un dernier éclat, arrive un murmure de jeunes voix, se querellant avec des rires.

C'est Conchita, la fille de Beppo, qui taquine son petit ami Pépito dont elle est l'aînée de deux ans, et dont la mère l'a nourrie. Pépito se croit un homme et Conchita s'obstine à le traiter en enfant.

Impatience de ces débats, le vieux Beppo, toujours morose, se retourne, imposant silence, comme si dans ce désert de montagne on dût mettre un frein à sa langue. Justement, au détour du sentier, apparaissait une silhouette connue du vieux Catalan, et probablement attendue.

Il se leva après un ordre bref à sa fille par la fenêtre.

Le visiteur avait les jambes longues et l'agilité des montagnards. Il fut bientôt à portée de la voix, et s'annonça, quelque peu hésitant :

— Eh?... Beppo !

— Oui, oui, avancez. Je vous attendais...

Et, s'étant rencontrés au bord du plateau où commençait la brusque descente, ils s'arrêtèrent, parlant bas et gesticulant. Puis, le nouveau venu :

— Je peux entrer ?

— Mais oui... rien que ma fille, et le drôle... Pépito...

— Toujours ce drôle ! Il n'a donc rien à faire qu'il est toujours ici ?

— Paraît qu'il est libre aujourd'hui ; sans quoi, il passe ses jours à accompagner des étrangers au Cirque.

— C'est bon. Tu veux en faire ton gendre, sans doute ?

Le vieux, qui ne riait jamais, se dérida.

— Vous avez de bonnes plaisanteries, Rabazan. Comme si, à ce drôle de dix-huit ans, qui n'a rien que ses bras, et ses jambes, il est vrai, pour gagner sa vie trois mois de l'année, on donnait des filles telles que Conchita, qui est la plus belle, sans me vanter...

— Oui, oui, vieux fripon, c'est la plus belle, on le sait. Enfin, suffit. Il s'agit pour l'instant d'une affaire, et j'ai besoin de toi — de ta cave, s'entend.

Le vieux eut un regard furtif vers la roche servant d'appui à sa cabane. Il gratta son oreille avant de remettre sur son chef dénudé le béret qu'il enfonça jusque sur ses yeux :

— C'est pour quand?... interrogea-t-il.

— Pour ce soir : les camarades attendent là-haut la réponse. Mais voilà... ce nouveau brigadier qu'ils ont envoyé à le diable au corps : il commence à nous gêner fameusement. Il est toujours dehors, et ne laisse pas souffler son équipe. C'est pas comme l'autre (il avait bien raison !) il préférerait dormir au chaud, dans son lit, et fumer quelques bons cigares, moyennant quoi, on circulait. C'était le bon temps.

« Ça n'aurait pas duré. Il a été maladroit, l'Riffau. Aurait dû faire quelques prises de temps à autre, histoire de montrer du zèle.

On l'a fourré à pied; y n'l'a pas volé, quoi! »

— En attendant, c'est nous qui écopons. Aussi...

Êt Rabazan eut un geste violent vers la vallée où le poste des douaniers avait son quartier général.

— Êntrez, vous vous rafraîchirez, invita Beppo.

— Ce n'est pas de refus. Je me reposerai avec plaisir auprès de la belle Conchita.

Le vieux, sans répondre, annonça :

— Conchita ! du vin, des verres, leste !

Dès qu'ils pénétrèrent, Rabazan arrêta ses yeux durs sur la jolie fille assise auprès de Pépito, qui tenait de ses bras tendus un écheveau de grosse laine qu'elle dévidait lentement.

Elle se leva pour obéir à son père, et ce geste put passer pour un salut, en y mettant quelque bonne volonté.

Elle détestait Rabazan, qui favorisait l'avarice du père et le rendait complice de ses contrebandiers, dont, quelque jour, il serait victime. Elle le haïssait surtout pour la brutalité dont il avait usé, se permettant de lui dire ses intentions sur un ton qui l'avait blessée; pour rien au monde, ce colosse noir et barbu, cupide et cruel, ne serait l'homme de son choix.

Êt puis, il y avait Pépito qui, lui, ne l'aimait guère, parce que, maigriot et naïf, il servait de cible à ses grossières plaisanteries.

Conchita mit sur la table une bouteille de vin d'Espagne et deux verres qu'elle atteignit au vaisselier. Puis, elle apporta une miche de pain cuit au four commun du village, proprement pliée dans un linge bis. Le vieux avait extrait du buffet un fromage de chèvre, et ouvrait son couteau.

— Mademoiselle Conchita refuse de boire avec nous? dit Rabazan de cette voix mordante qui donnait mal aux nerfs de la belle fille.

— Je ne bois jamais quand je n'ai pas soif, fit-elle sans le regarder.

Et elle se rassit sur sa chaise, reprenant son peloton; Pépito, immobile, ses mains tendues sur l'écheveau, attendait son bon plaisir.

Rabazan eut un rire cynique :

— C'est commode, ce travail-là, dit-il, en toisant le jeune garçon. Ça vaut un peu mieux que bêcher la terre vers Lourdes, comme ils font tous!

Pépito rougit :

— Ce n'est pas un travail...

— C'est un plaisir! interrompit brusquement Conchita. On peut s'en accorder, quand on a couru toute la semaine dans la montagne.

— Ah! ah! fit le colosse, et... il la connaît bien, la montagne?

— Je vous crois! dit orgueilleusement Pépito. Mon père était guide. Il y est resté, le pauvre homme, dans cette fente du Grand Glacier, qu'on aperçoit d'ici, tenez... Et ça ne m'a pas dégoûté. Au contraire! Je veux gagner des médailles, comme lui...

— C'est très bien, mon garçon. Et... j'y pense, vous pourriez peut-être me rendre un service, à moi qui m'égare souvent dans cette région, et ça m'éviterait de descendre à Gavarnie...

Conchita leva vivement la tête, et planta ses yeux noirs dans les yeux faux de Rabazan.

— Vous?... fit-elle, incrédule. Vous vous égarez?...

— C'est comme je vous le dis, Mademoiselle. Ainsi, j'ai... un avis à transmettre à un de mes

agents, au col de Los. C'est pourquoi j'allais chercher un commissionnaire, car la chose est urgente, et même grave... C'est même pour me renseigner auprès de Beppo que je suis venu jusqu'ici...

— Oh ! c'est pas difficile ! fit étourdiment Pépito.

Le vieux leva lentement les yeux sur le colosse, et, toujours silencieux, les reporta sur le jeune homme. Il ne comprenait pas.

Conchita, ses narines ouvertes, comme pour humer le motif qui faisait s'intéresser à Pépito cet homme dur et dédaigneux, qui, d'habitude, ne songeait qu'à duper le monde, se méfiait.

Rabazan observa :

— Puisque c'est ton métier, petit, ça te sera facile. Tu connais la montagne mieux qu'un contrebandier.

Beppo tressaillit et rentra sa tête dans ses épaules.

— Et si, pour une bonne paye, car l'avis dont je parle en vaut la peine, je te demandais de porter une lettre à mon compère, par delà la Brèche?...

— Pas ce soir ! fit Conchita. Le soleil se couche, et vous savez que la nuit on se trompe dans les chemins...

— Pas lui ! fit Rabazan, pour flatter l'orgueil du garçon.

Pépito eut un beau rire :

— Je ne me tromperais pas. J'y suis allé, il y a deux jours, avec un Anglais qui payait bien. Mais, pour franchir la nuit cette satanée Brèche, le roc est nu comme la main, c'est humide et glissant, il faudrait un cas de vie ou de mort pour s'y aventurer.

— Et c'est un cas de vie ou de mort, fit Rabazan, soudain grave; non pas pour moi, je m'en moque, j'en ai vu d'autres! mais pour ceux qui, ce soir, vont se faire surprendre par les douaniers.

— Non, non, il n'ira pas! cria Conchita, c'est trop dangereux. Prévenez vos amis comme vous pourrez, ça vous regarde.

— Et vous aussi, ma belle, ça vous regarde, insinua le colosse, la voix mielleuse.

Elle s'arrêta net, et retomba sur sa chaise, les bras ballants. Elle craignait de deviner.

L'autre continuait :

— Votre père en est, de ces camarades qu'il faut sauver de la prison... et des douaniers. Je ne vous apprends rien, n'est-ce pas? Vous savez bien que Beppo, ici présent, est un de nos receleurs...

— Par saint Jacques! taisez-vous! fit le vieux, terrorisé.

— Bah! ce n'est pas votre fille qui vous dénoncera! quant au garçon, n'est-ce pas, Pépito, vous feriez bien des choses pour éviter la prison à votre belle amie?... car, peut-être, elle aussi...

— Ah! non! protesta la belle fille, en mettant sa main sur la bouche de Pépito, je n'en suis pas de votre maudite bande, Dieu merci! Êt qui voulez-vous qui m'en croie?

— Mais... tout le monde, à commencer par les douaniers. N'habitez-vous pas avec votre père?... La cave où nous entassons les ballots n'est-elle pas dans votre maison?

Êt il désigna le rocher.

Conchita devint toute pâle. Une fois encore, sa violence tomba, et de grosses larmes descendirent sur ses joues brunes.

— Oh ! fit-elle, regardant son père, qui ne protestait pas.

Elle eut un geste de fatalité douloureuse et, entourant de son bras le cou de Pépito :

— Viens, dit-elle, essayant de l'entraîner au dehors, viens, quittons-les !

— A votre aise, siffla méchamment le colosse, empêchez celui qui, seul, peut, peut-être, nous sauver tous.

— Laisse, Conchita, fit Pépito, résigné. Tu vois qu'il le faut.

— C'est un de nous trois, reprit Rabazan, qui doit y aller. Moi, je vous l'ai dit, je peux m'égarer. Votre père... il y voit comme une taupe, et serait vite au fond du ravin; reste celui-ci, s'il a le courage...

— Le courage, je l'aurais, dit amèrement le jeune homme. Ce qu'il y a de plus dur, c'est de devenir votre complice.

— Oh ! si peu ! ricana le bandit. Et puis, ça ne t'engage à rien pour l'avenir. Pourvu que tu sois muet, tu n'as plus rien à faire.

— Allons, dit Pépito, donnez-moi votre lettre, et dites-moi où et à qui je dois la remettre.

— Tu seras bien payé...

— Je ne veux pas être payé !

Et Pépito regarda fièrement le tentateur dont la face astucieuse s'éclairait d'une satisfaction mauvaise.

— Beppo, donne-moi un bout de papier, un crayon...

Et, sur la table où ils buvaient, il traça des signes convenus sans doute avec son complice, et que nul ne pouvait comprendre.

Il donna le billet au garçon, en lui recommandant l'exactitude à l'heure indiquée. Le ca-

marade devait se trouver au col à minuit. Il suffisait de se mettre en route à dix heures.

— Il faut tout prévoir, précisa-t-il. Une supposition que tu sois rencontré, poursuivi... il faut jouer des jambes, et ne se laisser prendre pour rien au monde, car si l'on te poursuit, c'est que nous sommes trahis, et il importe d'arriver pour empêcher de grands malheurs.

Pépito arrondit des yeux questionneurs.

— C'est tout, dit simplement le contrebandier.

Et, saluant, il recula vers la porte, faisant signe au vieux, qui le suivit.

— Qu'est-ce que veut dire cette histoire? questionna Beppo.

— Ça veut dire... que je me sers des atouts qui viennent à moi, et que ceci est bon pour nous. Un point, c'est tout.

— C'est pas que le garçon soit à craindre, mais enfin...

— As-tu vu si Conchita l'aime!

— Ben, oui, elle l'aime, comme son frère. C'est un garçon qu'elle a toujours eu sous la main, qui lui obéit, qui fait ses commissions, qui...

— Bien, bien. Je sais ce que je sais. Mais c'est pas encore celui-là qui sera ton gendre. Je veux t'en donner un si riche, Beppo, que tu seras heureux sur la fin de tes jours.

Le vieux baissa la tête. C'était une façon de répondre qui ne l'engageait pas. Il se souciait médiocrement d'un gendre tel que Rabazan, dont il avait peur, pour autant que ses prétendus écus lui fissent envie.

Celui-ci revint sur ses pas :

— Ne laisse pas encore partir le drôle. Il en a pour deux bonnes heures. C'est assez qu'il

s'en aille à dix. C'est vers minuit qu'il doit être au col.

— Pourquoi? risqua Beppo.

— J'ai mes raisons. Elles sont sérieuses.

Beppo, cherchant le sens de ces paroles, suivit d'un œil inquiet la haute silhouette qui disparaissait au tournant du sentier, après un : « A ce soir ! » dont il avait toujours la frousse.

Il ne se dissimulait pas les dangers de la lutte qu'ils avaient commencée avec les hommes intrépides de la brigade des frontières. Il savait que, pris en flagrant délit, il y allait de la peau; les douaniers, exaspérés par de lâches vengeances dont les auteurs restaient impunis, ne plaisanteraient pas; et, s'il était cupide, le vieux renard, il était peureux de son ombre. Chaque fois, il jurait que c'était la dernière, mais il savait la vanité de ce serment, et que jamais il n'échapperait à l'emprise qui le rendait esclave de cet homme fatal.

Lorsqu'il rentra dans la cuisine où les deux jeunes gens avaient cessé leurs rires, il s'assit, taciturne, peu désireux de converser. Leurs pensées les assombrissaient.

Le jour baissait rapidement, comme en tout pays de montagne. Par l'étroite fenêtre, percée face aux glaciers irradiés par le soleil qu'ils ne voyaient plus, mais qui, d'en haut, les éclairait, ils considéraient le sentier par où l'homme néfaste avait disparu. Peu à peu, les vapeurs se condensaient au-dessous d'eux, sur la vallée, où les toits bruns se confondaient avec les roches, les arbres devenus des buissons, qui faisaient, çà et là, des taches plus noires.

La soirée s'avancait. Leur silence devenait lourd de pensées inquiètes. Conchita, torturée d'appréhensions, portait ses regards sur ces

deux hommes silencieux que, tour à tour, elle plaignait et accusait.

Pépito se leva pour partir.

— Bientôt l'heure, dit-il.

— Pas encore, fit Beppo. Si tu arrivais à l'avance, tu ne trouverais pas le camarade.

— Je l'attendrais...

— Reste, te dis-je : je t'avertirai. Rabazan a dit de partir à dix heures. Tu vas souper avec nous; il ne faut pas s'en aller le ventre creux, et tu as une bonne trotte.

— J'aurais soupé à Gavarnie, et je connais un raccourci qui m'aurait fait gagner du temps.

— Non ! il faut passer où l'on t'a dit.

— Mais pourquoi ? fit encore Conchita qui se méfiait de l'étrange mission acceptée par le pauvre gars pour leur venir en aide.

— Pourquoi, pourquoi ? Est-ce que je sais, moi ? Je n'en demande pas tant, et Rabazan a ses raisons.

— Rabazan est un monstre, dit la fille. Il a l'âme aussi noire que son visage. C'est pourquoi je me défie de lui.

Le vieux serra ses lèvres minces sur sa bouche édentée. Il pensa que la répugnance de Conchita était justifiée, mais il lui déplaisait d'en convenir. Il haussa les épaules :

— Il risque gros, et nous rend service.

Conchita prit la main de Pépito et l'entraîna sur le banc, devant la cabane. Lorsqu'ils furent assis :

— Écoute-moi, Pépito : je ne sais pourquoi tout ce qui vient de Rabazan m'inquiète. Il ressemble au Satan de l'église de Luz, et il est bien plus dangereux. Tout ce qu'il fait doit être maudit. Je vais prier la Vierge jusqu'à ce que tu sois revenu.

« Si tu le peux, repasse par ici. Je t'attendrai. Et lorsque tu seras parti, je vais dire deux mots au père. S'il fait mal au risque de son âme, il est encore plus coupable d'entraîner les autres dans la perte. S'il persiste dans cette voie, je le quitterai. »

— Ne crains rien, Conchita, je connais cette route. La lune va se lever; elle éclairera la montagne, et je serai bien heureux demain, si j'ai pu vous aider.

— Pauvre petit, fit-elle en l'embrassant. Tu es si généreux que tu ne songes pas à ton propre péril. Je ne me consolerais pas s'il t'arrivait malheur par l'égoïsme de ces hommes.

Ils s'attablèrent tristement. Conchita leur servit la bouillie de seigle, le lait caillé et des pommes rapportées le matin de Gavarnie. Elle ne mangea pas.

— Quand je pense, dit-elle, en étendant son bras vers la vallée, qu'il y a là des hommes qui se préparent pour... peut-être te tuer.

— Allons, allons, fit le vieux en frappant du poing sur la table. Ces sacrées femmes donneraient la frousse au diable.

Conchita enleva de son sein un scapulaire qu'elle passa au cou de Pépito.

— Tiens, mon gars. Voilà qui me donne confiance, et je n'y songeais pas! A demain, plus tôt, si tu peux.

Ils échangèrent un fraternel baiser, et le gars s'éloigna d'un pas rapide. La cloche de l'église de Gavarnie frappait dix coups, et la lune, haute déjà, illuminait les pentes bleues des glaciers de Maladetta.

## II

## AU BORD DE L'ABÎME

Rabazan ne disait de ses affaires que ce qu'il ne pouvait éviter. C'est ainsi qu'il n'avait pas cru nécessaire d'informer Beppo de son plan. Il était simple. Jeter aux douaniers en chasse un appeau sur les traces duquel ils s'engageraient, tandis que, vers un autre point, arriveraient les marchandises qu'il dirigeait sur l'entrepôt du vieux gremlin dont la complicité leur était acquise.

Il cherchait ce bouc émissaire, lorsque le hasard le lui offrit en la personne de Pépito, qu'il sacrifiait allégrement au lieu et place d'un des leurs.

Et c'est le pauvre gars qui courrait tout droit à sa perte, fuyant devant les gabelous.

Dès que le sinistre Espagnol eut quitté la cabane où il laissait ses trois complices dont deux le maudissaient franchement, il descendit d'un pied léger jusqu'à l'entrée du hameau où il avait des accointances avec un bandit comme lui, qu'il voulait charger de l'avis à faire tenir au chef de brigade.

— Un « dur à cuire », dit Pézenas, qui ne plaisante pas souvent. Ma femme leur fait le ménage, et, par elle, sans qu'elle s'en doute, car il ne faut rien dire de trop aux femmes, je sais ce qui se passe à la caserne.

« En ce moment, il y a deux gendarmes d'Argelès, rapport à c't'affaire du Pablo qu'ils ont

jeté dans un ravin. Y n'trouvent pas. Parbleu ! si je voulais parler... »

— Ne t'en mêle pas ! Nous avons nos affaires, et quant à éclaircir la justice, tonnerre ! laisse-les barboter !

« Voici pourquoi je suis venu : il faut faire savoir à ce « dur à cuire », ce phénomène, qui fera quelque jour connaissance avec mon fusil, s'il n'y prend garde, que ce soir, à minuit, les nôtres seront au col de Los, pour prendre un ballot de foulards, du tabac et des cigares... »

« Arrange-toi pour cet avis. »

— C'est facile. Toujours les lettres anonymes. C'est un peu usé, mais ça prend encore.

— Alors, c'est simple : ils iront au col, nous serons ailleurs.

— Hum !... il a le nez creux, le bonze... enfin, ça sera fait. Rien d'autre ?

— Non, reste à l'affût ici et ouvre tes oreilles, car on en parlera. Je réponds qu'on en parlera ! répéta l'odieux bandit avec un rire cruel.

— Alors, c'est convenu, fit-il, se préparant à repartir.

Il avait une longue course à fournir. Ceux qui l'attendaient là-haut, dans un pli boisé du Marboré, ne devaient pas bouger avant minuit, c'est-à-dire l'heure où l'innocent appeau serait repéré et poursuivi par les douaniers et les chiens dressés à cet effet.

A la caserne, on s'équipait comme chaque soir.

Ils connaissaient toutes les ruses et bravaient les dangers avec l'insouciance des hommes fortement disciplinés. Héros obscurs, endurcis aux intempéries, l'hiver parmi les neiges, l'été sous les nuits claires, guettés par les fusils à tous les tournants des sentiers.

Ils boutonnaient leurs guêtres, bouclaient leur ceinturon, avec toujours les mêmes facéties devant la catastrophe possible, sérieux pourtant, et enragés dans leurs rancunes contre ces ennemis qui ne leur laissaient nulle trêve dans cette guerre d'embuscades qui recommençait chaque jour.

Leurs chiens silencieux suivaient, le nez baissé sur les talons du maître, forts, hirsutes, dentés comme des loups dont ils avaient le poil rugueux, les oreilles mobiles et le museau pointu.

Le chef entra comme ils étaient prêts.

C'était un beau garçon de vingt-huit ans, qui avait été sergent-major au 18<sup>e</sup> Chasseurs Alpins. Plein d'avenir, s'il ne se cassait pas les reins dans ces montagnes mal famées.

Il avait demandé ce poste, plein d'aversion pour la vie oisive des garnisons, séduit par les risques des lieux où ses prédécesseurs avaient capitulé devant les exploits d'adversaires, moins des fraudeurs que des bandits, qui avaient jusqu'alors plusieurs meurtres à leur actif.

Rabazan, leur chef imprenable, était connu et redouté.

Se hasardant parfois au village, où il avait de nombreux complices rendus muets par la terreur, il semblait narguer la brigade, fort de son adresse et de ses alibis. Il les bravait, faisant, par cette attitude audacieuse, défailir de peur le vieux Beppo, chez qui, malgré plusieurs descentes, on n'avait jamais rien trouvé.

— Michel, dit le brigadier à un de ses sous-ordres, venez avec moi ce soir. On m'avise que les contrebandiers seront au col de Los : je n'y crois qu'à moitié ; mais je m'en voudrais de ne

pas tirer au clair cette histoire. Et si l'on se moque de nous, il pourrait bien en cuire à l'aimable farceur. On ne me roule pas impunément.

« Le reste de l'équipe prendra l'autre revers. Ce sera malheureux si, par ce temps de lune, notre gibier nous fait défaut.

« ... Ils ne choisissent pas d'ordinaire les nuits claires... fit-il, réfléchissant. Quelquefois, au contraire, comptant sur ce raisonnement... Enfin, il faut marcher. Préparez-vous. »

— Je suis prêt, brigadier, dit Michel, très fier de ce choix, et qui chérissait ce maître intrépide.

Un des grands chiens roux les suivait. Et, silencieux, ils gravirent la pente, prenant leur temps, l'œil en éveil.

Nul silence n'égalait le repos auguste de la montagne, quand la nuit étend sur ses cimes la voile mystérieux de ses transformations.

Tout est piège et tout est péril parmi ces brumes menaçantes et ce calme de mort. Le vaste désert semble guetter dans l'ombre l'audacieux qui viole les secrets des heures solennelles où la nature se recueille. L'homme assez courageux pour en braver l'angoisse doit cuirasser son cœur contre l'épouvante montée de ces abîmes où veille « l'Inconnu ».

Le brigadier Pascal avait, à ses débuts, éprouvé cette horreur qui défend la montagne. Mais c'était un vaillant, et il s'obstina à maîtriser ses nerfs et à s'en délivrer. N'était-ce pas son devoir de poursuivre, dans ces embûches des hommes et de la nature, les hardis fraudeurs qui puisaient dans des motifs moins nobles l'énergie de les vaincre.

Pascal passait pour l'adversaire le plus re-

doutable aux contrebandiers. Il était orgueilleux de leur haine, comme il portait avec fierté les galons gagnés à Verdun.

— Les premiers temps ont été durs, avouait-il à son camarade, tout en montant allégrement les pentes du Marboré que la lune éclairait d'une lueur splendide, quelque peu dangereuse pour leur expédition.

« J'étais fait à la guerre, autrement terrible, pensez-vous, mais moins angoissante. Aujourd'hui, mes yeux se sont habitués à la nuit : les hallucinations, les mirages ne me surprennent plus; mes oreilles distinguent le bruit d'une feuille détachée par le vent de celui d'un buisson froissé par un être humain, ou quelque renard à l'affût du lièvre... »

Il s'interrompit, écouta :

— Voici un pas, dit-il, un pas jeune et souple, qui vient vers nous...

— Ou quelque gravier détaché du roc?... risqua Michel.

— Non. C'est un pas. Cachez-vous. Ici, *Crac*, aux pieds!

Et, aplatis sous un buisson, la main sur le browning, ils attendirent.

Celui qui venait ne se pressait pas. Jeune, sans doute, la lune le montrait svelte et gracieux, le béret au front, le bâton ferré, un vrai montagnard. Le chien ne bougeait pas, ce qui surprit Pascal. Ces chiens hument de loin les contrebandiers, et ne se trompent guère. Celui-ci posa, sur la main du maître accroupi, son museau frais, humide, à peine frémissant.

Mais il avait bougé. Le passant dressa l'oreille, et, flairant un piège, bondit sur le sentier.

Les deux hommes, aussitôt dressés, crièrent :  
— Qui vive? Arrêtez-vous!

Car tout être, à cette heure et dans ces lieux, leur était justement suspect.

Au lieu d'obéir, le fuyard bondissait, tel un jeune chamois, leur glissant dans les doigts, écartant le chien du bâton, et, mollement, *Crac* attaquait.

A cette heure critique, le pauvre Pépito maudissait Rabazan; mais, esclave de sa parole, serrant sur son cœur le message, il volait vers le but.

Ils approchaient du col. Devant eux, effrayante, la Brèche de Roland ouvrait le gouffre noir de ses profondeurs insondées.

Et Pascal, effrayé, cria :

— Attention! la Brèche! rendez-vous!

Mais, perdant tout sang-froid, oubliant le sentier qui descend le long de la faille pour gagner le col, ou voulant raccourcir et mettre entre eux l'obstacle hérissé de dangers, Pépito s'élança, mais son pied glissa sur le sol humide, et il disparut dans l'abîme.

Pascal n'hésita pas. Il commanda le chien et, détachant la corde roulée à sa ceinture, il dit à Michel :

— Je descends.

— Oh! protesta Michel, dont la voix s'étranglait. C'est impossible! et... hélas! inutile.

— Non, pas impossible, fit le brigadier, et pas inutile, je veux encore l'espérer. Voyez, *Crac* trouve, il aboie...

Le chien, en effet, appelait, des cris plaintifs, pressés, une détresse...

— Brave animal! dit Pascal. Comme il comprend!

Et, avisant une roche aiguë dont il éprouva

l'arête, il y enroula solidement le bout de la corde.

— Tenez bon, Michel. Je descends.

Michel s'arc-bouta, lâchant la corde peu à peu; Pascal, s'aidant heureusement de buissons, tout aussitôt, cria :

— Je le vois ! il est suspendu par sa veste...

Et au malheureux :

— Courage ! Je viens.

Un ressaut du rocher, lisse comme un miroir, servait d'appui au courageux sauveteur, qui, saisissant une racine, put se pencher assez et attraper le vêtement du gars. Le chien avait trouvé un passage, il aidait ! De ses crocs puissants, il maintenait le rescapé à demi suspendu sur l'abîme.

La lune éclairait ce spectacle qui eût fait trembler les plus téméraires. Et Michel, qui ne voyait pas, mais qui sentait ce poids peu à peu l'entraîner, agonisait d'une peur dont il grelottait.

Enfin, le poing crispé de Pascal s'agrippa, s'incrustant aux bords de la faille. Il était temps !

Alors, il aperçut le visage livide du jeune gars sans connaissance, et aussi que son bras pendait lamentablement.

Le chien lui léchait le visage.

— Ce n'est pas un contrebandier, songea Pascal. Mais alors?...

Après quelques instants accordés au trouble de leurs nerfs :

— Ceci m'a tout l'air d'un piège, mon pauvre Michel, et, tandis que nous risquons ici notre vie, les bandits opèrent sur le versant du Marboré...

Mais le dépit s'effaça bien vite :

— Il faut descendre ce garçon, dit-il, il n'y a plus rien à faire ici.

C'est ainsi que le lendemain, après une nuit passée dans l'attente, une attente troublée par les hommes maudits qui vinrent apporter leurs ballots dans la cachette de son père, Conchita, anxieuse, descendit au village.

Rabazan avait bien dit qu'on parlerait. Et on parlait dans Gavarnie.

Dès les premières maisons du village, un enfant lui dit :

— Pépito est tombé dans la Brèche !

Le cœur manqua à la jeune fille. Elle osa pourtant questionner.

— Ils l'ont rapporté presque mort.

— Ah ! cria-t-elle, ce que je craignais ! Les maudits !...

Elle s'arrêta et frémit.

— Malheureuse, qu'allais-je dire ?

Et, songeant à son père, elle se tut.

— Où est-il, dis ? Où l'a-t-on porté ?

— A l'auberge de la Gnagne, où il y a m'sieur l'curé qui l'soigne.

Elle respira. Il n'était pas mort. Non, Dieu ne le voudrait pas ! Pauvre petit, qui s'était dévoué pour eux.

Et ses larmes la soulagèrent.

L'auberge de la veuve Chabot, dite Gnagne, parce que, grand'mère, ses petits-enfants l'appelaient du nom usité, était située à l'autre bout du village, sur la route de Luz. Un perron à trois marches, égayé d'une treille suspendue au balcon de bois, en ornait la façade riante et cossue à la fois.

La Gnagne se serait passée qu'on lui apportât le garçon qui, peut-être, trépasserait, imprimant pour des jours, à sa renommée, un voile

de tristesse dont bénéficierait son voisin, le cabaretier fanfaron, son rival et son ennemi.

Mais, au fond, la Gnagne était bonne, et lorsque Pascal, aidé de Michel, vint frapper au nom de l'humanité à cette porte hospitalière, elle dompta vite sa répugnance et consentit à recevoir ce lugubre fardeau, ramené sur une civière, qui ne lui disait rien de bon.

Pépito était orphelin et logeait dans une mesure où de pauvres gens lui avaient loué une chambre dont il se contentait. Mais nul soin à attendre de ces ignorants, à peine dégrossis, incapables d'aucun concours. Le curé, accouru, offrit ses services. Il était compétent, avait fait des études avant d'entrer dans les ordres, et rendu de réels services dans les ambulances pendant la guerre, son âge lui interdisant tout autre emploi de ses forces.

C'est dans un désarroi indescriptible que tomba Conchita, se précipitant dans la salle basse, avec son visage enflammé, ses yeux fous. Elle s'arrêta, entendant le bruit des gens dans la chambre du haut, vaincue par l'émotion, et n'osant pas s'engager dans l'escalier.

Alors, elle aperçut une fillette qui pleurait.

— Mirette? appela-t-elle.

L'enfant leva la tête et montra son visage :

— Ah! Conchita, ils l'ont presque tué, ces monstres...

« Ils », c'étaient les contrebandiers, toujours présents à l'esprit des habitants des frontières, soit pour les maudire, ou pour les aider d'un silence complice, cette guerre de chaque jour les accoutumant à ces drames rapides, accueillis avec une sorte de fatalisme résigné.

— Qui donc? parle, qui l'a tué? cria la fille de Beppo.

— Je ne sais pas. J'ai dit comme ça, car il ne s'est pas fait tant de mal tout seul.

— Il est tombé dans la Brèche, le pauvre enfant, dit la Gnagne qui descendait, portant une cuvette pleine d'eau rougie et des compresses. Et c'est miracle qu'on l'ait sauvé.

— Ah!... ce que je craignais!...

Une fois encore, elle s'arrêta devant le regard questionneur de la vieille femme.

— Un jour ou l'autre... se reprit-elle, avec cette rage qu'ils ont d'aller chasser dans la montagne, les soirs de lune.

— Paraît qu'il ne chassait pas, dit la vieille, d'un ton réservé. Il n'avait pas de fusil...

— Je puis monter, madame Chabot?

— Dame, il y a déjà tant de monde, un de plus, un de moins...

Conchita recula, intimidée.

— Qui donc est là? M. le curé?

— D'abord, oui. Il va lui arranger son bras, ça le connaît. Puis, ceux qui l'ont trouvé et ramené : m'sieur Pascal, Michel.

— Les douaniers! s'écria Conchita, secouée des pieds à la tête par une émotion compréhensible.

— Allez, allez, dit la vieille. On vous mangera pas.

— Emmène-moi, Conchita? supplia la petite.

La grand'mère fit les gros yeux :

— Où as-tu vu que les filles vont voir les garçons dans leur lit?...

— Conchita y va...

— C'est différent. Conchita est quasi sa sœur. La jeune fille s'élança dans l'escalier.

Dès le seuil, elle aperçut la masse sanglante étendue sur le lit. Cette pauvre tête bandée de

linges frais, la chambre souillée, rouge, et le vieux curé, tâtant le bras inerte. Après une seconde d'hésitation, la jeune fille se ressaisit. Elle se trouva au chevet du malheureux garçon qui avait repris connaissance, et dont les yeux, soudain caressants, souriaient malgré la souffrance.

— Mon pauvre petit ! gémit-elle.

Mais le blessé, d'un effort douloureux de sa main valide, avait saisi celle de Conchita, et la serrait avec intention, tandis que ses regards disaient :

— Attention... ils ne savent rien...

Cet héroïsme, ce dévouement, attendrirent encore plus la jeune fille dont le visage s'inondait de larmes amères. Elle releva avec précaution les mèches collées sur le front du pauvre gars, et le couvrit de baisers pieux et doux.

Puis, elle regarda le prêtre :

— Vous savez combien je l'aime, Monsieur le curé. C'est mon frère, sa mère m'a nourrie. Il était tout petit quand elle mourut, et, depuis lors, je me suis toujours occupée de lui.

L'abbé Vernon inclina la tête :

— Calmez-vous, Conchita. Nous l'en tirons. Rien d'irréparable, rien de grave...

— Ah ! que Dieu soit béni ! fit-elle.

Alors elle aperçut, la couvant de son regard observateur, le brigadier Pascal, debout dans l'angle de la chambre, et le douanier Michel.

Elle tressaillit et les deux hommes, d'un coup d'œil échangé, se dirent :

« Elle sait ! »

Elle se maîtrisa, et continuant de frôler d'une main légère la tête du blessé, elle lui prodigua ses consolations. Pépito, heureux,

épanoui, mais muet, gêné par le bandage qui lui emboîtait le menton et le crâne, lui répondait avec ses yeux, ses pressions de main rassurantes :

— Sois tranquille, je ne dirai rien.

Conchita sentit qu'on la tirait doucement par sa robe, elle se retourna. Le petit minois tout bouleversé de Mirette se montrait derrière l'oreiller.

Pépito ne pouvait la voir. Ses yeux interrogeaient.

— Rien, ma petite, rien, lui dit Conchita. C'est l'affaire de quelques jours, grâce à notre bon curé...

— Et grâce surtout à ceux-ci, dit l'abbé, montrant les deux hommes adossés à la cheminée.

— Comment? bégaya Conchita, qui n'avait plus de force.

Pascal prit l'interrogation pour une autorisation. Il s'avança :

— C'est nous, Mademoiselle, fit-il, qui avons eu le bonheur de sauver ce jeune homme.

Michel interrompit doucement :

— Le brigadier a eu le courage de descendre dans la Brèche, tandis que je tenais la corde pour les remonter tous les deux.

Pascal souriait de l'effarement de la jeune fille qui avait joint ses deux mains.

— Jésus! Sainte Madone! proféra-t-elle, blémessante, descendre dans la Brèche!

— Il le fallait bien, puisque cet enfant a fait la folie de s'y jeter.

— Oh!

— Mais pourquoi?... commença Pascal.

Pépito, blanc comme un linge, ferma ses yeux comme s'il perdait connaissance.

— Laissez-le, conseilla le curé. Demain, il sera plus fort, vous l'interrogerez.

Pascal s'inclina; et, souriant à Conchita, mais, malgré lui, les yeux sévères :

— Et vous, Mademoiselle, ne soupçonnez-vous pas quel motif puissant pouvait amener à trois mille mètres d'altitude, à minuit, ce pauvre garçon, qui n'y venait pas pour étudier les astres par ce clair de lune?

Conchita se roidit, et, le regard dur, riposta :

— Comment pourrais-je vous le dire, Monsieur? On rêve à toute heure et en tous lieux.

— Bizarre, murmura le brigadier. A moins qu'une jolie fille...

Un gros soupir, et, sur la main de Conchita, la caresse d'une joue rose :

— Non, pas cela! protesta Mirette, rougissante de son audace.

Conchita ne put réprimer un de ces sourires si vite éclos à cet âge, et à propos d'amour.

Elle secoua sa tête charmante :

— Si vous voulez, Monsieur. Mais je n'en crois rien.

Puis, un doigt sur ses lèvres, elle montra le blessé qui, les yeux clos, avait l'air endormi.

— Quittons-le, fit l'abbé. S'il peut reposer, ce sera pour lui le meilleur remède.

Mais Pépito ne dormait pas. La pression de sa main restée dans celle de Conchita l'en avertit. Elle feignit de croire à ce sommeil bienfaisant et, confiant cette main à celle de Mirette, toute fière de ce bonheur, elle lui ordonna de ne pas quitter Pépito.

Dans la salle basse où la Gnagne activait ses casseroles, pressée par l'heure du retour des excursionnistes qui devaient luncher à l'auberge avant de regagner Luz, Pierrefitte ou

Cauterets, Conchita, hésitante, mais surmontant son trouble, s'approcha des deux douaniers.

— Messieurs, fit-elle, je ne puis m'éloigner sans vous dire toute ma reconnaissance et mon admiration pour votre beau courage. Cet enfant, et, pour moi, c'est toujours l'enfant dont je fus la petite mère, avant de devenir la sœur, c'est pour moi toute la famille, le plaisir de mes jours, le contentement de mon cœur, car je n'en ai pas d'autre, moi qui vis toute l'année dans ce désert de montagne, entre mon père et mon travail.

Elle s'arrêta, très émue; les yeux bleus de Pascal, des yeux francs et doux, arrêtés sur elle, lui causaient une gêne heureuse qu'elle ne pouvait s'expliquer.

— Mademoiselle, dit le brigadier, à côté de l'action bien simple et toute naturelle, pour aussi périlleuse qu'elle paraisse, il y a pour nous une vive joie à rendre à votre affection ce malheureux dont la Providence a permis le salut.

— Ne diminuez pas votre mérite, interrompit fièrement Conchita. Bien peu, parmi les hommes, auraient eu l'héroïsme de ce sauvetage dont je frémis, même après le danger.

« Nous nous connaissons en courage, nous, les montagnards, toujours en lutte avec les pièges de toutes sortes qui nous guettent dans ces déserts. »

— C'est une fière fille ! déclara Michel, lorsqu'ils eurent vu disparaître au détour de la rue le fichu rouge de Conchita.

— Une Catalane — tous ces Espagnols sont d'orgueil ombrageux, quand ils ne sont pas féroces, dit Pascal, pensif. Celle-ci n'avouera rien, et retiendra le gars sur la voie des aveux,

en supposant qu'il en voulût faire. Rien ne m'ôtera de l'idée qu'ils sont d'accord dans la mystification qu'on nous fit hier au soir...

— D'autant que ceux de nos nôtres qui étaient vers le Marboré ont vu distinctement la troupe de Rabazan descendre vers les ravins de Gavarnie. Ils étaient hors frontière, on ne pouvait les arrêter; mais vous aviez raison de supposer que l'avis était un piège.

— Parbleu! seulement, voilà, on marche toujours. En cas que l'on vous ait dit vrai...

— Et nous ne saurons rien.

— Oh! je ne donne pas de sitôt ma langue aux chiens.

« A propos, avez-vous soigné le pauvre *Crac*? Il était, lui aussi, quelque peu amoché! Brave bête! et quelle intelligence! »

— Ses gencives saignaient, ses pauvres pattes aussi, ses reins moulus. Je l'ai bien traité, n'avez crainte.

— Pensez qu'il a maintenu, de sa mâchoire et de ses reins, ce corps suspendu sur l'abîme, comprenant que lui seul pouvait nous seconder car le buisson eût bientôt cédé.

— Ce sont de fameux auxiliaires, ces chiens-là.

— *Crac* surtout. Une intelligence que bien des hommes n'ont pas. Lorsque Rabazan, ou quelqu'un des siens, passe, il gronde sourdement... Si je le calme, il me regarde avec reproche et se résigne alors à découvrir ses crocs, sans bruit.

« On ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de son obéissance ou de son instinct infailible.

« Mais... j'aurai le dernier mot de cette histoire, Michel. Je ne me résigne pas, moi, comme ce pauvre *Crac*! »

Ils entrèrent dans le poste et furent assaillis de questions par les camarades, bredouilles, eux aussi, par la force des choses et l'astuce de Rabazan.

### III

#### L'AMOUR PASSE...

Conchita, trop émue en sortant de l'auberge, n'avait pas remarqué son père parmi les guides qui rentraient du Cirque, remisant les ânes et les chevaux. Beppo se faisait conter les détails connus de l'accident par les femmes installées de plain-pied devant la porte de l'auberge depuis qu'on avait rapporté Pépito.

Le vieux sinaud interrogeait, écoutait, calculait, en proie à de sérieuses inquiétudes. Le drôle garderait-il sa langue? Le brigadier, entrevu à son entrée dans l'auberge et jugé un fier homme, accepterait-il la fable qu'on lui servirait? Ne soupçonnait-on pas ses accointances avec Rabazan? Cela surtout lui importait... Et lorsqu'il vit surgir sa fille, qui, affolée, passait sans le voir devant lui, il se jugea perdu, car « ces sacrées femmes ne sont au monde que pour la damnation des hommes ».

Étouffant un juron dans ses lèvres closes, il entra dans une écurie, tâchant, par la porte intérieure, de pénétrer dans la cuisine où la Gnagne allait et venait. Il y réussit. Et la vieille femme, qui depuis cinq minutes ne parlait qu'en son for intérieur, fut tout aise de débrider sa langue :

— Si on peut croire, Beppo! voilà un drôle

qui courait point les filles, s'en aller jusqu'à la frontière pour retrouver une de ces diabliesses, qu'ont toutes du sang de gitane, et sont « dehors » par les nuits de lune !...

— Ah ! ah ! fit Beppo, fort aise de cette version. Ça n'm'étonne guère, voyez-vous, Gnagne. Au jour d'aujourd'hui, ont le diable aux trousses, ces gars-là !

— Oh ! j'dis ça pour rien, car, enfin, je ne le sais pas. C'est... c'est pour parler, quoi !

Et ils échangèrent un regard qui allait plus loin que la médisance.

Beppo battit en retraite :

— Ça ne sont pas nos affaires, bien sûr. Allait p't'être chasser l'isard, le garçon ? Ça n'a pas d'permis... Ça fiche le camp avant le jour, histoire d'éviter les gendarmes.

— Les gendarmes ? répéta la Gnagne s'arrêtant de peler une pomme de terre. Les gendarmes vont point là-haut. Pas si bêtes !

« P't'être bien les douaniers ?... »

— Faut croire, dit crânement Beppo, bravant le regard de la vieille femme. Faut croire, puisque ceux-ci l'ont ramassé.

— L'avaient p't'être bien poussé ?

— Oh ! Pourquoi donc ?

— Dame ! s'ils l'avaient poursuivi...

Elle s'approcha de l'oreille du vieil Espagnol, après un regard circulaire pour s'assurer qu'ils étaient seuls :

— Le drôle ne serait-il pas d'accord avec les « cabaliéros » ?

Beppo frémit, ses mains tremblaient. Il se détourna :

— On ne sait rien, quoi, murmura-t-il. Mais pour ce qui est du drôle, moi, je crois plutôt qu'il y a quelque femme là-dessous.

Il s'arrêta. Dans l'encadrement de l'escalier, une figure blême s'immobilisait. Mirette avait entendu les derniers mots du vieil homme. Elle lui jeta un regard méprisant, et, allant vers sa grand'mère :

— Il a soif, dit-elle. Donnez-moi de la limonade.

La Gnagne s'empressa.

— Il parle? questionna Beppo.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire? se rebiffa la jeune fille. Allez-vous pas lui demander s'il a rencontré des femmes là-haut?

— Eh! la peste soit de la drôle! T'e fâche pas, petiote. J'veux point dire que c'est vrai.

— Mais vous l'avez dit tout de même. Si c'est pas une pitié! à votre âge!

La grand'mère pouffa. Mais elle sévit :

— Fais-moi le plaisir de tourner les talons. Puisqu'on t'a donné une consigne, c'est pour que tu restes là-haut, et point pour que tu viennes écouter les conversations de Pierre et de Paul. Ou bien c'est moi qui vas garder le Pépito, et toi tu vas prendre la poêle.

La petite se hâta de disparaître au tournant de l'escalier.

— Aujourd'hui, voyez-vous, Gnagne, c'est les jeunesses qui gourmaudent les vieux. Ça ne respecte rien. Nous en avons une chez nous qu'a pas froid aux yeux. Allez, j'en sais quelque chose.

— Oui, mais Conchita est une brave fille qui gagne bien sa vie. T'audis que ce mioche, c'est qu'des embarras qu'ça donne. Ça court sur ses seize ans, ça a encore du lait au bout du nez, et pour la langue, ça y est tout. Je l'aime pourtant bien, fit-elle après une pause. Seulement, faut qu'je prenne des lunettes tan-

tôt, car elle y voit, la coquine, et votre Pépito lui fera perdre la tête.

— Pourrait plus mal faire, grommela le vieux, en prenant cette fois la porte d'entrée, Conchita est déjà sur la route de la maison.

Lorsqu'il y arriva à son tour, il la trouva battant sa crème pour l'ajouter aux galettes qu'elle allait porter à la Guagne pour Pépito, de belles pommes cuites au four prenaient place dans le panier, et le vieux, de mauvaise humeur, allait faire des remontrances, quand le jour, entrant par le cadre de la porte restée ouverte, fut obscurci par un corps opaque.

Et la voix de Rabazan s'éleva :

— Enfin, c'est pas malheureux, Beppo. J'ai cru que tu prenais racine à cette auberge du diable.

— Fallait bien se renseigner, dit Beppo, dominant le premier sursaut que lui causait toujours cette voix métallique.

« Entrez donc, Rabazan », invita-t-il, malgré la gêne de recevoir, le jour, cet homme compromis.

L'autre saisit cette nuance.

— Oh ! pour une fois, tu n'en mourras pas ! Il est vrai que c'est la seconde depuis deux jours... Que dit-on au village ?

— Dame, on parle de Pépito, et de ceux qui l'ont repêché.

— Une belle pêche, ma foi !

Conchita se tourna brusquement, abandonnant sur la table, où elle le posa, son saladier de crème qu'elle n'avait cessé de battre à l'arrivée du contrebandier.

— Répétez un peu, voir ? dit-elle, frémissante.

— Ben, je dis : belle pêche ! et c'est, en effet,

la pêche miraculeuse. Qu'y a-t-il de mal là dedans?

— C'est le *ton* qui est mal, monsieur Rabazan. Et quand je pense que c'est vous qui avez exposé ce malheureux...

— Vous l'aimez bien, Mademoiselle? il n'est point si malheureux!

— Oui. Je l'aime bien, là! c'est comme mon enfant, quoi! Et imaginez une femme à qui vous auriez pris son petit, pour l'envoyer sur un chemin où vous auriez lâché des loups.

— Des loups? J'aurais lâché des loups?

— Oui, cria la jeune fille, les yeux enflammés, marchant sur lui qui reculait. Vous l'avez envoyé à la Brèche où personne ne l'attendait, et vous lui avez en même temps expédié les gabelous pour le poursuivre, tandis que les vôtres passaient la frontière sur l'autre versant.

— Moi, moi?

— Oui, vous! hypocrite, lâche, misérable! Le père s'interposa :

— As-tu fini?

— Fini? s'écria-t-elle. Et sans le dévouement admirable, insista-t-elle, de ces gabelous qui devaient le tuer, il serait mort, mon Pépito!

— As-tu fini? répéta le père.

— Et vous, fit-elle en se retournant comme si un aspic l'eût piquée, vous êtes mon père, je ne peux pas vous dire toute ma pensée, mais vous l'avez laissé partir, sachant qu'il allait à la mort, se dévouant pour vous, et pour cette clique de contrebandiers, qui, quelque jour, si Dieu est juste, ira à la potence ou à la guillotine!

Rabazan qui riait grossièrement, affectant l'insouciance, sursauta à ces derniers mots.

— Halte-là, la fille! cria-t-il durement. Pas

un mot de plus sur des affaires qui ne vous regardent pas.

— Qui ne me regardent pas? Pourquoi avez-vous dit à cet enfant que, moi aussi, je risquais la prison?

— Qui ne vous regardent pas!... martela-t-il, marchant sur elle qui reculait devant ces yeux flamboyants, ces yeux de fauve, jaunes comme ceux des chats-tigres.

« Et si toutes vos admirations sont pour les gabelous, prenez garde que, quelque jour, un que je veux dire, qui s'est mêlé lui aussi de contrecarrer mes projets, ne reçoive dans le dos la bonne lame de Tolède que voilà! »

Et il tira de sa ceinture une navaja dont l'aspect fit tressaillir la belle fille. Mais, de sang espagnol, elle aussi, elle ne craignait rien pour elle. Elle étendit le bras vers la porte.

— Sortez! ordonna-t-elle, et remerciez Dieu que vos affaires soient celles de mon père, car j'aurais tôt fait de vous dénoncer sans cela.

Il devint livide : ses mâchoires s'entre-choquaient.

— Oh! rien à craindre, fit dédaigneusement Conchita; mais rappelez-vous que s'il arrivait malheur à ce vieux-là, vous et votre bande maudite auriez affaire à moi : maintenant, décampez!

Fou de colère, il secoua le vieux.

— Tu as entendu? bégaya-t-il. Et tu supportes ça?

Le vieux, tout tremblant, ne trouvait pas un mot. Il se cramponna à la jupe de sa fille.

— Laissez-moi, fit-elle, je suis obligée de faire votre office, puisque vous n'avez pas de sang dans les veines.

— J'en ai, moi! cria le bandit, sur le seuil.

Et celui des autres ne me fait pas peur. Qu'ils se gardent bien, ceux que vous défendez !

Et, à grandes enjambées, il disparut au détour du sentier.

Le vieux Beppo se mit à gémir.

— Malheureuse ! dit-il, voilà un homme qui peut nous perdre, et qui ne pardonne pas.

Conchita haussa les épaules :

— Ne craignez rien, c'est un lâche, et s'il vous dénonce, il s'accuse aussi. Quant à devenir votre gendre, ce n'est pas encore pour cette fois, vous voyez !

Et la brave fille, ayant fini de garnir son panier, jeta un ficher sur sa tête et se mit en devoir de descendre à Gavarnie.

— Prends garde, fit le vieux, tu pourrais le rencontrer par là...

Elle eut un rire de dédain, et tira de dessous son châle une petite navaja qui, pour être moins longue que celle du bandit, était tout aussi affilée.

#### IV

#### RÊVES, PLEURS ET SOURIRES

Depuis trois semaines, les choses allaient leur train à la maison de la montagne, où Rabazan ne se montrait plus, et à l'auberge de la Gnagne où, tout doucement, Pépito guérissait.

Les receleurs de contrebande venaient la nuit prendre les ballots que livrait le tremblant Beppo. Nul commentaire n'était échangé. Chaque fois, lorsqu'ils s'en allaient, Beppo poussait un soupir d'allègement, tirait le ver

rou de sa porte, et, sans souci du sommeil interrompu, étalait sur la table fruste l'argent qu'on lui avait donné.

Il s'absorbait dans la contemplation de l'or qu'il caressait de ses mains osseuses, puis, après l'avoir bien compté, il l'enfermait dans un sac de toile qu'il adjoignait dévotement à d'autres sacs de même toile, enfermés à triple tour dans son armoire, dont il gardait la clef sur lui.

Et chaque fois c'était de même. Le monde n'existait pour lui que dans la proportion où ce précieux argent se trouvait menacé. Sa fille, elle-même, devenait une contingence négligeable. L'habitude la lui rendait familière dans la maison où il trouvait le travail fait, la soupe à l'heure et ses vêtements ravaudés. Conchita le savait et assistait, maintenant résignée, à cette décrépitude progressive, causée par l'inguérissable passion.

Elle s'attachait d'autant plus à ce qui était bien vivant. Énergique et généreux, son cœur ne demandait qu'à toujours se donner. Elle descendait chaque jour auprès de Pépito qui devenait plus fort et, son bras en écharpe, circulait dans la chambre et sur le balcon, d'où il guettait son arrivée. Elle prenait son tricot, ces beaux ouvrages qu'elle travaillait tout l'hiver pour les vendre en saison aux étrangers. C'était là tout son revenu, et, calmée, dans cette atmosphère paisible, elle écoutait, en poussant ses aiguilles, les bavardages de Mirrette et de Pépito.

Un roman d'amour s'ébauchait; et ces petits qu'elle regardait, souriante, du haut de sa jeune sagesse, réchauffaient de leur présence son cœur solitaire et fermé, croyait-elle, à tous

les espoirs. Quelquefois, lorsqu'ils poursuivaient leurs rêves, elle se sentait loin, et une involontaire tristesse l'assaillait un instant. Un retour sur sa destinée malheureuse. Jamais, comme pour Mirette, une tête brune ne se pencherait sur son front rougissant, jamais... et pourtant... pourtant...

Est-ce que l'amour juvénile et si chaste de ces petits suscitait à lui seul le trouble qu'elle ressentait? Pascal n'avait point abandonné son projet de connaître l'énigme du drame de la montagne. Il venait souvent voir Pépito, poursuivant l'enquête silencieuse en présence de ceux qu'il persistait à soupçonner.

Il avait ses entrées chez la vieille Gnagne, qui, l'apercevant de quelque coin où elle se juchait, lui criait :

— Montez, montez, m'sieur Pascal; ils y sont tous.

« Tous », c'était Conchita, qui, de plus en plus, devenait leur hôtesse.

Et l'on causait; et il existait entre les yeux noirs et les prunelles bleues des ententes subtiles, des silences éloquents que les autres, trop occupés d'eux-mêmes, ne remarquaient pas, mais que Pascal recherchait, autant que les redoutait Conchita.

Vers la fin d'un après-midi de septembre, alors que les jours plus courts restreignaient leurs entrevues et que la brume envahissante pressait de bonne heure le retour de Conchita, le brigadier prit son beau courage et, prétextant la nuit hâtive, demanda la permission d'accompagner la jeune fille. Elle n'avait jamais témoigné de crainte; cependant, quelquefois elle songeait à Rabazan, connaissant la ténacité de cet homme, et surtout ses menaces à

l'égard de Pascal la tourmentant, à mesure qu'il lui devenait cher.

Elle refusa, bien qu'il devinât que l'offre lui eût agréé.

— Non, monsieur Pascal, dit-elle, il n'est pas bien, quand vient la nuit, qu'une jeune fille soit accompagnée d'un...

— D'un jeune homme ! Mais je ne suis pas un jeune homme, moi ! Je suis un fonctionnaire ! Par état, je dois vivre dans la montagne et, naturellement, y rencontrer ceux qui s'y trouvent.

Elle se mit à rire, mais son rire contraint fouetta son désir.

— Sérieusement, dit-il, je voudrais vous parler. Et ce n'est que sur le chemin que je puis le faire.

— Je le sais, et c'est parce que je ne peux vous écouter que je refuse.

Il pâlit :

— Est-ce que vous êtes fiancée ? dit-il hardiment.

Conchita tomba de haut. Elle songeait à son secret qu'elle défendait courageusement, et voilà que Pascal abordait un sujet tout autre.

— Non, monsieur Pascal, dit-elle avec quelque tristesse. Je ne suis pas fiancée et ne le serai sans doute jamais. C'est une raison de pure convenance qui me fait refuser votre offre.

— Vous ? fit-il, incrédule, vous dont l'esprit si droit s'affranchit d'ordinaire de ces niaiseries ? Ou me croyez-vous indigne de cet honneur ? Alors je suis bien malheureux, acheva-t-il, troublé.

— Oh ! je vous en prie, pas d'équivoque. Vous avez toute mon estime, et, je puis ajouter, toute mon admiration. N'êtes-vous pas un

héros à mes yeux et aux yeux de tous?...

— Ne me parlez pas d'admiration, un peu d'affection vaudrait mieux. Je n'ai pas d'amis, ma profession éloigne ceux qui se sentiraient attirés. Je n'avais pas prévu cela en demandant ce poste, où il faut subir tant de suspicions et de haines.

Elle tressaillit et il la sentit vibrer.

— N'est-ce pas? demanda-t-il. Vous le comprenez aussi. Nous vivons sur cette frontière, au milieu de gens dont nous ignorons les vrais sentiments. La plupart de ces besogneux sont des fraudeurs, receleurs ou membres actifs de maraudes et de tromperies... ils ne se croient pas criminels en volant l'État. L'État, c'est tout le monde et personne; et tel qui n'entretrait pas dans une maison pour y dérober un objet infime, ne se croit pas coupable en devenant contrebandier.

Conchita se soutenait à peine, se disant que, pour lui parler de la sorte, Pascal, ce Pascal à qui elle se sentait attachée invinciblement, devait la croire affiliée aux bandits qu'elle méprisait.

Elle souffrait visiblement de ne pouvoir se disculper.

— C'est précisément parce que j'entends ces choses que je ne veux pas vous exposer.

— M'exposer? — Et il rit de bon cœur. — Ne suis-je pas exposé chaque jour?

— Pas seul. Vos camarades vous accompagnent. Vos chiens...

— Bon. Je vais chercher *Crac*, et vous serez contente?

— *Crac* ne vous préserverait pas d'un coup de fusil, dit-elle, frissonnante, en songeant à Rabazan.

— C'est juste, dit-il.

Et, la regardant dans les yeux :

— Vous ne parlez pas ainsi sans raison. Êt si vous avez une raison, votre conscience ne vous dit-elle pas que vous devez achever?...

Ils étaient hors du village, sur le sentier qui coupe l'espace gazonné qui conduit au Cirque. Là était sa route, obliquant à quelques pas pour s'élever dans la montagne. Elle s'arrêta et, le regardant bien en face :

— Il est, dit-elle, des devoirs qu'on ne peut éluder, bien qu'injustement imposés. J'obéis à ma conscience en vous disant : Prenez garde ! Êt si je le pouvais, je vous couvrirais de mon corps.

« Ne m'en demandez pas davantage, je ne peux pas parler. »

Elle avait, en disant ces mots, tourné vers Pascal son ardent visage d'amoureuse naïve et enfiévrée. Il fut à son tour enivré.

— Ah ! fit-il, vous avez dit tout ce que je souhaitais entendre !

Êt, narguant le péril, il prit sa main qu'il baisa avec emportement, et s'enfuit, criant :

— A demain !

Or, derrière un rocher surmonté de maigres buissons, le canon d'un fusil braqué sur eux menaçait leur idylle. L'homme qui le tenait tremblait si fort que, s'il eût tiré, il eût certainement manqué son but. Êt-ce à cette conviction qu'ils durent d'échapper au péril, ou au raisonnement rapide qui démontra à l'assassin qu'il serait découvert ?

Pour cette fois, Rabazan retira de son arme la cartouche homicide, mais sa rage était si violente, depuis des jours qu'il l'enfermait, voyant, de la fenêtre entre-bâillée du logis de son com-

père Pézenas, passer la belle fille de Beppo, se rendant à l'auberge de la vieille Gnagne, sa rage était si forte qu'il lui fallait l'exhaler. Il se mit à la poursuite de Conchita.

Il l'eut vite rejointe. La jeune fille, toute à son premier trouble d'amour, marchait d'un pas lent, perdue dans ces rêves que dorent la vingtième année et l'aurore empourprée du bonheur.

Elle s'élevait peu à peu dans la montagne. Le silence était solennel. La brume fraîchissant, elle serra son châle sur ses épaules et, frissonnante d'une sorte d'angoisse, elle pressa le pas. C'est alors qu'elle perçut qu'on la suivait. Elle se retourna et vit Rabazan.

— Vous croyiez que c'était le beau brigadier qui se permettait de vous escorter, la belle? jeta-t-il avec son rire insultant.

Elle ne daigna pas répondre et marcha plus vite.

— Nous ne sommes pas ici chez vous, reprit-il, vous ne pouvez pas me chasser et j'ai tout le loisir de m'expliquer.

Il osa s'avancer pour arrêter sa fuite.

Conchita se rendit compte qu'elle n'éviterait pas ce tête-à-tête répugnant. Elle fit face et, dédaigneuse :

— Que souhaitez-vous encore apprendre? dit-elle.

— Oh! j'en sais assez! Mais c'est vous qui ne savez pas... ou qui n'avez pas compris.

« J'ai voulu vous dire ceci : Il y a environ cinq minutes, je vous tenais tous deux au bout de ce canon. Je visais le beau brigadier et je me disais que, ma foi, c'était un fier coup.

« Puis, une pensée de clémence a retenu mon doigt sur la gâchette de mon arme. J'ai eu pitié de ce garçon qui ignore que vous êtes à

nous et qui, sans nul doute, respecterait notre bien s'il en était instruit. Et voici ce que j'ai décidé : Ce héros — puisque c'est un héros — saura que vous m'appartenez comme affiliée à ma bande. Il apprendra que je vous épouse — oui, je vous ferai cet honneur — et qu'il n'a qu'à se retirer de mon soleil, car je suis quelque peu jaloux, et que, parfois, mon fusil part tout seul ou ma navaja sort toute seule de sa gaine.

« Voilà ce que, en visant deux tourtereaux aveugles et fous, je me suis dit, et je viens vous le répéter. »

Il la salua jusqu'à terre et disparut.

Conchita, médusée, n'avait pas interrompu le misérable. Délivrée de sa présence, elle revint à elle et, dans le silence de mort que ouatait le brouillard opaque, elle cria :

— Démon !

Chancelante, elle rentra dans la maison où Beppo l'attendait. Elle tomba sur une chaise et, la gorge contractée, dit au vieux, étonné de son attitude :

— Je viens de rencontrer ce misérable que j'ai chassé d'ici. Il m'a poursuivie et forcée d'entendre d'abominables paroles. Sachez bien une chose : Si cet homme se retrouve devant moi, s'il ose toucher un de ceux que j'aime, je le tuerai comme on tue un chien enragé.

— Mais... bégaya Beppo, il ne te veut pas de mal.

Soulagée, elle répéta d'une voix plus nette :

— Je ne suis plus en sûreté auprès de vous. Si je dois revoir cet homme, je préfère m'en aller... ou, je vous le redis encore, je le tuerai.

Beppo haussa les épaules et regarda l'armoire où il venait justement d'enfermer un sac d'écus.

Conchita suivit ce regard et comprit. Elle se laissa retomber sur la chaise, étendit ses deux bras sur la table, et, y cachant sa tête, elle pleura. Jamais elle n'avait été aussi humiliée, jamais elle n'avait senti son isolement si cruel. Sa pensée fut vers Gavarnie y chercher la consolation.

Pépito ! Il était heureux ! Deux enfants qui voyaient la vie belle désormais, grâce au prisme de leur amour. Il n'était pas près d'être exaucé, cet amour. La vieille Gnagne avait pour Mirette des ambitions bien des fois exprimées : elle épouserait un homme ayant assez d'argent pour restaurer l'auberge et en faire un hôtel confortable, sinon élégant. En attendant, elle amassait dans son bas de laine de quoi les aider.

Mirette n'avait que quinze ans, et la vieille Gnagne ne soupçonnait pas l'amour qui naissait chez ces deux enfants rieurs. Pauvre Pépito ! l'avenir lui réservait peut-être des jours pénibles. En attendant, le présent était beau et ils en jouissaient.

Brusquement, sa pensée évoqua Pascal. Pascal !... Et les horribles menaces de Rabazan prirent des proportions qui l'écrasèrent. Il était capable, ce démon, de la dénoncer à Pascal. Pascal, dont la défiance était éveillée, elle le comprenait, croirait à la complicité de celle qu'il allait aimer, il la chasserait de son cœur et la mépriserait. Oh ! tout plutôt que cela ! Elle tenait plus encore à l'estime de Pascal qu'à son amour, qu'à peine elle avait entrevu.

Elle se releva, frémissante. C'était la lutte. Eh bien ! elle l'acceptait avec l'invincible ferveur de l'innocence. Dieu ne l'abandonnerait pas ! Quel mal avait-elle fait, elle, la victime du

lucre, de l'avarice et des vilenies qui se consumaient sous son toit?

Elle se séparerait de ces hommes, elle fuirait.

Et, soudain, elle retomba : Malheureuse ! pouvait-elle livrer son père?... La prison pour lui, le désespoir et la honte pour elle. Non ! elle était bien prise dans un traquenard affreux. Nul refuge pour elle. Non qu'elle envisageât son union avec Rabazan. Cela ne comptait pas, car c'était l'impossible. Elle en aurait ri — avec rage — mais elle en aurait ri ! Ce qui l'affolait, c'était la dénonciation dont le misérable assurerait sa vengeance, et le mépris de celui qu'elle aimait, elle le sentait à cette heure, avec une ardeur qui la dévorait.

La nuit fut atroce dans la chambrette où elle guettait les premières lueurs du jour. Enfin, les brumes s'envolèrent. Le soleil apparut, jetant sur les glaciers des myriades d'étincelles échappées à l'écrin merveilleux de la nature. Insensible à ces choses étrangères à son amour, Conchita quitta sa couche, ensiévrée. Elle plongea sa tête douloureuse dans la source qui sortait du rocher et son courage lui revint.

Après tout, c'était ça, la vie. Ne le savait-elle pas, depuis son enfance, auprès de ce père avare, insensible à tout, hors à l'argent, qui ne la considérait que comme un meuble utile dans sa maison ?

Elle avait toujours travaillé, sans une joie, sans un de ces plaisirs que s'offraient les filles de la vallée, insouciantes et frivoles. Sans mère dès son plus bas âge, elle avait connu les soucis des femmes pauvres et sacrifiées.

Elle ne songeait pas à s'en plaindre, n'imaginant pas que ce pût être différent. Tous ces opulents étrangers qui excursionnaient n'avaient

point troublé sa sérénité de fille sage et courageuse.

Alors, ce n'était pas fini, cette lutte avec la misère? toutes les misères! Elle s'en irait, voilà tout. Et un déchirement immense se fit en elle.

Elle s'apprêta pour descendre.

— Tu vas au village? dit Beppo. Et le dîner?

— Vous avez là tout ce qu'il faut, dit-elle. Si je ne rentre pas ce soir, c'est que j'aurai pris un parti. Il y a des jours que je songe à chercher du travail ailleurs.

— Tu ne m'abandonneras pas! fit le vieux, tremblant soudain de crainte. Sa détresse l'épouvantait.

— Vous avez de l'argent, mon père, donc je ne vous suis pas indispensable et je ne veux plus, entendez-vous, vivre dans cette apparente complicité qui m'assimile à des bandits. Car ils sont devenus des bandits, ces compagnons d'un Rabazan qui ne parle que de tuer.

« Restez-y, puisque ça vous plaît. Moi, je ne puis plus supporter cette honte, ni les menaces de cet homme, ou, je vous l'ai dit hier, je deviendrais criminelle. »

Le vieux baissa la tête.

— Seul! dit-il, je serai tout seul avec ces hommes qui m'épouvantent et que je n'ose renvoyer. Seul, vieux, malade.

Conchita se sentit émue. N'était-ce pas son père, cette créature déchue, plus par l'esclavage de sa passion que par l'âge? Elle comprit que jamais, quelle que fût sa répugnance, elle ne se résoudrait à cet abandon.

Elle ne répondit pas, mais, à son trouble, Beppo fut assuré de sa faiblesse. Il la vit partir, après avoir disposé sur la table tout ce dont

il avait besoin, et ce vieil égoïste fut alors certain qu'il pouvait compter sur les trésors de ce dévouement, jusqu'au bout et jusqu'au martyre.

Elle arriva à l'auberge de la Gnagne où on disputait ferme. Mirette, tout en larmes, se jeta dans ses bras. Sur une chaise, pâle et tremblant, Pépito courbait la tête sous les objurgations de la grand'mère irritée, brandissant son balai de façon menaçante.

Ce n'était plus l'idylle, hélas ! mais l'expulsion de l'amoureux, dans un humiliant cortège d'épithètes, que l'arrivée de Conchita interrompit tout net.

— Pensez-vous, dit la vieille Gnagne à la jeune fille, en désignant les deux coupables, que j'aie élevé cette drôle-là pour un damoiseau qui n'a pas le sou ?

— Gnagne, voyons...

— J'ai fait ma position par mon travail et mon économie ; j'ai pris ce morceau de drôle au berceau, sa mère, ma fille, étant morte à sa naissance, je l'ai soignée comme un poulet. Dis le contraire, fit-elle, menaçante, avec son balai, en mettant son poing sous le nez de la petite qui se cachait dans le sein de Conchita.

Celle-ci eut un geste désolé.

« Tous les mêmes, donc ! se dit-elle, ces parents qui ont vécu et n'ont rien appris de la vie... »

Cependant, l'avarice sordide du vieux Beppo n'avait pas desséché le cœur de la Gnagne, foncièrement généreuse, si les dehors étaient restés frustes. Après cet éclat qui avait terrifié les deux coupables, elle éclata en sanglots et Conchita, soulagée, put poser une question :

— Que s'est-il donc passé ?

— Conchita, expliqua la gosse qui hoquetait, j'ai dit à grand'mère que nous nous aimions avec Pépito et que nous voulions nous marier.

La vieille bondit :

— Ça n'a pas seize ans ! cria-t-elle. Êt la loi ? qu'en fais-tu, misérable ? La loi, sais-tu ce que c'est ?

La petite baissa la tête. Mais la Gnagne était déchainée.

— Une drôle qu'aura — après moi, s'entend — cette auberge, six ânes, trois chevaux, des chèvres, une maison montée de tout c'qu'y faut, quoi ! — et ça n'a qu'à venir au monde !

« Quinze ans et sept mois ! pensez-vous ! ce chef de maison, ce bout de femme pas plus haute que mon balai ! Êt ce droulat, qu'a rien de rien sur la terre ! »

— C'est pas notre faute ! sanglota Mirette.

— J'ai mon métier ! balbutia Pépito.

— Oui... et il est joli, ton métier ! Un guide qui se fourre dans le ravin !... il t'a mis dans un bel état, ton métier, je te conseille d'en parler !

Pépito eut un regard de détresse vers Conchita.

Celle-ci essayait les yeux de Mirette qui répétait :

— C'est pas ma faute, si je suis si petite !

— Gnagne, dit la fille de Beppo, écoutez-moi : Mirette e t trop sage pour vouloir se marier demain avec Pépito. Si elle vous a confié sa préférence, c'est parce qu'elle comprend ce qu'elle vous doit, et tout d'abord sa soumission. Elle aime Pépito depuis l'enfance, je le sais ; lui de même. Êt, à cela, on ne peut rien, voyez-vous...

La Gnagne eut un mouvement brusque de protestation, tandis que les deux amoureux,

extasiés vers leur avocat, reprenaient courage.

— Écoutez-moi, puisque le bon Dieu a permis que j'arrive en ce moment pour vous accorder.

« Ces enfants-là ne savent rien de la vie; ils la voient si belle, ne la leur gêtez pas! Ça passe si vite, dit-elle tristement. Ils vont vous promettre de gagner votre consentement par leur conduite irréprochable, et d'attendre tant qu'il faudra pour réaliser leur bonheur. Mirette ne demande qu'à rester près de vous, comme par le passé; et Pépito, guéri maintenant, va travailler sérieusement à amasser sa dot afin de vous succéder à l'auberge.

« Je l'y aiderai, car il sera mon héritier », dit-elle avec un pâle sourire.

— Un fameux héritage, dit la vieille, bougonnant pour la forme et s'essuyant les yeux du revers de sa manche. Il se fera attendre longtemps, faut l'espérer, et s'il ne faut que ça pour se marier, ces drôles-là n'auront plus de dents pour manger le gâteau de noces!

— Est-ce qu'on sait? fit Conchita, contente de voir que les affaires s'arrangeaient. Ils seront « promis » et ne demandent que cela, n'est-ce pas?

— Oh! pour sûr! dit le gars, qui souffrait dans son amour-propre. Je n'accepterais pas d'entrer chez vous avec rien que ma peau. Je ferai des saisons vers Luchon, les Alpes, Aix-les-Bains. Je vous apporterai des sous.

Mirette soupirait. La grand'mère, apaisée, et qui avait bien crié pour la forme, et aussi parce qu'elle pensait qu'il fallait terroriser ces jeunes, pour éviter les bêtises qu'ils font... des fois, la grand'mère acquiesça, à la condition que Pépito partirait bientôt.

— Voilà l'hiver, dit-elle; rien plus à faire

aux Pyrénées, et tu ne connais pas les Alpes.

— J'irai à Biarritz. Il y a des Anglais tout l'hiver et les hôtels ne ferment pas.

— C'est bon. Sors-toi d'ici, surtout.

Et elle ponctua son dire d'un geste du balai qui fit bondir le chat accroupi dans les cendres.

Pépito sortit sur la rue et Mirette, saisissant le balai, se précipita dans l'escalier.

Restées seules, la Gnagne et Conchita se regardèrent.

— Voyez-vous ça ! recommença la vieille.

Conchita, assommée, se laissa tomber sur une chaise.

— C'est bien peu de chose, mère Chabot, à côté d'autres qui vous brisent...

Et comme l'autre la regardait, tout étonnée :

— Ces enfants sont heureux d'un rien que vous leur accordez. Ils attendront tant qu'il vous plaira, pourvu qu'ils puissent caresser leur rêve d'avenir. On n'est pas exigeant à cet âge. Croyez-moi, grand'mère, c'est le bon moyen pour qu'ils vous obéissent et pour vous faire aimer...

« Les vieux, ajouta-t-elle à demi-voix, ont oublié qu'on vit d'espoir et de tendresse. »

— Qu'as-tu, Conchita ? Je te trouve bien triste, ce matin, ma pauvre fille !

— Oh ! mon père n'est pas comme vous, Gnagne. Il ne m'aime guère, et quelquefois j'y songe, et c'est ça qui me manque.

— Las, ma fille ! aime trop l'argent, le vieux Beppo, et il ne comprend pas le bonheur d'avoir une brave enfant comme toi. Tu trouveras un bon mari, Conchita, et il t'aimera bien, car tu es aussi sage que belle.

« Je craignais, confia-t-elle, baissant la voix, qu'il y eût autre chose. »

— Quoi donc?

— Je ne sais. Mais nous vivons ici au milieu des cachotteries. Tiens, je peux parler net, puisque nous en sommes là : ce qui m'exaspère contre Pépito, c'est que cette aventure de la Brèche n'est jamais tirée au clair.

Conchita frémit.

« Encore ! » pensa-t-elle...

— J'peux pas m'sortir d'idée qu'y a d'la contrebande là dedans... Ici, vois-tu, on ne sait qui en est, ni qui n'en est pas. Votre père ou votre mari en serait qu'vous n'pourriez pas le savoir.

Conchita sursauta.

— Calme-toi. J'ai pas voulu dire que l'Beppo en est, l'pauvre homme ! y n'peut pas courir et serait vite pris. C'est une façon de parler. Mais qu'allait donc faire Pépito là-haut, passé minuit?... Pas voir la lune, bien sûr. All' se voit d'ici.

« M'sieur Pascal en a du tourment, je le vois bien. »

Au nom de Pascal, Conchita rougit.

— L'avez-vous vu aujourd'hui, monsieur Pascal?

La vieille la regarda de côté, car la voix de la jeune fille tremblait.

— Pas encore, mais y n'tardera pas.

Elle sortit sur le seuil :

— Voici deux heures : on sort les ânes pour les brider; y sont toute une compagnie pour le Cirque qui ont fini de déjeuner. J'y vas voir. Excuse-moi.

Et la Gnage se précipita hors de sa cuisine, pour présider aux préparatifs d'une excursion. Justement, un Anglais était aux prises avec l'ânier et discutait le prix.

— Attends-moi, Zidore, j'arrive. Ça m'regarde ! cria-t-elle à son valet.

Elle partit tout enflammée.

En passant auprès de Pépito, dont les yeux tristes suivaient, sans la voir, la trompe bigarrée des nouveaux venus :

— T'fais pas de peine, mon petiot ; c'que j'ai dit, c'est pas pour te fâcher ; mais faut qu'les parents aient d'la raison, quoi ! car les jeunes, c'est comme... comme ces ânes qui s'en vont au diable sans attendre Zidore !

« Arrêtez-les ! arrêtez-les ! » cria-t-elle à ceux de la rue qui se tenaient au seuil des portes.

Et elle quitta Pépito un peu moins malheureux.

Il rentra dans l'auberge. Conchita, sur un siège, pleurait.

— Qu'as-tu, ma Concha ? fit le garçon, courant à elle, et il se mit à ses genoux et tenta d'essuyer ses yeux.

— Laisse, mon petit, chacun a ses peines ; et tout passe, va ! Je suis contente d'avoir pu calmer la Gnagne, commença-t-elle...

Mais il la regardait et, secouant sa tête bouclée :

— C'est pour moi que tu as du chagrin, Conchita, le secret que nous portons tous deux te pèse autant qu'à moi. Il est bien malheureux de se trouver pris entre deux devoirs, soupira-t-il...

Les yeux de Conchita s'agrandirent. Une silhouette, déjà bien chère, s'encadrait dans l'ouverture de la porte, et Pépito se retourna.

Ils se demandèrent avec angoisse si Pascal avait entendu.

## V

## FOLIE MEURTRIÈRE

Le jeune chef des douaniers savait rester impassible et dissimuler à l'occasion. Ni la jeune fille ni Pépito ne purent deviner s'il avait surpris leur entente. Il feignit de ne pas remarquer les yeux qu'on essuyait. Il riait.

— Je viens de faire une bonne prise qui ne me rapporte rien. J'ai arrêté les six ânes de M<sup>me</sup> Chabot, partis en balade vers le Cirque, en mettant bas leurs cavaliers...

— Ah ! mon Dieu ! fit le gars. C'est donc ça qu'elle a tant crié ?

— Oui : « Arrêtez-les ! » Et comme j'arrivais au bas du sentier, je n'ai eu qu'à étendre les bras. Ils se sont arrêtés *subito*, sauf le noir, la mauvaise tête, qui, emballé, emporte son cavalier, un monsieur à monocle et à voile blanc (un Anglais, peut-être bien) qui n'aurait qu'à allonger les jambes pour laisser filer l'âne tout seul.

« Mais il n'a pas eu cette idée. Et je n'ai pu la lui donner, l'âne court comme un cerf; il se croise les jambes sous le ventre de la bête en criant : « Au secours ! » Et l'âne l'emporte vers la prairie. »

Conchita, elle-même, dut sourire, car Pascal mimait la scène et sa présence l'apaisait.

— Et le pire est que M<sup>me</sup> Chabot court après, avec un balai à la main.

— C'est malin, ces bêtes-là, observa Pépito.

— Et il a bien choisi son client, acheva Pas-

cal : un grand diable de cinq pieds six pouces, qui a l'air d'un sorcier ou d'un avocat : il ne sait que prêcher et l'âne n'y entend rien.

La Gnagne rentrait, en nage. Elle s'affaissa sur un siège. Bien qu'on fût en septembre, le soleil était chaud et elle n'était point taillée pour les sports.

— Vous l'avez eu, madame Chabot? fit Pascal.

— M'en parlez pas! la vilaine bête! a fallu qu'all' emporte le pauvre monsieur jusqu'au pré; là, il l'a posé à terre, et, comme y se relevait pas assez vite, y s'est roulé d'sus, croyez-vous!

Il y eut un rire général, sauf la maîtresse, qui ne digérait pas sa course.

— Sans vous, m'sieur Pascal, y parlaient tous! Ça fait quasiment comme les hommes, ces sales bêtes! quand un décampe ou crie, y s'mettent tous à braire ou à jouer des jambes, que le diable les ferait pas marcher à certains moments. Sale bête, va!

« Sans compter qu'aurait pu jeter le monsieur dans le ravin. Voyez-vous ça!

« Sa dame était montée sur l'ânesse grise, all' criait : « Édouard! Édouard! Ah! mon Dieu! Ah! mon Dieu! »

— Je l'ai bien vue, la dame. Enfin, c'est tout fini?

— Eh!... je les ai laissés se débattre avec Zidore, y parlaient de ne pas payer. On n'sait pas d'ayance ce que les ânes ont dans la tête, n'est-ce pas, m'sieur Pascal?

« Et puis... ça veut être mené comme y faut, ces bêtes-là, ça a de la dignité. Faut pas commencer par taper dessus. Ah! mais!..

« J'vas voir! »

Et la Gnagne repartit en coup de vent.

Pascal regardait Conchita dont la lèvre conservait un pli amer, malgré sa complaisance à prendre part aux tribulations de sa vieille amie. Il hocha la tête, puis s'informa :

— D'où vient que M<sup>lle</sup> Mirette n'est pas là?

— Oh ! « Mademoiselle » ! dit Conchita. Si la gamine vous entendait, elle serait bien fière !

— Dame, on est demoiselle lorsqu'on veut se marier !

— Comment ? questionna Pépito, pourpre de confusion.

— Ce n'est pas par indiscretion, mais j'arrivais sous le hangar avec Michel, qui avait affaire au voisin, quand nous avons entendu la harangue... pimentée de M<sup>me</sup> Chabot et votre sage intervention, mademoiselle Conchita.

« Alors, nous nous sommes éloignés sans bruit. »

Conchita sourit faiblement.

— N'avais-je pas raison ? dit-elle. A leur âge, tout s'arrange et, après ces orages suivis d'une pluie bienfaisante, le ciel redevient bleu.

« Pépito est libre, il a ses deux bras, grâce à vous !

« Il travaillera et il gagnera sa fiancée. M<sup>me</sup> Chabot n'est point méchante ; l'argent, comme on dit, ne fait pas le bonheur. »

Un involontaire soupir souligna la secrète allusion au père Beppo couvant ses écus dans sa hutte de la montagne.

— Avec tout cela, dit-elle en hésitant, j'étais venue pour prendre congé de mes amis et n'ai pu encore leur parler.

— Tu pars, Conchita ?

— Oh ! pour peu de jours, fit-elle, tandis

qu'une larme luttait au bord de ses longs cils.

— Et où vas-tu?

— Je... je ne sais pas encore. Je dois avoir des renseignements à Argelès où je serai demain soir. J'ai demandé une place pour l'hiver. J'ai trop froid ici avec les neiges.

— Ah!...

Pascal ne disait rien. Il avait pâli et s'interrogeait douloureusement.

Elle parlait de s'en aller, au moment où il espérait s'être fait aimer. Après ce baiser de fièvre sur sa main, après cette sollicitude qu'elle lui témoignait hier au soir. Alors qu'il l'aimait follement pour tout ce qu'il découvrait en elle de noble générosité; car il ne s'abusait guère sur le vieux coquin qu'elle avait pour père.

Ses enquêtes lui avaient révélé quelqu'un de ces secrets qu'ils croyaient si bien gardés et les accointances de Beppo avec la bande à Rabaan...

Il l'aimait de toute sa pitié et rêvait de l'arracher à ce milieu, sans blesser son juste orgueil qu'elle défendrait jusqu'au bout. Et elle partirait?...

Mirette descendait avec son balai :

— Là, dit-elle, le ménage est fini là-haut. J'ai donné un coup de collier afin de contenter Gnagne. Où donc est-elle?

Pépito narra l'incident de la course aux ânes et, Pascal s'étant approché de Conchita, ils s'entretenirent à voix basse.

— Avant que vous partiez, il faut que je vous parle, mademoiselle Conchita. Voulez-vous que je vous accompagne?

Elle se leva résolument :

— Tout de suite, alors, monsieur Pascal, car

je ne veux pas me trouver la nuit dans la montagne.

— Vous ne craigniez rien, autrefois...

— Aujourd'hui c'est différent, dit-elle avec gêne.

— Conchita veut nous quitter demain, avait dit Pépito à Mirette.

— Non ! ne t'en va pas, Conchita ! qu'est-ce que je deviendrai, si tout le monde part ?

— Oh !... ce n'est pas irrévocable, fit Pascal. Il y a toujours une heure pour la réflexion.

— Je ne peux pas rester, balbutia la jeune fille dont la gorge se crispait. Je reviendrai demain vous dire adieu. J'ai des préparatifs à faire. Je me sauve.

— Et le père ? dit Pépito.

Elle eut un geste évasif. Et, ayant embrassé Mirette et serré les mains tendues, elle disparut.

— Pauvre Conchita ! fit Pépito. Elle est si malheureuse avec ce vieux Beppo qui n'aime que l'argent.

Pascal se leva :

— Bah ! nous serons peut-être plus heureux demain, dit-il, prenant congé.

La jeune fille marchait vivement. Elle eut bientôt dépassé le village et arrivait, hale-tante, au sentier qui coupe la prairie lorsque Pascal la rejoignit. Elle ne se retournait pas.

— Est-ce pour me fuir que vous courez ainsi, Mademoiselle ?

— Oh ! appelez-moi Conchita ! fit la malheureuse, lui montrant un visage inondé de larmes. Je ne suis point une demoiselle. Je suis une pauvre fille persécutée, humiliée, martyrisée.

Elle s'arrêta court et son regard craintif s'égara autour d'eux. Mais, en ce lieu, pas un buisson, la prairie était rase, en pente et étendue.

Il prit sa main.

— Que craignez-vous, Conchita? Ne suis-je pas là pour vous défendre?

— Me défendre! fit-elle avec une intraduisible expression d'horreur, mais c'est vous qu'il faut défendre! Faut-il vous répéter encore qu'on vous cherche, qu'on vous poursuit?

— Quel mal ai-je fait?

— C'est pour le bien que vous avez fait, et pour celui que vous pouvez faire, qu'on vous en veut.

Elle s'égarait. Ferme ment, il prit ses deux mains et, ses yeux sur les siens, ces yeux bleus sous les regards desquels ses yeux noirs fuyaient, dominés :

— Parlez! ordonna-t-il. Il faut que je sache. Vous me laisseriez donc tuer?

— Oh! ne parlez pas ainsi! pria-t-elle, tordant ses bras et lui échappant, lorsque je me fais violence pour vous éloigner de moi!

— Ah! je resterai près de vous, quoi qu'il arrive, affirma-t-il.

Et, comme ils arrivaient à la zone boisée, il osa la prendre aux épaules et la rapprocher de lui :

— Je vous aime!... murmura-t-il.

Elle défaillit et sa résistance l'abandonna. En ce même lieu où l'autre avait surgi et l'avait souffletée de son rire, il proférait l'aveu d'amour...

Il la sentit frémir et suivit le regard inquiet qui, de nouveau, sondait l'espace.

— Quelqu'un vous persécute? gronda-t-il.

— Écoutez, ami, puisque vous vous obstinez à suivre une malheureuse, il faut que vous sachiez ce que vous risquez auprès de moi.

Et, sans qu'un mot eût trait au motif secret des relations de son père avec Rabazan, elle conta la scène de la veille, croyant pouvoir s'en tenir là.

Mais Pascal savait déduire :

— Et votre père, averti, ne vous défend pas?... et ce misérable ose compter vous réduire par la frayeur ou en menaçant ceux qui vous aiment?

« Il ignore donc que la crainte est impuissante à soumettre les cœurs fiers... et amoureux? Il peut braquer son fusil à tous les détours des sentiers, il peut me suivre comme une ombre et me frapper, si Dieu le veut, je m'abandonne à ma destinée qui est de vous suivre... et de vous aimer, Conchita! »

Elle l'enveloppa d'un lumineux regard.

— Oh! dit-elle, je ne suis qu'une pauvre fille. Comment puis-je vous mériter?

Ils marchèrent mi-enlacés. Peu à peu la peur s'enfuyait. Conchita oubliait les menaces et la révélation odieuse qui pouvait, plus sûrement que le danger, la séparer de celui qui l'aimait dans l'ignorance de l'infamie infligée par son propre père.

Ils arrivèrent sur le mince plateau où la cabane était assise. Le soleil, encore haut, faisait resplendir les glaciers à l'horizon lointain où s'ouvre la Brèche du Marboré. Conchita, les yeux perdus vers ces montagnes, songeait à Pépito, et Pascal aussi.

— Oui..., dit-il, répondant aux pensées qu'il

devinait, ce fut une minute affreuse quand je vis disparaître ce pauvre enfant.

— Et plus affreuse encore, peut-être, lorsque, pour le sauver, vous êtes descendu.

— Il est brave, fit-il à demi-voix.

— C'est un héros! répondit-elle, s'exaltant. Comme vous! Et vous avez sauvé un noble cœur...

— Par la Madone! que de braves gens autour de vous, Conchita! Tous des héros! dit une voix mordante qui les fit sursauter.

Pascal, rapidement, saisit la jeune fille dans un de ses bras, braquant, de l'autre, son browning sur le nouveau venu.

— Qui vous parle? fit-il, toisant le colosse haineux qui avait surgi du retrait de la roche d'où il les voyait venir à pas lents.

— Je ne vous crains pas! siffla Rabazan, les enveloppant du même regard venimeux.

La rage le rendait effrayant, le tremblement de ses lèvres accusait une colère qu'il ne maîtrisait plus.

— Laissez cette fille! ordonna-t-il.

Pascal sourit superbement.

— De quel droit commandez-vous ici?

— Du droit que je m'accorde.

Il fit un effort pour dompter sa gorge qui se contractait et, d'une voix saccadée, il reprit :

— Cette fille m'est promise par son père; je veux bien vous l'apprendre, si vous l'ignorez. C'est pourquoi : hors d'ici!

Pascal sourit encore.

— Mon droit prime le vôtre, dit-il fièrement. Je le tiens d'elle-même.

Il avançait bientôt encore et porta la main à sa ceinture.

— Misérable ! cria Conchita, ne me tente pas. Je te hais ! tu le sais. Tu es le démon et j'ai horreur de ta présence.

— A ton tour, ne me tente pas. Tu sais ce dont je suis capable.

Et il s'avança pour l'arracher au bras de Pascal.

— Prends garde ! fit le brigadier, le doigt sur la détente du browning.

— Penses-tu que je te craigne ?

Et Rabazan lança sa navaja sur le groupe si adroitement qu'elle se planta en pleine poitrine du brigadier, dont les bras se détendirent et qui tomba de toute sa hauteur sur le sol.

Un flot de sang rougit aussitôt sa chemise.

Il y eut un instant de stupeur. Conchita, sans crainte pour elle-même, à genoux auprès du blessé, arrachait le col, les vêtements, et mettait à nu l'affreuse plaie d'où elle enlevait le couteau qui fit place à un jet tiède qui l'inonda.

Elle releva des yeux fous sur le bandit, immobile à présent. Elle bondit.

— Assassin ! Maudit ! cria-t-elle.

Et, se baissant sur la victime, elle emplit sa main de ce sang qui bouillonnait et, le jetant à la face du monstre, elle jura :

— Par le Christ, que ce sang te damne à jamais !

Le misérable chancela, aveuglé par ce flot tiède ; il eut un bond de fauve vers la fille qui le bravait ! mais, faiblissant, il s'enfuit, se heurtant au vieux Beppo qui, arrêté au bout du sentier, avait vu la scène d'horreur.

Conchita s'était de nouveau écroulée auprès de celui qu'elle aimait, tout son être effondré devant ce malheur. Sa main cherchait le cœur

ami qui mourait pour elle. Elle crut saisir un faible battement.

Il vivait !

— Dieu du ciel, soyez béni ! fit-elle.

Et, se relevant, elle aperçut son père :

— Père, dit-elle, aidez-moi. Nous allons le mettre sur mon lit.

Le vieux eut un geste violent de dénégation :

— Non ! cria-t-il, y penses-tu, malheureuse ! Un douanier ! Bon pour nous faire assassiner par la bande à Rabazan et encore accuser par les gabelous !

Il baissa la voix et, montrant le ravin profond derrière la maison :

— Il faut, dit-il, le jeter là dedans, et... nous ne savons rien, voilà !

Conchita bondit vers le vieillard.

— Mais vous êtes donc devenu un assassin comme eux, vous aussi ! vociféra-t-elle. Aidez-moi, vous dis-je, ou je descends à la caserne chercher du secours et je vous dénonce tous !

Le vieux se défendait.

— Si vous ne m'aidez pas et s'il en meurt, rappelez-vous que vous l'aurez voulu. Je serai sans pitié, même pour vous...

Beppo s'exécuta.

Il prit par les épaules celui qui, l'instant d'avant, bravait le lâche meurtrier; Conchita tenait les pieds; ils pénétrèrent dans la cabane où ils le couchèrent sur le lit d'un réduit taillé dans le roc, derrière la chambre de la jeune fille.

Ce réduit, masqué par une armoire, éclairé par les fentes du roc qui l'aéraient aussi, était insoupçonnable du dehors.

Lorsque Pascal fut étendu, joignant ses

ains dans une détresse infinie, Conchita chercha dans cette vue le courage nécessaire à l'achèvement de son œuvre, puis elle ferma cette porte dont elle enfouit la clef dans son sein.

— Vous allez garder la maison, ordonna-t-elle au vieux, soumis désormais. Faites disparaître ces traces et ce sang. Moi, je cours au village pour vous sauver.

Elle jeta un châle sur sa tête, et, dans la brume grandissante, elle se lança dans le sentier où elle volait.

Beppo écouta ce pas décroissant. Il eut un regard indécis vers la maison gardienne du secret, un geste de fatalité, et, prenant une pelle, il se mit en devoir de niveler le sol et de jeter dans le ravin cette boue sanglante.

## VI

### PROVIDENCE

L'abbé Vernon lisait ou méditait dans la petite pièce lui servant de salon-bureau qui, avec la cuisine, composait le rez-de-chaussée de l'humble cure, précédée d'un jardin étroit, ou plutôt d'une allée, conduisant à la rue. Vu l'heure avancée, le brave prêtre tressaillit aux coups pressés frappés à la porte du jardinet.

Sa servante, Marion, fort empêchée par l'âge, ne se hâtant pas assez au gré du visiteur, celui-ci redoubla ses appels.

Le curé se leva et fut lui-même ouvrir.

La demi-obscurité de la ruelle, dont un mur le séparait, l'empêcha de reconnaître aussitôt Conchita. Mais elle se nomma.

— Monsieur le curé, par pitié, recevez-moi un instant.

— Entrez, ma petite, fit le curé, qui l'avait vue enfant. Qu'est-ce qu'il y a?... Aucun malheur, j'espère?

En disant ces mots, ils avaient franchi les quelques pas qui les séparaient de la maison.

La Marion, debout sur le seuil, questionnait.

Conchita bouscula, sans répondre, la vieille femme, interloquée, et, la porte refermée sur eux, comme l'abbé se retournait, elle se jeta violemment à genoux sur les dalles.

— Monsieur le curé, dit-elle, je vous en supplie, entendez-moi en confession. Je ne puis parler autrement.

— Bien, mon enfant, fit le prêtre.

Il s'assit et fit le signe de la croix.

La désespérée commença le *Confiteor*.

Arrivée au *meâ-culpâ*, elle frappa si fort sa poitrine, que le prêtre, effrayé, modéra cette ardeur :

— Calmez-vous, pauvre enfant, Dieu, vous le savez, est tout miséricorde.

Conchita, les yeux secs, lâ parole brève, conta tout.

Elle n'omit rien, déposant aux pieds du prêtre les odieux secrets de la bande où son père était compromis. Arrivée au meurtre de Pascal, sa voix faiblit, son courage l'abandonna et elle se laissa aller sur les dalles.

L'abbé Vernon la réconforta de quelques gouttes d'un cordial qu'il composait avec des plantes et du vieil armagnac. Elle reprit ses forces et acheva, en suppliant le prêtre de l'accompagner au logis de la montagne.

Celui-ci demeura un instant silencieux.

— Mon enfant, dit-il enfin, je dois faire

quelques réserves : vous m'autoriserez, si nous nous trouvons en face d'un danger de mort, à appeler un médecin plus compétent que je ne le suis... Vous le comprenez ?

— Oui... Monsieur le curé, consentit-elle.

— Puis, dans le cas où l'absence du blessé, car je veux espérer qu'il vivra, donnerait lieu à des poursuites non justifiées, accordez-moi le droit de découvrir, non le meurtrier véritable, puisque ce serait dénoncer aussi votre père, mais, en me retranchant derrière le secret de la confession, d'apporter aux chefs de la Justice un témoignage qui se vérifiera plus tard, à la guérison du blessé.

Elle soupira :

— Cela est juste, Monsieur le curé, et je ne puis m'y refuser. Mais, par grâce, allons vite. Peut-être meurt-il sans secours !

Le prêtre prit sa trousse de pansement, son bâton ferré et, tout en disant à la Marion, éberluée, sur le seuil :

— Ne m'attendez pas, Marion. Je reviens..., il suivit Conchita qui volait sur la route, fendant le brouillard d'une course folle.

La vieille servante haussa les épaules :

— De nuit et de jour sur les chemins, si c'est pas une pitié ! murmura-t-elle. Le cher homme y laissera la vie, c'est sûr...

Et, fermant sommairement les portes, car il n'y avait rien à voler au presbytère, elle gagna son réduit obscur.

Conchita, oppressée, vaincue par son angoisse, dut s'arrêter ; l'abbé la rejoignit, escaladant sans se presser, mais d'un pas alerte et sûr de vieux montagnard, la pente toujours plus abrupte.

Elle l'implora :

— Vous le sauvez, Monsieur le curé, Dieu ne peut pas vouloir qu'il meure !

— Priez-le, Conchita. Je ne suis que son serviteur.

Ils eurent tôt franchi les trois kilomètres qui les séparaient de la maison de Beppo.

Celui-ci se tenait dans sa cuisine, accoudé sur la table, la tête dans ses mains. Il ne bougea pas à leur arrivée; on eût pu croire qu'il dormait.

— Ah... Beppo, vous avez du vilain travail ici?... dit l'abbé.

Le vieil Espagnol se leva sans répondre et, l'air égaré, se dirigea vers le réduit où il couchait.

Conchita l'arrêta :

— Père, dit-elle, vous n'avez rien à craindre. Vous n'êtes pas cause de ce qui est arrivé.

Beppo regarda sa fille comme s'il ne comprenait pas. Il passa sa main sur son front.

— Vous avez tout mis en ordre dehors ?

Il inclina la tête.

— Allez en paix, dit le curé, qui avait déposé sa trousse sur la table et la déplaçait.

Beppo disparut vers la soupente fermée d'un rideau. Conchita s'assura de la clôture des volets, donna deux tours à la serrure, mit la clef dans sa poche et jeta un fagot dans le foyer où elle suspendit la marmite emplie d'eau pure.

Cela fait, vivement, elle ouvrit la porte de sa chambre et pensa défaillir du profond silence qui l'accueillit. Pas un souffle, pas une plainte.

Le visage blême, elle supplia :

— Entrez le premier, Monsieur le curé, moi je ne peux pas.

Elle recula l'armoire, démasqua l'ouverture

et suivit le prêtre, qui déposait sur la tablette une lampe à la flamme dansante. L'air qui passait par les fentes du roc faisait vaciller la lumière. Conchita, aussitôt, boucha ces brèches en songeant à celui qui, du dehors, pouvait guetter.

L'abbé Vernon secoua sa tête expérimentée en voyant la large plaie ouverte par la navaja du bandit.

L'arme avait été arrachée inconsciemment par la jeune fille, ignorante du danger de ce geste, dans la fureur qui l'avait jetée sur le meurtrier. Par bonheur, à la vue du flot de sang qui s'en échappait, elle avait, de son foulard, bouché la plaie qui, maintenant, saignait à peine.

L'abbé dégagea la poitrine et, d'une sonde qu'il maniait avec prudence, il s'assura de la profondeur de la blessure et de sa direction.

Ce fut minutieux et, sous cette douleur qu'il ressentit, Pascal revint à lui. Ses yeux se portèrent, alternativement, du prêtre penché sur lui à Conchita l'éclairant d'une main tremblante. Puis, las de cet effort, ses paupières se refermèrent.

Il n'était pas plus pâle que la jeune fille qui le contemplait, horrifiée, attendant l'arrêt.

L'abbé Vernon se releva :

— Puisqu'il n'est pas mort lorsque l'arme a été enlevée, j'espère qu'il n'en mourra pas, murmura-t-il. Dieu a permis que le coup déviât sur une côte. Je crois pouvoir dire qu'elle n'a pas lésé le poumon, ni le cœur, car... il serait déjà fini...

— Oh ! mon Dieu, merci !... merci, mon Dieu ! faisait Conchita, chancelante.

L'abbé reprit :

— Mais que cet espoir est fragile!... et je ne puis encore rien affirmer.

La jeune fille se tut, joignit ses mains et, brisée d'émotion, tomba sur une chaise, ses yeux rivés aux lèvres du prêtre.

— Je n'ai pas besoin d'ajouter, continua-t-il, que ce malheureux est bien bas... par suite de tout le sang perdu, vous le voyez, ma pauvre enfant... Heureusement, si vous avez risqué gros en arrachant la navaja, vous avez été bien inspirée en bouchant la plaie.

Elle frémit. Ainsi, c'est elle qui aurait hâté sa mort si...

En lui donnant ses instructions, l'abbé Vernon appliqua le premier pansement dont elle ne perdit pas un détail, apprenant ardemment ce qui serait désormais son office. Lît, sur ce corps d'où la vie semblait retirée, le bon vieillard appela le secours de Celui qui peut tout. Il le bénit. Puis, s'éloignant de cette couche :

— Je reviendrai demain, promit-il, après ma messe; avec ma boîte d'herboriste, je puis passer partout sans éveiller la curiosité.

Il pria doucement et, prenant des mains de Conchita le rameau béni fixé au crucifix, au chevet de l'étroite couchette de la jeune fille, il le posa sur le front du blessé et aussi sur celui de l'enfant douloureuse éroulée à ses pieds.

— Ayez confiance, Conchita, dit-il, en la quittant, nous ne sommes jamais abandonnés et tout ce qui arrive est voulu par Dieu pour notre bien.

— Ah! Dieu veuille alors qu'il guérisse! acheva-t-elle, tandis que le prêtre disparaissait.

Elle demeura un instant sur le seuil, regardant pâlir les étoiles sous la première aube du jour.

De grandes brumes s'envolaient, chassées par des souffles pressés, qui apportaient jusqu'aux vallées l'humide fraîcheur des glaciers. Elle frissonna sous ce froid, mal défendue de vêtements légers, et, se reprochant cet arrêt, elle se hâta de regagner son poste.

Pascal semblait dormir, mais ce visage exsangue lui rappelait la mort. Dans sa détresse, elle pria, courbée sur une chaise basse, ses doigts, longuement, égrenèrent le chapelet. Elle fermait les yeux, torturée par ce pâle visage, où l'obscurité relative ajoutait des ombres lugubres. Bientôt, dans la ferveur de ses invocations, ses joues se séchèrent, ses lèvres s'immobilisèrent. Elle dormait.

Quand elle s'éveilla, il faisait grand jour. Le corps excédé avait pris sa revanche. Elle se sentit reposée, mais l'angoisse la reprit, et, confuse de cet instant d'oubli, elle revint aussitôt au blessé.

Pascal, immobile, les yeux ouverts, la regardait.

Il essaya vaguement de sourire, sa faiblesse s'y refusa, de même que les mots sur ses lèvres pâlies.

— Ne parlez pas ! implora-t-elle. Ne bougez pas ! Nous vous sauverons ! L'abbé Vernon vous a soigné, il répond de vous !

Comme la main du blessé reposait sur la couverture, elle y posa la sienne ; une faible pression lui prouva qu'il avait compris, et, d'un linge imbibé d'un cordial, elle rafraîchit ses lèvres brûlantes, comme l'abbé l'avait enseigné.

Beppo errait comme un égaré devant sa maison. Conchita entreprit de rassurer le vieil homme qui ne s'émouvait que pour son propre

péril. Elle répéta, pour la dixième fois, que le secret serait bien gardé. Elle crut lui donner tout repos en lui apprenant que le Brigadier guérirait.

Le vieux receleur, que rien ne touchait, eut une révolte à cette assurance :

— Plât au Ciel! s'écria-t-il, déversant sa rage, plât au Ciel qu'il fût mort! C'est cet homme-là qui est le danger! Et si tu m'avais laissé faire, c'est dans le ravin qui longe le Cirque qu'on l'aurait trouvé ce matin... ou quelque autre jour, tandis que...

Elle s'éloigna, indignée :

— Le démon est encore en vous, mon père. Ces méchants hommes vous l'ont laissé. Je m'en vais prier Dieu pour qu'Il vous pardonne.

Mais elle revint sur ses pas. Tant de dureté l'effrayait.

— Et rappelez-vous que s'il arrive malheur à Pascal, c'est moi qui le vengerai sur vous tous! J'en ai fait le serment par le Christ sur la navaja!

Et elle retourna auprès du blessé.

Le vieux resta un moment sans bouger. Conchita avait disparu qu'il était encore là, immobile, avec, dans les oreilles, le son de cette voix résolue qu'il lui connaissait à certaines heures.

Elle était bien capable de faire ce qu'elle disait, et un tremblement le saisit. Il eut un regard de détresse autour de lui, car, s'il craignait la vengeance de Conchita, il ne redoutait pas moins celle de Rabazan qui, quelque jour, pouvait surgir malgré le danger qu'il courait, réclamerait la fille et broierait tout ce qui lui ferait obstacle.

Il en était à peser ses chances, qu'il trouvait légères, quand l'abbé Vernon le surprit.

Il revenait, suivant sa promesse, et, trouvant Beppo devant sa maison dans une attitude absorbée, il essaya encore une fois d'entamer cette rude cuirasse inaccessible à la pitié, sans soupçonner jusqu'où cet endurci poussait la cruauté.

Il voulut prouver à Beppo que la présence de Pascal, précisément, l'innocentait. Il n'obtint qu'un : « C'est bon, c'est hon... » plein de rancune, et, ne jugeant pas l'heure propice, l'abbé Vernon n'insista pas.

Il rejoignit Conchita auprès du blessé dont il estima que le plus grand danger était la faiblesse. Après cette énorme perte de sang, disait-il, la reconstitution serait longue, et les soins minutieux.

Qu'importait à Conchita, pourvu qu'il fût sauvé !

La convalescence, pour aussi longue qu'elle fût, ne le serait jamais assez pour ses désirs, et il ne lui manquerait rien pour refaire ses forces perdues.

Elle l'assurait avec chaleur au prêtre, qui prenait l'engagement de la seconder en tout ce qui serait en son pouvoir.

— Vous m'enverrez les remèdes et les provisions par Pépito, recommanda-t-elle, car je ne le quitterai pas.

« Pépito est sûr, Pascal l'a sauvé, il est tout à lui. »

— Il faudra, au contraire, vous montrer, Conchita. Sans quoi vous serez soupçonnés, et attirerez chez vous cette police qui vous effraie.

— Mon Dieu ! fit-elle, angoissée, aurai-je ce courage ? et comment le laisser seul avec...

Les yeux inquisiteurs du prêtre la devinèrent. Elle avoua :

— C'est mon père qui m'épouvante. L'autre a dû passer la frontière, mais il le tient tellement, et il en a si peur, qu'il ferait tout pour lui obéir.

— Il n'osera rien, Conchita, car il m'a vu, et il sait que je le dénoncerais sans hésiter.

— Soit, dit-elle, j'obéirai. Peut-être est-ce mieux, en effet?

— Ou..., dit le prêtre, le transporter ailleurs... et le remettre en d'autres mains, dès que nous le pourrons.

— Non ! supplia-t-elle, laissez-le-moi ! Il faudrait me tuer pour arriver à lui ; et ils n'iront pas jusque-là. C'est mon père, après tout ! il ne me tuerait pas. Je ne peux pourtant pas le livrer ! ajouta-t-elle avec désespoir.

Tandis qu'ils soignaient le blessé, le vieux Beppo, qui ne voulait pas s'éloigner de la maison, songea, pour dissiper sa fureur impuissante, à la consolation suprême par laquelle il oubliait tout.

Il prit dans sa poche la clef de la grotte où il cachait les ballots des contrebandiers. Écartant les buissons qui dissimulaient l'étroite ouverture, il pénétra dans le réduit.

Jugeant que l'immixtion des étrangers chez lui exposait à trop de périls, il y avait, dès la veille, apporté son trésor.

L'excavation, toute naturelle, semblait avoir été faite pour l'usage auquel la vouaient d'audacieux bandits. Basse, profonde, et sans autre issue que l'entrée, quelques fissures du roc, invisibles du dehors, y donnaient suffisamment d'air pour qu'on pût y séjourner au besoin ; et, maintes fois, Rabazan, poursuivi, avait usé de ce refuge.

Dans le fond, une couchette, faite de feuilles

sèches et de lambeaux de couvertures, était le lit sommaire des prisonniers d'un jour. La porte, solidement fermée, au dedans, d'une barre de fer encastrée dans le roc, se complétait, au dehors, de solides verrous munis de cadenas qui eussent fait honneur à maintes prisons d'État.

Le vieux Beppo, alors qu'il était vigoureux, avait installé cet abri, car, depuis bien des années, son avarice le vouait aux complicités de ce genre; mais jamais on n'avait trouvé la cachette si bien gardée, quoiqu'il fût toujours soupçonné de prêter la main aux fraudeurs.

Lorsqu'il entra dans son domaine, Beppo alluma un lumignon et se dirigea vers une excavation munie d'une serrure, et il étala son trésor.

Alors il oublia Pascal, sa fille et le curé. Et l'image de Rabazan s'estompa elle-même dans la folie qui l'envahit.

Il comptait, recomptait, sans que rien troublât son extase. Et la voix de l'abbé Vernon, prenant congé de Conchita, ne put l'arracher au seul plaisir qu'il estimait par-dessus tout.

Pourtant, s'il avait prêté l'oreille, ses affres auraient pu troubler ce plaisir.

— Oui, disait le curé, continuant une conversation commencée sur le seuil, je n'ai pas voulu vous en instruire devant lui : dès le point du jour, le douanier Michel a alerté toute la caserne.

« Les gendarmes sont partis à la découverte du brigadier, et l'on parlait d'aller jusqu'à Argelès chercher du renfort. Il fallait s'y attendre, comme il faut vous attendre aussi, mon enfant, à ce qu'on vienne ici. »

— Monsieur le curé, je vous en prie ! laissez-

les courir ! Ce n'est que si on accusait un innocent que je vous autorise à parler.

« Et alors, fit-elle en baissant la tête et laissant tomber ses bras découragés, alors nous sommes perdus !... »

— Courage, mon enfant, il n'arrivera que ce que Dieu voudra. En tout cas, je suis là pour témoigner que vous...

— Moi ? Monsieur l'abbé, vous ne pouvez rien dire qui contre-balance tout ce qu'on croira !

« Moi, je suis bien perdue. Mon père en prison, convaincu de complicité... et peut-être d'assassinat ! Et moi, receleuse ! Comprenez-vous ? receleuse ! dés honorée !

« Et Pascal qui ne sait rien, qui me croit une honnête fille, se détournera de moi comme les autres, car à qui ferai-je croire que je ne savais rien !... »

« Et pouvais-je dénoncer mon père ! Comment exigerait-on cela d'une fille, pour autant qu'elle en soit écrasée de honte ?

« Ah ! je suis bien perdue, allez ! »

— Pauvre enfant, pauvre enfant, faisait le bon abbé, Dieu vous inflige une grande épreuve, mais vous en sortirez sans tache. Tout le monde ici vous estime.

— Et tout le monde suspecte mon père.

Le curé éluda la réponse.

— On vous rend justice, et les juges ne sont pas impitoyables.

— La fille d'un bandit ! répétait Conchita, des larmes de honte sortant de ses beaux yeux.

L'abbé devina la secrète angoisse, ajoutée aux autres motifs, qui torturait le cœur de la jeune Espagnole. Il n'avait pas, il est vrai, attendu jusque-là : rien qu'à voir les soins dé-

licats, la soumission dévouée dont elle entourait son malade et recevait les instructions qu'il lui donnait, il avait compris que le devoir seul n'avait pas allumé cette flamme qui l'animait.

Il soupira. Il en avait tant vu de ces enthousiasmes généreux dont les ailes se brisent au rude contact de la vie.

Il traça sur le front pur incliné devant lui le signe du chrétien, en murmurant :

— Dieu vous garde, mon enfant. Ne vous découragez jamais, et comptez sur moi.

Elle demeura accablée, malgré ces paroles, regardant décroître, dans le sentier, la silhouette du bon prêtre, et, comme Beppo, tant il est vrai que la passion qui nous possède ne sommeille jamais longtemps, elle sursauta, reprise tout entière, et songeant que, peut-être, le regard anxieux de Pascal la cherchait.

Il la cherchait vraiment.

Dès qu'elle apparut sur le seuil, les yeux bleus de Pascal eurent une lumière. Il voulut parler malgré sa faiblesse. Elle posa sa main sur cette bouche en fièvre.

— Pas encore ! ne parlez pas ! implora-t-elle.

Mais les yeux insistèrent. Ils parlaient tristement.

— Vous êtes sauvé ! fit-elle.

— Non, pas cela..., dirent les yeux.

— Vos amis ?

Les yeux brillèrent.

— Oui ! oh ! oui ! disaient-ils.

Et elle mentit.

— Ne vous tourmentez pas. M. l'abbé se charge de les avertir.

Les yeux dirent :

— Merci !

Et, las, ils se fermèrent. Mais ils se rou-

vrurent, humides, et si doux ! disant à Conchita :

— Je vous aime ! soyez bénie !

## VII

### LE FAUVE TRAQUÉ

C'était grand émoi au village.

Michel, dès le matin, constatant l'absence de Pascal, qui, déjà, la veille, au souper, n'avait pas paru, avait jeté l'alarme.

Dans cette vie d'embâches, de ruses réciproques, il faut s'attendre à des péripéties souvent dramatiques. Les percepteurs de l'impôt y sont résignés, et savent qu'ils ont à compter sur d'intrépides adversaires.

Les cas de meurtres ne sont pas rares, et, l'année précédente, un des leurs avait été trouvé mort dans un ravin, sans qu'on pût invoquer l'accident, car les douaniers ne marchent jamais seuls. Il y avait eu surprise et piège; c'est même à ce sujet qu'on avait envoyé l'équipe de Pascal, une des plus audacieuses et des plus entraînées de la région.

Ce choix la désignait d'avance aux ressentiments des fraudeurs, qui ne sont pas tous, il est vrai, des assassins.

Rabazan passait pour un dangereux bandit, qui n'avait recruté dans sa bande que les pires coquins. Pascal était un chef juste et courageux; d'où l'antagonisme acharné du Catalan, qui se savait visé et qu'il avait juré de prendre.

Dans ce duel déclaré, la victoire pouvait res-

ter à celui qui n'hésiterait pas sur le choix des moyens.

Les gens du village, plus ou moins initiés, gardaient un silence prudent, pour des raisons diverses, mais définitives. Les uns, terrorisés par la crainte des représailles, n'avaient garde de passer aux traqueurs d'un gibier qui souvent rapportait. Les autres, franchement complices, aggravait les difficultés d'espionnages hypocrites, impossibles à déjouer.

Aussi Pascal avait dit vrai dans son amertume d'avoir, lui franc et chevaleresque, choisi ce poste pour ses périls dont il ne soupçonnait pas les routes tortueuses.

Toujours en éveil, jamais sûrs du terrain sous leurs pas, leur prudence aiguisée jusqu'au scepticisme angoissant, leur situation était si périlleuse que, parfois, certains abdiquaient, composant avec l'ennemi : c'est ce qui révoltait les braves et, souvent, les rendait féroces.

C'était la guerre, mais la guerre sourde, perfide, au milieu de gens effrayés, défiants, toujours prêts néanmoins à faire chorus avec l'autorité qu'ils exécraient, parce que l'autorité, qui est une sécurité, est le plus souvent une gêne.

Et ils gémissaient tous sur le sort inquiétant du brigadier Pascal qu'ils estimaient tous; mais, avec la même unanimité, ils frémissaient à la pensée de Rabazan dont cette alerte révélait la présence.

Ah ! si le brigand eût été tué ! alors, ils auraient tous parlé ! Aussi le bruit d'une catastrophe possible ressemblait-il au murmure affairé, mais assourdi, d'une ruche en voie d'émotion. On se méfiait du voisin, et rares étaient ceux qui, comme la Gnagne, élevaient

la voix pour maudire les malfaiteurs qui déshonoraient le pays.

Beaucoup admiraient son courage, et d'autres la blâmaient, car... : « On ne sait jamais qui peut vous entendre... »

Mais la Gnagne, armée de son légendaire balai, n'avait jamais eu peur de rien.

Ce matin-là, sur la route de la Cascade, dans la maison à deux issues où logeait Pézenas, deux hommes causaient bas, dans une pièce du rez-de-chaussée. Les volets étaient à demi clos, et, tout en échangeant des paroles, leurs yeux ne quittaient pas la route qui longeait la maison.

— Quelqu'un lui aura fait son compte, à ce fringant brigadier, disait Pézenas. J'avais l'idée que ça ne tarderait pas. Trop de zèle !

Son compagnon restant silencieux :

— Hein ? fit-il. Qu'en dis-tu ?

Et il le regarda de côté.

— Sais-tu ce que j'ai pensé lorsque tu es venu hier au soir coucher chez nous ?

Même silence, et mêmes regards de côté de Pézenas.

— ... Que t'avais fait un mauvais coup ! Tu avais une mine... celle des vilains jours, quoi !

« Je dis cela pour rien, ça n'empêche qu'on est camarades, et les camarades, c'est : à la vie, à la mort !

« Après tout, c'est ton affaire... » fit-il, voyant qu'il n'obtenait pas de réponse.

Rabazan prit son parti. Il respira fortement et prononça d'une voix lente :

— Tu ne te trompais pas, Pézenas. C'est moi qui ai tué le brigadier.

— Je pensais bien, fit tranquillement le com-

plice. Ça devait arriver. Vous deux, vous vous en vouliez trop.

« Mais... pourquoi ne pas t'enfuir à la frontière? Tu avais le temps, et les gabelous étaient tous à la caserne hier. »

— Pourquoi? fit, de la même voix lente, Rabazan. Pourquoi? je ne sais, en vérité.

« Je voulais d'abord être assuré qu'il fût mort, car je l'ignore. Puis, ce qui s'ensuivrait... puis... Je n'ai pas su me décider, quoi! Et lorsque j'y ai pensé, c'était trop tard.

« Cette diable<sup>de</sup> fille m'a jeté un sort! quelle scène, tonnerre! Il fallait voir ça! Une furie!

« Je ne suis pas peureux, elle m'a effrayé! »

Sa voix hachait les mots, étouffés sourdement. Il haletait.

Pézenas le regarda, tout ébahi; il ne connaissait pas ce Rabazan.

— Ah! il y a de la fille là-dessous? dit-il en hochant la tête. Mauvais, ça; mais les « sorts », c'est de la bêtise! y a pas de « sorts » pour les gens de ta trempe.

— Je sais bien. Et pourtant, j'ai été comme fou pendant deux heures.

« Oh! pas ce que tu crois! car, si je la tenais, je crois que je lui ferai un collier avec ceci qu'elle ne s'en plaindrait pas quand je la lâcherais! »

Et le colosse, roulant des yeux farouches, montrait ses mains velues, crispées comme un étau.

Pézenas réfléchissait. Malgré le dévouement qu'il proclamait, il se serait passé de cette complication.

Rabazan s'était tu. Un tic de sa mâchoire, accentué par sa nervosité, lui donnait un rictus sinistre qui ajoutait à l'expression cruelle

de sa physionomie. Pézenas en éprouvait un malaise, tout en feignant une tranquillité trompeuse. Son inquiétude se fit jour :

— C'est égal, murmura-t-il, observant par une lucarne percée au contrevent, c'est fou d'être ici aujourd'hui... Autant vaut dire dans la gueule du loup. Tu pouvais bien penser qu'ils seraient en chasse !

— Peuh ! fit Rabazan, on me cherchera loin. Nul n'a le droit d'entrer chez toi sans ta permission. Pour autant qu'on te soupçonne, on ne t'a jamais pris...

Pézenas eut un haut-le-corps significatif, sa prétendue solidarité n'allait pas jusque-là.

— ... Et quant à moi, poursuivit tranquillement le bandit, qui ne perdait aucun de ces indices, je fais mon affaire de celui qui me mettrait la main au collet.

Il sortit à demi une navaja serrée dans sa ceinture :

— La sœur de celle que j'ai laissée là-haut, précisa-t-il.

— Encore ça ! fit Pézenas.

— Oh ! n'aie crainte, ils l'auront ramassée ! Ils ne se soucient ni l'un ni l'autre de me suivre en prison. Leur amour ne va pas jusque-là !

« Bien peu sont comme toi, mon brave Pézenas ! » ajouta-t-il ironiquement.

— Tout ça, des paroles ! quand tu lui ferais son compte, le tien n'en serait pas meilleur. Et dame, je ne vois pas pourquoi on s'expose inutilement.

— C'est juste. Mais je voudrais savoir si on me soupçonne, personne ne m'a vu.

— Ma femme m'a dit qu'on avait prononcé ton nom. On sait que tu lui en voulais, les gens racontent des histoires.

— Tas de lâches ! Tous ces crétins n'osent pas me regarder en face...

« Si je ne suis pas là, les langues sont en danse. »

Il eut un geste violent de menace.

Pézenas haussa les épaules.

— Il s'agit de sortir d'ici. Ne parle pas si fort. Tu ne peux partir qu'à la nuit.

— J'ai envie, au contraire, de me montrer sur la place.

— Non ! Oh ! ne fais pas cela !

— Tu as peur, hein ? vieux farceur. Qu'est-ce que je risque, au bout du compte ? Qui peut m'accuser ?

— Et la fille à Beppo, pour qui la prends-tu ? Elle n'est ni muette, ni endormie, la Conchita. Et si tu lui as tué son brigadier, je ne donnerais pas deux sous de ta peau.

« Mais... est-il bien mort, seulement ? »

— Je ne manque guère mon coup, dit Rabazan d'une voix sourde. Cette fois, la rage m'aveuglait. J'ai voulu surtout ne pas la toucher, elle, et je ne suis pas certain d'avoir descendu l'autre pour de bon.

— Tu l'aimes, cette fille ?

— Qu'importe ! Je la voulais, maintenant je les hais tous !

— Mauvaise affaire quand il y a des femmes. Vois, tu as peut-être manqué le sergot, qui, lui, ne te manquera pas !

« Où l'as-tu laissé ? Qu'en as-tu fait ? Tu ne sais rien. »

— Au diable tes questions ! Je suis venu pour me renseigner, et, jusqu'à présent, personne n'a dit qu'on l'ait trouvé. Ça n'est pourtant pas loin. Je soupçonne ce madié Beppq de l'avoir escamoté.

« Je voudrais bien en être sûr et, à la nuit, j'irai ! »

— Tu es fou ! fou à lier, te dis-je. Si c'est pour voir la fille... tiens ! la voilà ! s'exclama-t-il.

Et il quitta son observatoire, cédant sa place à Rabazan.

Un juron s'éteuffa dans la gorge du bandit, muet de surprise.

Conchita s'avancait, les cheveux noirs noués sur sa tête superbe, un fichu blanc voilant le corsage échancré qui moulait sa taille mince ; la vaillante fille crânait, cachant sous son air résolu l'angoisse qui serrait son cœur.

— Est-elle forte ! fit l'Espagnol. Ah ! c'est bien la femme qu'il me faudrait, Pézenas.

« Ça a la mort dans l'âme et ça fait face... Mais voilà que je ne peux plus sortir, parce qu'elle fera quelque éclat si je la rencontre.

« Je voudrais pourtant bien savoir ce qu'ils ont fait du brigadier ? »

Il resta un instant rêveur.

— Peut-être le vieux l'aura caché... ou précipité dans le gouffre ? Il est malin, s'il est froussard, et il a plus d'un trou à son terrier.

— Bah ! tu le sauras plus tard. Pour l'instant, cache-toi, crois-moi. C'est le plus sage.

— Non ! J'ai une furieuse envie d'aller à Gavarnie. Elle ne me dénoncerait pas, ce serait se livrer et livrer son père.

Un coup sec frappé à la porte les fit tressaillir.

Rabazan s'esquiva prestement dans une pièce de derrière la maison, et Pézenas ouvrit.

— Dites donc, Pézenas, fit Michel, le carabinière, votre femme est-elle là ?

— Elle va rentrer. Vous en avez besoin, monsieur Michel?

— Oui. nous partons en course, et voulons dîner à dix heures, alors ça presse.

— Bien, m'sieur Michel. Je vais vous l'envoyer. Elle ne peut tarder.

— C'est bon.

Tout en parlant, Michel avait humé l'ambiance et jeté un peu partout ses yeux fureteurs. *Crac*, resté par ordre sur ses talons, avait montré ses crocs sous le rictus de son museau et grogné sourdement.

Pézenas, qui tâchait d'amadouer le chien à chaque rencontre, avait dû reculer d'un bond, et n'eût été la consigne rigoureusement respectée, le chien lui sautait à la gorge.

— Un brave animal que vous avez là, m'sieur Michel, mais pas commode, par exemple.

— Hum!... fit Michel, se hâtant d'emmener le chien. Si ce pauvre Pascal l'avait eu avec lui, nous n'en serions pas à le chercher.

— Vraiment? Vous n'avez pas idée où qu'il serait... ce cher M. Pascal?

— Oh! nous nous alarmons à tort. Je pense qu'avant midi nous aurons de ses nouvelles.

— Tant mieux, m'sieur Michel, tant mieux!  
« Alors, je vous envoie ma femme? »

Dès que la porte fut refermée, Michel, flattant le chien :

— Tu connais ton monde, mon pauvre *Crac*, mais tu ne peux pas nous faire retrouver le maître...

Le chien le regardait, et de son museau dressé sortit un gémissement lugubre.

Michel en frissonna. Où donc était Pascal, et que lui était-il arrivé?

Nul n'avait eu l'idée de mettre le chien sur

la piste de la montagne, vers la cabane de Beppo, car tout le monde ignorait que Pascal avait suivi Conchita.

Celle-ci arrivait à l'auberge de la Gnagne. Un groupe animé qu'elle dut traverser se tenait devant la porte.

Elle entra dans la cuisine, comme chaque jour. Ses jambes se dérobaient sous elle : tant de souvenirs étaient là ! Mais sa tête fière ne fléchit pas, non plus que sa volonté tendue au salut de Pascal. A la vengeance aussi, dont l'ardeur commençait à brûler son sang espagnol.

La Gnagne s'exclama :

— Ah ! ma petite ! qui l'aurait dit, hier, quand vous êtes partis tous les deux.

— Oui, Gnagne... Lorsque je l'ai quitté, au bout de la rue, je ne me doutais pas qu'on rechercherait aujourd'hui ce pauvre M. Pascal. Mais il n'est pas dit qu'il lui soit arrivé malheur.

« Il a pu être entraîné sur une piste... Dans ce métier, vous savez... »

— Oh ! ils sont en l'air depuis cinq heures ce matin, et ils ne trouvent rien.

— Ça ne fait jamais que cinq heures, Gnagne... Moi, je n'ai pas perdu l'espoir.

— Qui te l'a appris, Conchita ? fit Mirette.

— Tous ceux que j'ai rencontrés par là. Et, vraiment, je le répète, je ne peux croire à un méchant coup. Ah ! s'il avait été de service...

Pépito, blême, murmurait :

— C'est pas bien difficile de savoir qui a fait le coup.

Tous se retournèrent vers lui : il y eut un soulagement.

Enfin ! quelqu'un allait parler !

Les yeux noirs de Conchita se fixèrent si intensément sur lui que Pépito s'arrêta, lisant l'ordre impérieux de se taire.

Elle haussa les épaules.

— Des folies ! dit-elle. Et il faut se garder de certains discours dont on ne peut faire la preuve.

Ils se regardèrent, déçus. Puisque Pépito se taisait, c'est qu'évidemment il ne savait rien.

Peu à peu, le groupe des bonnes femmes se dispersa, portant ailleurs sa curiosité.

— C'est pas trop tôt, dit la Gnagne. Ils s'imaginent qu'on va leur conter des histoires extraordinaires, et, pour un mot qu'on lâche, on vous mettrait au tribunal, ah ! mais !...

Et la Gnagne saisit son balai qu'elle avait lâché pour mettre la broche, tournant le dos à ces femmes qui venaient jacasser jusque sur sa porte.

Ainsi armée de son balai, la brave Gnagne était prête pour un discours.

— Tiens ta langue, Pépito ! t'es jeune, tu ne sais pas !

« J'en ai tant vu de ces affaires ! sans compter qu'il n'y a peut-être rien de sérieux là dedans. »

— C'est ce que je disais, Gnagne, interrompit posément Conchita, qui fit un signe à Pépito afin qu'il se taise.

Son calme en imposa au jeune garçon dont les lèvres brûlaient de s'ouvrir.

— J'étais venue aux provisions, reprit-elle, lorsqu'on m'a arrêtée avec cette malheureuse affaire. Faut maintenant que je me hâte. Si vous saviez quelque chose de nouveau, Pépito viendra m'avertir, car... je l'aime bien, M. Pascal.

« Il t'a sauvé la vie, Pépito, fit-elle, sa voix

mourant dans sa gorge, à bout de forces, et puis... »

— Et puis, c'est brave, quoi ! pas fier, dévoué, avec ça beau garçon ! aimable... tout ! proclama la grand'mère, fouillant avec sa fourchette de fer dans son pot de confit.

« Nous avons, expliqua-t-elle à Conchita, une compagnie qui vient déjeuner. Ils sont au Cirque. Et Monsieur que voilà, fit-elle en désignant Pépito du bout de son ustensile qui avait extirpé une cuisse d'oie, n'a pas voulu les y conduire ! »

— J'avais trop de peine, dit Pépito. Tout mon cœur était ici ; je n'avais plus de jambes, quoi !

— Si les jambes te manquent chaque fois qu't'apprendras un malheur, t'as pas encore ta médaille, mon garçon, dit la vieille femme, dont on ne voyait plus que le dos, courbée sur sa marmite.

Les yeux maintenant caressants de Conchita enveloppèrent Pépito et le consolèrent de la rudesse de la Gnagne.

— Le cœur n'a jamais rien gâté, grand'mère, dit la jeune fille de sa voix chantante. S'il a perdu vingt francs, il en gagnera cent en retirant quelque maladroit de sous un de vos ânes, comme l'autre jour.

« L'argent va et vient, mais le cœur reste. »

— Et les jambes ? tu n'en parles pas, fit la vieille, taquine.

— Ben... je vais lui demander un service, pour savoir s'il en a encore, malgré ce que vous dites.

« J'ai un quart de farine à porter là-haut, et des tas d'affaires ; je vous le prends, si vous n'en avez pas besoin. »

— Non, non. Emmène-le. Les ânes sont partis, les chevaux sont à Saint-Sauveur jusqu'au soir. Personne ne le trouvera à dire ici.

— Que Mirette, dit Conchita, mais je vais le lui renvoyer.

— Ah! Conchita, soupira la petite, qu'il y a de méchants jours dans la vie!

— Y a surtout des méchantes gens, ma fille, dit la grand'mère, se relevant de sa faction auprès du pot en train de bouillir.

« Et puisque Pépito s'en va, c'est toi qui feras la litière. Allons, oust! il y a une heure que tu ne fais rien que bader aux hirondelles. File! »

Mirette partit après un baiser à Conchita, et un autre jeté du bout des doigts au garçon, derrière le dos de la Guagne qui n'y vit goutte.

Conchita marchait vite.

— Prends ce sac dans mon panier. Nous allons vivement chercher la farine. Je n'ai pas le temps, ces jours-ci, de venir souvent au village. Je ferai cuire mes galettes à notre four. Puis nous passerons chez l'épicier, et en route pour la montagne.

— Tu as donc beaucoup de travail, Conchita?

— Ah! tiens, j'oubliais! va tout seul : je dois voir M. le curé pour une messe que je veux faire dire. Nous nous retrouverons au bout de la rue.

Ils se séparèrent. Pépito obéit machinalement. Mais il pensait :

— Elle est toute drôle, Conchita. Qu'a-t-elle donc?

Quelques minutes après, la jeune fille le rejoignait, haletante de sa course, et, prenant le sentier de la prairie, elle passa devant la mai-

son de Pézenas, où Rabazan, derrière le volet, serrant ses poings, la vit s'éloigner avec le garçon.

Tandis qu'elle marchait, le bandit l'observait, et, peu à peu, revenait en lui la colère qui le rendait fou.

Il serrait ses poings avec rage et mordait ses lèvres pour contenir les malédictions dont il écumait.

Comme si les effluves de cette tempête arrivaient jusqu'à elle, Conchita fléchissait sous un poids trop lourd. Elle regarda autour d'elle avec égarement, et, devinant peut-être cette haine derrière ce volet clos, elle prit le bras de Pépito qui la sentait fléchir.

— Allons, dit-elle d'une voix étranglée, hâtons-nous, Pépito !

Il la regarda et comprit, car il éprouvait la même répulsion. Serrant contre lui le bras de sa compagne, et désignant la maison suspecte :

— Peut-être, Conchita, en savent-ils plus long que nous, là dedans...

Elle frissonna.

— Tais-toi, Pépito. Tout m'épouvante ici. Attends que nous soyons hors du village.

Pépito se tut, mais il lui semblait qu'il entendait les battements du cœur de son amie. Et il soupira, pensant qu'elle avait plus de peine qu'elle n'en voulait laisser voir.

Lorsqu'ils se trouvèrent en pleine campagne, Conchita s'arrêta.

— Ah ! je respire mieux. Pose ton sac, Pépito.

Elle se campa devant lui :

— Puis-je toujours compter sur toi ?

— Pourquoi cette question, Conchita ? Je

t'aime depuis que je suis au monde. Est-il une chose qui me soit impossible dès qu'il s'agit de toi?

« Tu le sais bien. A quoi bon le répéter? »

— J'ai besoin que tu me le redises, Pépito. Je suis encore plus déshéritée que toi dans la vie...

« Tu as Mirette, et mon père ne m'aime pas... »

Les sanglots l'étouffaient.

— Conchita! que faut-il que je fasse pour toi? Je t'ai déjà donné mon honneur, en servant ces contrebandiers que le diable étouffe!

— Tais-toi! dit-elle, regardant avec égarement autour d'elle, comme si elle redoutait de voir Rabazan.

« Folle que je suis de parler ici, alors que nous sommes en danger tous les deux. Il me semble toujours... Rentrons vite chez moi, je te dirai... »

— Il s'agit d'eux, n'est-ce pas, Conchita, ou plutôt de « lui »? Oh! je l'ai compris lorsque tu m'as regardé dans l'auberge, et cette course est un prétexte.

Elle ne répondit pas, mais gravit presque en courant la pente raide, prise d'une frayeur qu'elle ne pouvait dominer.

Ils émergèrent du sentier sur la plate-forme; alors elle respira, soulagée, voyant le vieux Beppo assis sur un banc, les yeux dans le vide, indifférent à leur présence.

Il était ainsi depuis que le danger pesait sur eux.

— Mon père, dit Conchita, nous voilà : Pépito m'a aidée.

Le vieux leva sur le jeune garçon un regard craintif, qu'il reporta sur sa fille.

— Qu'est-ce qu'on dit en bas? questionna-t-il.

— Oh! rien de nouveau, s'empessa-t-elle de répondre. Et, vous savez, je ne me suis pas amusée à parler. Il y avait des étrangers chez la Gnagne, le temps de prendre Pépito, et en route!

Beppo les examina d'un œil soupçonneux.

— Entre donc, Pépito, dit Conchita.

Le vieux frémit.

— Il fait bon ici..., observa-t-il.

— Pépito va boire un coup. Il était chargé.

Beppo eut un geste de fatalité. Il tâta sa clef dans sa poche et se leva.

— Viens..., dit Conchita, entraînant le jeune homme.

Et elle referma la porte derrière eux.

Le père, alors, après un regard sur l'étroit espace, se glissa sous les buissons qui défendaient l'accès de la grotte. Il ne lui restait que ce dérivatif et que cette sécurité. Partout ailleurs sa vie était précaire; il se réfugiait contre un danger que sa pensée ne précisait plus. L'instinct le poussait là, près de son or qu'il y avait enfoui, et peu à peu il sombra dans l'inconscience.

Conchita se laissa tomber sur le petit banc du foyer, suffoquée d'émotion et cédant à ses nerfs. Ses pleurs s'échappèrent.

— Ma douce Conchita, pleure, fit le jeune homme. Ça te fera du bien, et devant moi tu peux pleurer, va! Je sens que tu souffres.

Elle releva la tête :

— Oh! Pépito, ce n'est pas ce que tu crois qui me fait pleurer, mais bien plutôt ma faiblesse devant tant d'événements qui se sont

succédé, dont je ne puis plus, seule, supporter le poids.

— Tu sais quelque chose, Conchita ! dit-il, tremblant de renouveler sa douleur.

Et, tout aussitôt :

— Pardonne-moi.

Elle sourit divinement :

— Cher petit, dit-elle, que pourrais-je avoir à te pardonner, toi si longtemps ma seule consolation ?

Elle caressait ses cheveux. Pépito marchait d'étonnements en étonnements.

— Qu'as-tu donc, Conchita ? Je ne t'ai jamais vue ainsi.

Elle devint grave aussitôt :

— Écoute, dit-elle, tu vas me faire un serment sur le Christ et sur la Madone, de ne révéler à qui vive le secret que je vais te confier.

— Je le jure, Conchita. Mais il n'était pas besoin d'un serment pour t'obéir.

— Pépito, Pascal n'est pas mort !... Rabazan lui a jeté sa navaja en pleine poitrine. Dieu a voulu qu'il l'ait manqué. Pépito, Pascal est ici. »

Le jeune homme étouffa un cri de bonheur plus que de surprise, car tous ces préliminaires l'avaient préparé à cette révélation. Mais sa colère se fit jour :

— Le misérable ! gronda-t-il. Oh ! je le trouverai !

— Dieu le punira où qu'il soit, Pépito. Maintenant, j'ai besoin de toi.

— Oh ! oui... tout ce que tu voudras, tout !

— Le père, tu l'as vu, est furieux. Il ne voulait pas que je le soigne. Il a peur de Rabazan, et je n'ose pas le quitter.

« Pense à ce que je souffre quand je suis au village, et qu'on peut ici — qu'ils peuvent tous les deux ! — achever ce malheureux ! car je crains autant la terreur folle de mon père que la rage du bandit. C'est pourquoi je t'ai appelé. Tu apporteras mes provisions, et tu resteras pour le garder quand je serai forcée de me montrer là-bas.. »

« Tiens ! dit-elle, l'entraînant dans sa chambre et prenant dans une armoire la sinistre navaja de Rabazan : voilà l'arme qu'il a laissée. Je l'ai arrachée moi-même de la poitrine de Pascal. Je lui ai jeté son sang à la face, et c'est l'arme qui le tuera, lui, le maudit ! »

« Tu la prendrais, Pépito, si jamais il vient en mon absence, et tu ferais ce que j'ai juré d'accomplir ! »

— Je te le jure aussi, Conchita, dit Pépito tout enflammé.

— Et maintenant, viens, mon petit, dit-elle, caressante comme une mère ou une sœur. Après la mission terrible, je te donne la plus grande preuve d'estime et d'affection que je puisse te donner.

Elle écarta l'armoire, ouvrit l'étroite porte du réduit, et, silencieusement, lui montra, dans la pénombre, le blessé immobile et blême.

Pépito étouffa un cri de surprise douloureuse.

Par les fentes du roc, le soleil de midi pénétrait assez pour qu'on pût voir le pauvre visage, si pâle qu'il semblait que la mort eût déjà fait son œuvre. Il ne bougeait pas ; mais Conchita, repoussant Pépito dans l'ombre, s'avança et prit un verre dans lequel elle versa un breuvage préparé par l'abbé.

Le blessé l'entendait, ou, plutôt, il la devina,

de ce sens subtil qui supplée à ceux qui faiblissent. Il leva lentement les yeux vers cette vision de jeunesse et de force, qui lui versait de sa vie avec son amour, et il desserra ses lèvres qui ne pouvaient encore parler, pour lui obéir.

Elle mesura doucement avec la cuillère les gouttes bienfaisantes, et quand elle eut fini, qu'elle eut avec bonheur constaté qu'il revenait à lui, elle mit sa main sur ses paupières lasses et osa poser ses lèvres sur son front :

— Dormez ! dit-elle. Je suis là !

Il obéit encore, heureux, lui sembla-t-il, à la détente de ses traits calmés et comme souriants.

## VIII

### LA ROCHE TARPÉIENNE

Pendant cette journée, qui semblait ne devoir finir, Rabazan, tel un fauve capturé, rumina sa rage dans la prison qu'il s'était donnée.

Malgré son audace, il n'osa sortir, car l'inotte, la femme de Pézenas, revint de son service à la caserne avec un bagage de nouvelles, dont plusieurs l'inquiétèrent.

Une fois pour toutes, Pézenas avait dit à sa femme :

— Si jamais j'apprends que tu aies lâché un mot de ce qui se passe chez moi, ton compte est bon.

Et Pézenas avait la main lourde. La pauvre ilote, à moitié abrutie, en savait quelque chose.

D'autre part, Pézenas avait ajouté :

— Lorsque tu es dehors, ouvre l'œil, et le bon. J'ai besoin pour mon métier, ce métier qui te fait vivre, de savoir tout ce qui se passe dans le village. Il faut me répéter tout ce que tu entends, comme au curé quand tu vas à confesse.

Et le cynique concluait :

— J'ai pris une femme pour mon service, et non pour son amusement; et je n'entends pas qu'elle me cause des ennuis.

Aussi Finotte, déjà simple d'esprit, était devenue si craintive qu'elle risquait de dépasser le but, tant elle avait perdu l'habitude de raisonner.

C'est pourquoi, ce matin, allant chez la mère Chabot chercher le dîner des douaniers, elle dit naïvement :

— Je vas revenir tout à l'heure, mère Chabot, pour que vous me cédiez un de ces poulets que vous avez à rôtir; et puis du jambon et des œufs; car, avec la meilleure bonne volonté, j'puis pas être partout, à la caserne et à la maison...

— C'est-y qu'vous faites la noce, aujourd'hui? observa la Guagne. On voit qu'vous gagnez gros tous les deux! C'est pas dimanche, doncque!...

Finotte se mordit les lèvres, songeant à la défense du terrible Pézenas. Mais, si elle manquait de jugeote, elle n'avait pas davantage d'imagination; elle rougit très fort, ce que remarqua la Guagne, à qui il ne fallait pas « conter musette », ainsi qu'elle disait.

Elle la regarda s'empêtrer, sans lui tendre la perche :

— Pézenas part en campagne, fit l'pilote; il emportera les trois quarts du poulet; car vous

pensez bien que nous n'allons pas tout manger en une fois...

— Y a des ans, faisait la Gnagne, arrangeant dans le panier, sans se presser, le fricot de la caserne, quand j'avais encore mon homme, et qu'allait courir les foires pour vendre les laines des moutons, ou quelque isard qu'il avait pris, je lui mettais dans sa besace un morceau de fromage et un confit de porc...

« En avait pour huit jours.

« Les hommes d'aujourd'hui, ils mangent du poulet... comme les Anglais qu'ont des rentes! »

— Ah!... le monde est devenu gourmand, faisait la Finotte, essayant de s'échapper.

Mais on n'échappait pas à la Gnagne, quand elle avait envie de parler.

Elle se campa, les deux mains sur son balai :

— C'est ainsi que nous avons gagné l'auberge, ma mie. En mettant de côté pendant trente ans. Et aujourd'hui, j'pourrais manger du poulet, mais j'veux point! J'laisse ça aux riches, ou à ceusses qui reçoivent des visites. Car, pour les visites, dame, faut être poli, et donner ce qu'il y a de mieux.

Finotte frémit, réussit à s'emparer du panier, et s'eniuit vers la maison des douaniers, se mordant les lèvres de dépit.

Une chose qu'elle n'avouerait pas à Pézenas, certes!

Elle se gourmanda : Il était si facile de dire à la Gnagne que le poulet était pour les douaniers!

Et elle s'en voulait, après tant de sévices, de n'avoir pu encore apprendre à mentir!

Derrière elle, la Gnagne, sur le pas de sa porte :

— All' file ! m'as-tu vu ! la pauvre diablesse. a tout l'temps la peur aux trousses.

« Si c'est pas malheureux ! all' n'en mangera pas une boucnée, je pense bien, de ce poulet, du pain sec, oui ! ou encore un bout de lard rance. C'est pour ça qu'elle est si maigre qu'on la percerait avec une aiguille !... »

« Les poulets, c'est pour Pézenas, ou encore pour un autre à qui je pensais, et que j'ai pas voulu dire, car elle en suait de peur dans sa chemise... enfin, suffit. Ça ne me regarde pas.

« Tout de même, ça serait un peu fort. »

— Qu'est-ce que vous contez, grand'mère ? fit Mirette, passant son museau rose sous le bras de la vieille femme.

— Ça n'est pas des lunettes pour tes yeux. On n'peut pas donc penser tout haut, à c't'heure ?

— Je ne croyais pas que ce fût un secret, puisque vous le disiez sur le pas de la porte.

« Et qu'est-ce qui serait un peu fort, s'il vous plaît ? »

— Va-t'en voir si je suis là-haut. Non : reste. Faut attraper le jambon ; je n'peux plus bientôt monter sur les chaises, à cause de mon rhumatisme.

— Ah ! grand'mère, vous courez bien quand vous voulez ! et quand l'âne, le noir, s'échappe, y a pas comme vous pour l'empoigner, par la queue encore ! et y n'rue pas quand c'est vous !

— Sais-tu pourquoi qu'y n'rue pas ? Parce que je le soigne bien, et pas à coups d'triquerie comme Zidore, et faudra pas que je l'y prenne !

« Les bêtes, ma fille, c'est meilleur que les gens. Ça a sensément plus de connaissance et

ça respecte le maître, ce qu'au jour d'aujourd'hui on n'voit plus!

— Même chez les ânes, grand'mère, car y sont pas commodes, ces deux gris qu'on vous a amenés de la foire de Maubourguet.

— Ont été battus, comme le noir qui a flanqué le Monsieur par terre, l'autre jour. J'ai su que Zidore lui avait fichu une tripotée dans l'écurie. S'est vengé, dame.

— Sur le Monsieur, grand'mère, ce qui n'est guère juste pour un âne qui a de la connaissance.

Tout en discourant, Mirette, qui était fort petite, avait sauté de la chaise sur la table et décroché, de la grosse poutre enlumée, un sac où était conservé le précieux jambon. Elle descendit, toute rouge de son effort, et le déposa sur la table.

— Le v'là, vot' jambon!

La Gnagne avait saisi un grand couteau. D'une main experte, elle partagea le jambon dont la tranche apparut, rose, ferme et appétissante.

— Tu vois si c'est coupé, ça! fit-elle à la fillette, qui suivait l'opération d'un œil attentif.

L'île s'exclama :

— Il est rudement beau, vot' jambon!

— Certes! lêt-je m'en flatte. Y en a pas beaucoup qu'aient les pareils. Seulement, ça n'me complait pas de l'entamer pour Pézenas, voilà!

« C'est pourquoi je ronchonnis toute seule. »

— Un poulet? Et pour qui, ce poulet? Qui mange du poulet le lundi, si c'est pas les étrangers qui vont au Cirque?

— C'est justement ce que je disais à la Fi



notte, qui m'a demandé un poulet pour faire dîner son homme.

Mirette arrondit les yeux et ne fut pas longue à trouver :

— Y z'ont quelqu'un !...

— J'ai pensé ça...

— Êt ce quelqu'un, grand'mère, vouïez-vous que je devine ?

— T'ais-toi ! fit la Gnague, impérieuse. Y a des choses qui se disent pas.

Êt, plus doucement :

— L'aut pas être indiscret, ma fille, et se mêler des affaires des gens.

La petite baissa la tête, mais la releva aussitôt. La grand'mère, courbée sur la lèche-frite, arrosait les poulets.

— Grand'mère, questionna Mirette, vous aimez bien M'sieur Pascal ?

La vieille se releva péniblement.

— Cette question ! Oui, je l'aimais, un brave garçon, et je l'aime encore, car faut bien espérer qu'il reviendra.

— Je l'espère aussi, grand'mère. Tous ceux qu'on veut tuer ne meurent pas : témoin Pépito.

— Oh ! qui crois-tu qui ait voulu tuer Pépito ?

— Celui qui voudrait les tuer tous, parce qu'il a peur qu'on le prenne !

La Gnague resta un instant muette de cette logique. Elle prit le parti de ne pas se fâcher :

— Ma fille, il faut apprendre à tenir ta langue, car il en cuit. C'est ce que je disais à Pépito ce matin.

— Parce que nous pensons tous la même chose, là ! Êt vous aussi ! Et je vous assure que

s: je pouvais faire arrêter celui que vous savez, elle serait vite débridée, ma langue!

— Eh! là, mon Dieu! où en sommes-nous! Va donner des leçons à toute la commune, c'te drôle-là!

— Oui... et je veux qu'on me coupe la tête, entendez-vous, si ce poulet n'est pas mangé par quelqu'un qui en sait long sur M'sieur Pascal...

La Gnagne eut un haut-le-corps :

— Y aurait d'quoi..., menaçait-elle.

Pépito rentrait.

— Silence! cria la Gnagne, pensant terroriser Mirette en brandissant sa cuillère de fer dégouttante de jus.

La gamine éclata de rire :

— Pépito, dit-elle, enlève cette cuillère à grand'mère, elle est si en colère qu'elle ne voit pas qu'elle fait des taches partout.

— Petite peste! gronda la Gnagne.

Mais elle s'arrêta : Michel passait sa tête par la croisée ouverte sur la rue.

— Madame Chabot, dit-il, vous ne nous prêteriez pas votre garçon pour faire une course à Pierrefitte?

— Zidore est à la cascade, m'sieur Michel, avec toute une smala de gens...

— Mais je suis libre, moi, dit Pépito.

— Ah! Vous vous en chargeriez, mon garçon?

— Avec plaisir, m'sieur Michel. Je suis tout à votre service; et vous le savez bien...

— Merci. Alors, dès que vous aurez déjeuné.

— Oh! c'est fait. Je vous suis, m'sieur Michel.

— Attends donc, tu prendras le cheval jaune, tu seras plus vite, fit la Gnagne.

— Mais j'ai ma bicyclette, madame Chabot.

— Encore mieux, approuva Michel. Et merci à tous les deux.

La Gnagne maronnait; pour elle, rien ne valait le cheval jaune. Un cheval qu'avait vu naître son défunt mari.

— Y a bien quèques jours, faisait-elle, mais ça vous a une race, ces bêtes-là! Ça ne meurt jamais.

« Il avait tellement de poil dans les oreilles et aux paturons, qu'il fallait mander le barbier trois fois l'an, pour les lui tondre, car le maréchal n'y pouvait toucher.

« Pensez donc! Il ruerait à tout casser. Y n'aime pas les familiarités de tout le monde! »

— Et, ajoutait Mirette, pour flatter la grand-mère, il a le poil si long et si doux qu'on en ferait un matelas!

Donc, la Gnagne, vexée du refus de Pépito, se vengea comme elle put :

— A ton aise. Mais tu t'en iras dans quelque ravin avec ta machine. Le cheval jaune s'conduit tout seul.

— Quand il ne boite pas, observa Mirette à mi-voix, et deux kilomètres à l'heure, c'est réglé.

— Cette petite-là est une teigne, m'sieur Michel. Va, va, quand il sera dans un précipice, ton Pépito, avec sa bicyclette, y aura pas toujours quelqu'un pour le repêcher...

Ce fut dit sans malice, mais ce mot jeta un froid et Michel soupira.

Mirette s'empressa.

— Attends, Pépito. T'en va pas avec cette veste; faut prendre celle du dimanche.

— Tu as raison, Mirette! je vais la chercher.

— Oh! tu n'la trouverais pas! Je l'ai serrée dans notre armoire, rapport à la poussière.

— Cette petite fille pense à tout, fit Michel, qui, malgré son chagrin, voulait être aimable. Elle fera une bonne femme de ménage.

— Lui faut encore un peu de plomb et moins de langue, gronda la grand'mère, tandis que Mirette suivait Pépito dans l'escalier.

Lorsqu'ils furent arrivés dans la chambre, Mirette tourna vers Pépito un visage grave qu'il ne lui connaissait pas :

— Pépito, dit-elle précipitamment, en écoutant si la Gnagne ne montait pas, faut dire à M'sieur Michel, qu'a si gros cœur, qu'on mange du poulet, aujourd'hui, chez Pézenas..

Comme le gars ouvrait de grands yeux questionneurs, elle s'impatienta. Et, pour forcer son attention, elle serra son bras et mit sous son nez son petit museau rose tout enfiévré.

Elle scanda :

— Pézenas, lorsqu'il mange des poulets, s'en va à l'auberge ou à Argelès faire la noce. Y n'en mange pas avec sa femme. Alors?... y a quelqu'un d'autre chez lui. Tu comprends?...

Cette fois, c'était clair.

— Oui, fit Pépito, tout pâle, je comprends... Je le dirai à M'sieur Michel, et tout de suite.

— Eh bien? quand vous aurez fini!... cria d'en bas la Gnagne, qui n'était guère patiente, et peut-être avait ses raisons.

— On y va, grand'mère... faut le temps!

Et Pépito apparut, enfilant les manches de sa veste dans l'escalier.

— J't'enverrai chercher la mort, tu sais! Tu te regardais dans la glace?

« Alors, puisque tu ne veux pas le cheval... »

— Merci, madame Chabot. Peut-être il prendrait mal dans ces écuries qui ne sont pas toutes comme la vôtre.

— Ah ! pour ça ! c'est vrai. Va donc et te casse pas l'autre bras.

— On tâchera, madame Chabot.

Dès qu'ils furent hors de l'auberge :

— M'sieur Michel?... je voudrais vous dire une chose, qui, peut-être, vous servira. Vous en jugerez :

« On mange aujourd'hui du poulet chez Pézenas. »

Comme Pépito devant Mirette, Michel ouvrit de grands yeux. Ce début ne lui disait rien.

— Oui, insista Pépito. Voilà, vous ne connaissez pas Pézenas, qui est l'homme le plus serré. Y rendrait des points au père Beppo, le vieux de là-haut.

« Eh bien ! ce Pézenas, qui fait quelquefois la noce hors de chez lui, quand les affaires marchent, regrette le pain sec que mange la Finotte. Or, la Finotte, en venant tout à l'heure à l'auberge chercher votre dîner, a demandé à la Gnagne de lui vendre un poulet rôti et du jambon... »

Michel commençait à dresser l'oreille.

— Alors Mirette en a conclu que Pézenas avait une visite, et vous pouvez penser laquelle.

— Tiens, tiens... ce n'est pas trop mal calculé pour M<sup>lle</sup> Mirette. Elle ferait un excellent policier... Et voilà pourquoi *Crac*, ce matin !... Ah ! bonté du ciel, si je pensais à ça !... quelle audace, ce bandit !...

Il secoua la tête avec mélancolie.

— Je ne sais quoi me dit, Pépito, qu'il est pour quelque chose dans la disparition de notre pauvre brigadier. Je vais poster des hommes qui surveilleront la maison jusqu'à la nuit, car

il attendra la nuit pour partir, et nous l'empoignerons !

« J'ai des ordres pour l'arrêter, où qu'il soit, sur tous les chemins. Chez Pézenas, nous ne pouvons pas. »

— Oh ! m'sieur Michel, ne m'envoyez pas à Pierrefitte, je voudrais tant le prendre moi-même.

— C'est inutile maintenant : je voulais du renfort, mais s'il est ici, nous n'avons pas besoin d'aller là-bas.

Et ils entrèrent dans la caserne.

Depuis qu'il avait vu remonter Conchita, Rabazan était comme fou. Une dangereuse fureur le poussait vers la maison de Beppo, vers sa perte, disait Pézenas, qui s'évertuait à le retenir, surtout pour le risque qu'il courait en abritant cet enragé.

— Je les aurai tous ! jurait le bandit. Cette fille-là me fera prendre !

— Raison de plus pour l'éviter.

— Je ne peux pas partir sans me venger d'avoir manqué mon coup. Car je l'ai manqué, Pézenas, je le sens. Je ne me trompe pas. Laisser derrière moi cet homme qui peut me dénoncer, ça, jamais !... Je l'achèverai !... Sans doute ils l'auront mis dans la cachette au vieux. Je la connais... et il faudra bien...

— Où donc ? fit Pézenas.

Rabazan feignit de ne pas entendre. Au pis aller, il devait se conserver cet asile ignoré de tous.

Ils dînèrent de compagnie, et la Finotte les servit. Mais, malgré les efforts de Pézenas, disant qu'après tout il ne fallait pas s'en faire, il ne put déridier le colosse, qui buvait sec, pour se donner du cœur, disait-il, et ne pas flan-

cher comme la veille, pour un misérable sentiment de pitié qui lui avait fait épargner Conchita.

Et il s'interrompit pour la maudire.

— Les femmes, c'est pour la damnation des hommes !

— C'est connu, disait Pézenas, avalant consciencieusement tout ce qui restait du poulet, afin que la sienne n'en soit point gâtée.

« Et puis... il n'en manque pas d'autres aussi « chouettes » que la fille à Beppo. »

— Certes ! et je m'en moque un peu ! Mais c'était comme une gageure ; sa résistance m'entêtait. Je n'aime pas qu'on me résiste, et je me promettais de le lui faire payer cher, une fois à la maison. Il aurait fallu marcher droit, ou...

— Non, fit Pézenas, je ne te conseille pas d'insister. On la réduirait difficilement, cette Conchita. Elle vous mène le vieux de là-haut.

— Le vieux est une poule mouillée. Il lui faudrait un martinet bien emmanché, et elle ne bougerait plus, l'orgueilleuse fille. J'en ai maté d'autres.

Et toujours il revenait à Conchita, et à sa colère contre elle. Il en oubliait Pascal et son danger. Pézenas, brusquement, le lui rappelait.

— A ta place, moi, je resterais sagement par delà la frontière, ou j'irais travailler plus loin, vers Irun, pour laisser passer tout cela.

« Peut-être aussi changera-t-on cette brigade, après ce coup ? »

— Sans compter que les nôtres vont être embêtés, car ils aiment bien la contrée. On y faisait ce qu'on voulait, avant ces nouveaux douaniers. Tout le village était pour nous.

Vers six heures du soir, comme la nuit tombait, Pézenas, qui ne cessait de surveiller la

route, et qui hâtait de tous ses vœux la baisse du jour, dit à Rabazan :

— Tu devrais profiter de cette brume pour te sauver.

— Je le pensais aussi. Envoie donc la Finotte par là, autour.

« Il me semble avoir vu quelques ombres gênantes, par-ci par-là. C'est même cela que j'observe, depuis tantôt. »

Pézenas, qui avait flairé, lui aussi, quelque louche présence et qui ne souhaitait qu'être délivré d'un hôte compromettant, observa :

— Et quand même? On ne peut rien te faire. Tu me le disais ce matin, lorsque tu voulais aller sur la place.

— J'ai réfléchi. Est-ce qu'on sait?... Et s'ils avaient mandat pour me pincer?

— Bah! du reste, nous parlons inutilement, car, moi, je n'ai rien vu de suspect et, avec ce brouillard, du diable soit.. on ne distinguerait pas un homme d'une bête.

— C'est bien ça. J'irais me jeter dans leurs jambes, sans le vouloir, certes!

— Enfin, je vais voir moi-même.

— Allons tous deux, veux-tu? tu mettras mon manteau qu'on connaît bien, ainsi que mon chapeau. Comme cela, nous saurons si nous nous trompons.

« Si on t'arrête, on est forcé de te relâcher. C'est pas un délit d'avoir un chapeau et un manteau pareils aux miens... »

— C'est que..., fit Pézenas.

— Allons. Tu as la frousse, dit Rabazan, de sa voix rude. Alors, je te dirai ceci : Mets-toi bien dans la tête que si je suis pincé, nous y passerons tous. Car, moi, vois-tu, j'aime la société, quoique je n'en aie pas l'air. Je ne

veux pas aller seul en prison. Je m'ennuierais, là ! Tu comprends ?

— Oui, oui, j'entends, murmura Pézenas, s'exécutant :

— Finotte ! appela-t-il.

L'esclave parut.

— Apporte le manteau et le chapeau du camarade. Mais qui diable, fit-il, endossant le manteau, peut avoir dit ou fait penser que tu étais chez nous ? Tonnerre de sort !

Et il roulait des yeux à faire évanouir la Finotte, si elle n'eût eu pour tactique de ne jamais lever les siens sur lui quand il fulminait. Elle se contentait du bruit, et il était bien suffisant pour la terroriser.

On eût dit vraiment que Pézenas flairait la chose, car il insistait :

— Celui-là, si jamais je le pince, passera un mauvais quart d'heure !

Et, furieux de n'oser refuser son aide à Rabazan, il roulait toujours des yeux terrifiants vers sa femme.

— Tu oublies ton bâton ferré, dit-elle, toute tremblante.

Sans avoir mangé du poulet, elle ne le digérerait pas.

Pézenas entr'ouvrit la porte sur la route.

— Rien, fit-il. Va voir à la claire-voie du jardin, ordonna-t-il à la Finotte.

Elle revint

— Il n'y a rien, ni personne, dit-elle.

— Allons ! commanda Rabazan.

Entraînant Pézenas, il sortit bravement, et prit le milieu du chemin.

Ils n'avaient pas fait dix pas, que Michel, bondissant hors du fossé, mit son browning sous le nez de Pézenas, tandis que Pépito en-

cadrait Rabazan, qu'il ne reconnut pas, de l'autre côté.

Le bandit, la main sur son couteau, qu'il ne tirait pas encore, se retourna.

Derrière lui, deux douaniers barraient la route.

Il se vit pris. Mais, très maître de lui, ne voulant pas tuer, il fit un bond formidable, mettant à profit la méprise qui les jetait sur Pézenas. Et, tandis que, stupéfaits, ils ne comprenaient pas encore leur erreur, Rabazan, à travers les terrains et les rochers épars, gagnait la montagne.

Une poursuite était inutile.

— Manqué ! fit Michel, avec un dépit furieux.

Et, en secouant Pézenas :

— Vous vous payez ma tête, vous ! Ça ne sera pas toujours votre tour.

Pézenas se fit très petit.

— Mais, m'sieur Michel, j'y comprends rien de rien. J'allais faire un tour avec un camarade, histoire de faire la digestion.

— Pourriez-vous me dire quel est ce camarade qui détale comme un cerf, quand il nous voit?...

— Dame ! c'est un garçon qui a pris peur. Vous étiez quatre, il s'est cru perdu.

— On ne fuit pas quand on est innocent.

— J'aurais p't'être bien fait comme lui, si j'avais pas connu, m'sieur Michel. Quatre hommes qui vous tombent dessus la nuit, c'est fait pour vous épouvanter.

— Qui est-ce ? dit Michel, serrant les dents de fureur.

— C'est un gars d'Argelès qui était venu pour voir ma femme, un de ses parents. Oh ! il re-

viendra ! Je vous l'amènerai demain, et vous ferez bien de vous moquer de lui. Car vous l'avez pris pour un autre ?

Michel lui tourna le dos. Cette raillerie l'horripilait.

— Si vous l'amenez, tâchez que ça soit bien le même, car on ne me fait pas deux fois le tour. Il pourrait vous en cuire.

— Je vous assure, m'sieur Michel...

— Bien, bien, vous risquez gros, je vous en avertis. Il y a des gens, voyez-vous, dont il ne fait pas bon se dire le camarade.

Hélas ! Michel prêchait un converti, car, des réflexions de cette pénible journée, il résultait pour Pézenas le parti arrêté de se séparer de la bande dont le chef, quelque jour, pourrait les perdre tous.

Heureux d'en être quitte à si bon compte, il reentra chez lui et, soulagé, il héla la Finotte, qui n'avait pas bougé de la cuisine, comme pétrifiée sur la chaise basse.

Elle surgit, galvanisée par cette voix.

— Je l'ai échappé belle, fit-il, car, avec ce lascar, il y a toujours des coups de couteau ou de revolver, et on peut attraper ce qu'on ne cherche pas. Mais... si je peux savoir qui nous a valu cette alerte... !

Il n'acheva pas. Son regard pesa lourdement sur la malheureuse.

— Tu n'as rien dit ?

— Non ! par la Madone !

— Je le saurai ! Mais, si tu n'as rien dit, on aura peut-être deviné à te voir. Tu es si bête !

Elle courba le dos, les membres fauchés, et regagna sa cuisine où elle s'effondra de nouveau sur la petite chaise confidente de ses terreurs.

Arrivé sur un des ressauts de la montagne, au-dessus du village, Rabazan interrompit sa course folle. Ces routes lui étaient familières. Il écouta d'une oreille exercée le silence de la vallée. Ses yeux habitués à l'obscurité, il s'accorda le temps de respirer, et emplit sa poitrine de l'air pur et vivifiant de la nuit.

Une fois encore, il échappait !

Un rictus de triomphe plissa sa lèvre mauvaise et, tout aussitôt, sa haine revint, et il songea à ce Pascal qu'il avait manqué.

— Je vais, se dit-il, tout d'abord passer la frontière. J'ai de l'avance, et ce n'est pas ce soir qu'ils vont me poursuivre. Après, nous verrons !

Mais il s'arrêta, frissonnant. Un bruit montait de la vallée. Un bruit que l'air sonore lui portait et qu'il connaissait bien, lui qui savait, parmi le fracas des torrents, distinguer les pas des ennemis.

Un chien, aussitôt retenu, avait aboyé sur la piste, et Rabazan, malgré son audace, eut le vertige du danger.

Que faire ? Ils seraient là dans quelques instants. Ruser ? sans le maudit chien e'eût été facile, et il n'avait pas son fusil ! sauf sa navaja inutile, rien ne pouvait le sauver.

Si ! un éclair jaillit : Beppo ! Là, à deux pas, sa fameuse grotte que nul ne connaissait !

En deux sauts, il franchit le raidillon qui conduisait à la maison du receleur. Il surgit sur la plate-forme et, sans prudence hors de saison, sans plus songer à Conchita qu'il jugeait capable de le livrer, il heurta violemment le volet du réduit qu'habitait Beppo.

Le vieux se couchait tôt, mais il ne dormait pas. Il sursauta, car le bandit occupait toujours

son esprit. On peut dire qu'il l'attendait, tant il sentait son sort lié à l'assassin du brigadier.

Il gémit, mais il se leva, et parut sur le seuil, tremblant et silencieux.

Conchita n'avait pas entendu. Lasse d'avoir veillé, la jeune fille, rassurée, dormait du profond sommeil de la jeunesse.

— Vite! ordonna Rabazan, ouvre-moi la grotte, ils sont sur mes talons.

Ainsi que Pézenas, Beppo, malgré sa répugnance, obéit à ce maître despote. Il saisit sa clef, et Rabazan se précipita par l'ouverture du rocher, non sans avoir, par précaution, pour dépister le chien, jeté sous ses pas la couverture arrachée aux épaules du vieux, et recommandé à Beppo de la ramasser aussitôt.

Ayant refermé la porte invisible, le silencieux complice revint dans sa maison, où quelques minutes écoulées lui amenèrent Michel avec les douaniers.

*Crac* ronflait bruyamment, grattait le sol avec fureur; mais, la piste interrompue devant la maison, la cachette fut préservée.

— Pourtant, il y est venu! disait Michel, exhalant sa rage.

Il secoua la porte et, comme l'instant d'avant, Beppo parut à sa croisée.

Feignant une surprise, qui était surtout une épouvante, le vieux questionna, se plaignit et, malgré les avis de *Crac* qu'on dut enchaîner, il fallut s'avouer la partie perdue, trop de temps écoulé permettant au bandit de se mettre hors d'atteinte.

Conchita, blême de terreur, avait entendu, cette fois.

Elle se tenait arc-boutée derrière la porte de sa chambre, comprimant les battements de son

cœur, décidée à défendre l'entrée de sa retraite, ignorant que Michel ne pouvait passer outre.

Il se retira à regret. Son instinct de chasseur l'avertissait de la présence du gibier, et l'insistance de son chien était à elle seule une puissante indication. Il se promit d'en tenir compte.

Conchita retourna auprès du blessé. Là, seulement, elle oubliait ses terreurs, pour s'enivrer d'un espoir qui effaçait toutes ses souffrances.

Pascal perçut le léger bruit de son pas et, malgré sa faiblesse, il ouvrit les yeux. Ces yeux chercheurs s'attachaient passionnément à ceux de la jeune fille, comme pour l'interroger.

Avait-il entendu, lui aussi, les bruits divers de cette nuit? Elle en eut l'angoisse, et, après avoir donné le breuvage préparé par l'abbé, Conchita s'assit sur un escabeau au pied du lit de celui qu'elle voulait sauver au prix de sa vie; et lui, rassuré par sa présence, s'endormit, tandis qu'elle veillait.

Après le départ des douaniers, lorsqu'il n'entendit plus dans la nuit, où le brouillard doublait le silence, que le bruissement des eaux sous les feuilles sèches, passant sur son front douloureux ses mains toujours tremblantes, Beppo s'était levé, obéissant aux ordres du bandit.

Il apporta dans la grotte une miche de pain, une cruche de vin et des couvertures. Rabazan avait entendu les allées et venues de ses pourchasseurs; il interrogea le vieux et se félicita de cet abri qui, une fois encore, le sauvait. Il s'étendit sur le lit de bruyères entassées, se

plia dans les couvertures et ses nerfs se détendirent.

— Ah ! dit-il, avec une béatitude sincère, je vais bien dormir là !

Et il donna ses ordres pour le lendemain, car il entendait bien ne pas jeûner !

Le vieux n'avait pas fermé la porte, que, déjà, il était pris d'un sommeil lourd et sans remords.

L'aube, en se levant sur la montagne, éclaira l'entrée de la maison où Beppo, affaissé sur le banc, se livrait à de pénibles réflexions. Il tressaillait au moindre bruit des buissons que froissait l'envol d'un oiseau ou la fuite d'un hôte nocturne chassé par la lumière, et ce tremblement, qui s'était emparé de lui lorsqu'il fut témoin du crime, ne le quittait plus.

Beppo, peu à peu, sombrait dans la nuit sénile.

Conchita parut sur le seuil. La fatigue l'avait terrassée au pied du lit de Pascal. Elle ne soupçonna pas la présence du bandit si près d'eux : seulement, la miche qui manquait à la buche lui révéla la possibilité de son passage. Elle en frémit :

— Il est venu ! dit-elle rudement au père, en montrant la place vide du pain.

Le vieux revint à lui et, d'un air égaré, inclina la tête. Puis, comme elle insistait, il eut un geste de la main vers la montagne. Et Conchita comprit qu'il était parti, muni de provisions pour sa route.

Mais elle s'informa :

— Eux aussi sont venus ? ceux d'en bas ?

Beppo leva ses yeux craintifs. Elle eut pitié. Cette loque affaissée, et qui s'affaissait tous les jours davantage, c'était encore un crime du

maudit. Ils étaient donc condamnés jusqu'au bout à subir le joug de cet homme? Et, dans son âme ulcérée, elle eut le regret poignant de le voir échapper à la punition.

Elle l'aurait livré sans remords, tant la vie de ce monstre était pour eux la menace de toutes les calamités.

Elle soupira, voyant le père retombé dans son accablement, et, songeant à celui qu'elle protégeait, elle fut reprise de découragement. Cette infamie qui l'associait, elle, innocente, à cette troupe de voleurs, l'écrasait de honte. Pascal guérirait, oui, elle le croyait maintenant, mais lorsqu'il apprendrait les complicités du vieux Beppo — son père! — il se détournerait d'eux, en leur jetant peut-être sa pitié comme une aumône. Et ce jour désiré où le convalescent partirait au bras de Michel serait le dernier de ses jours heureux.

Heureux? oui, s'avouait-elle, déjà transformée par cette ivresse du cœur amoureux évoquant l'image adorée. Pascal! elle l'aimait de toutes ses forces aimantes, sans cesse refoulées par le père, par la vie cruelle et isolée qu'il lui avait faite, et qui, sur le seul Pépito, presque son enfant, s'étaient épanchées.

Tristement, mais pieusement, elle revint à sa faction, pour attendre l'heure où le jeune homme arriverait, porteur des provisions et des nouvelles du village.

## IX

## PRIS AU PIÈGE

Rabazan, au matin, se trouva dispos. Il étendit ses membres avec un énorme soupir de satisfaction et se dressa sous la voûte sombre, éclairée seulement d'un pâle reflet de jour par les fissures du rocher. Libre ! il était libre !

— Libre ? hum ! songeait-il, suis-je bien libre ? Poursuivi, traqué par ce Michel, que le diable emporte, serai-je libre, tant que je n'aurai pas mis la frontière entre eux et moi ?

Et puis... il regarda en frissonnant l'étroite prison où le vieux Beppo l'avait enfermé, et son malaise se précisa. Lui, le vieux coureur de montagnes, captif, terré comme un putois sous cette roche froide comme la pierre d'un tombeau... à la merci de ce Beppo que, par principe et par instinct, il suspectait...

Il ne croyait guère qu'en lui, Rabazan, et sa duplicité innée l'édifiait sur ses compagnons qu'il jugeait à son aune.

Aussi, lorsque Beppo, encore soumis, se présenta, lui apportant des provisions prélevées avec parcimonie sur celles du ménage, et une lampe qu'il avait demandée, il l'accueillit avec sa brutalité revenue et accrue de ses méfiances.

Il s'informa : Non ! Conchita ne savait rien !

Il la redoutait ; sa furie l'avait impressionné, lui, le bandit qui ne craignait rien. Peut-être, à cette heure, présentait-il le point culminant où, la mesure comble, la sanction inévitable atteint le malfaiteur. Son assurance faiblissait.

Aussi, après quelques instants, la frousse de Beppo le déprimant à son insu, il décida qu'il attendrait dans cet abri que le calme renaisse, la possibilité de gagner la frontière lui paraissant aujourd'hui bien aventurée.

— Je reste ici, dit-il au vieux, tu m'apporteras tout ce qu'il faut; et lorsqu'ils me croiront loin, je pourrai partir sans risques.

Beppo se serait passé de cette décision, la présence de cet hôte néfaste doublant pour lui tous les dangers, dont le moindre était de cacher longtemps à Conchita ce voisinage indésirable, avec les provisions qu'il faudrait distraire. Son avarice aussi s'alarmait.

Rabazan saisissait à merveille dans ses réticences le fond de ses pensées.

Il puisa dans ses poches, toujours garnies :

— Tiens, dit-il, je ne veux pas être une charge...

La vue de l'or agit comme toujours sur le vieux receleur, le domptant encore une fois. Il se retira, promettant tout ce qu'il voulut, mais son regard sournois eût dû inquiéter le bandit, car il est dangereux d'éveiller certaines passions qui font trêve...

Et chaque fois qu'il pénétrait dans la grotte, avec des précautions infinies, Beppo répétait à Rabazan les propos du village portés par Pépito, et ne semblait plus maintenant avoir hâte de le voir partir.

C'eût été dangereux, en effet, car Michel ne s'endormait pas.

Ce fut même si alarmant, que l'abbé Vernon, conférant avec Conchita, convint d'aller à Argelès prévenir le parquet, afin que les poursuites soient arrêtées. Et sa révélation se fit sous condition d'un secret absolu pendant

quelques jours encore. Ce à quoi consentit le magistrat, très bienveillant et très aise de la tournure de l'affaire.

Michel fut avisé de même, par un écrit non signé qui le rassura, car il y retrouva des phrases prononcées par le bon abbé. Et le calme revint, du moins en apparence, car la vengeance animait toujours l'ami de Pascal, et sa rancune était cuisante.

Mais, chez Conchita, l'inquiétude croissait. Vint le moment où les consolations de l'abbé Vernon ne purent rien sur son esprit.

Après huit jours d'accablement, Pascal reprenait ses forces et s'étonnait de ne voir aucun de ses camarades autour de lui.

Un jour qu'elle songeait, assise au pied du lit où, croyait-elle, il reposait, Conchita, sur la petite enaise où elle avait passé tant d'heures à épier son souffle, Conchita pleurait doucement.

— Pourquoi pleurez-vous, Conchita? dit la voix émue de Pascal.

Elle se troubla :

— Vous ne dormiez pas, monsieur Pascal?

— Oh! pas « monsieur », mon amie chère. Il n'y a plus que Pascal pour vous, comme pour moi il n'y a plus que Conchita. Dites-moi votre peine. Serais-je donc plus mal, sans m'en douter?

— Oh! non, grâce à Dieu, et voici le moment tout proche où vous pourrez revenir avec vos amis.

— Est-ce cela qui vous chagrine? Puis-je vous parler librement?

— Vous le pouvez, Pascal, dit-elle, hésitant, car elle sentait que ce préambule les conduisait à la minute redoutée.

— Conchita, vous avez des secrets. Oh ! je ne veux pas les connaître si mes questions vous font souffrir.

« Donnez-moi votre main, j'aurai plus de force, et, sans que vous m'avertissiez, je saurai si je dois poursuivre. »

Ils étaient bien seuls au fond de ce réduit, et personne ne viendrait les interrompre ni les entendre.

Il poursuivit :

— Vous ne pouvez savoir, Conchita, combien, pour un être à deux doigts de la mort, alors qu'en apparence la vie se retire de lui, l'esprit devient lucide et quelle lumière éclaire pour ses yeux les choses qui, jusqu'alors, leur étaient voilées.

« C'est ainsi que, tandis que vous évoluiez, comme une ombre chère, autour de ce corps incapable de manifester son existence, je lisais en votre âme les sentiments et les pensées qui se cachent en ses replis.

« Je veux parler de vos appréhensions et de votre amour... »

Conchita tressaillit profondément, et déroba plus encore son visage enflammé.

— ... de votre amour et de vos craintes, oui... Et j'ai vu cet amour timide, et à la fois si fier, vous pousser à me fuir, ne pouvant se soumettre à cette imaginaire et impossible déchéance, qu'il me faut bien évoquer pour la chasser à jamais de votre esprit.

Sa main reposait sur la tête brune qui s'abîmait, confuse, peut-être soulagée...

— Pensez-vous, Conchita, ma bien-aimée, insista-t-il, que je n'aie pas, dès les premiers jours, autour du lit de Pépito, senti le

drame secret dont vous vous trouvez prisonnière?

« Et quant au pauvre enfant, si héroïquement fidèle à son amitié, croyez-vous que je n'aie pas compris son dévouement et son innocence? »

— Oh! fit-elle d'une voix étouffée, vous aviez deviné?

— J'avais deviné, oui... Notre vie, à nous, policiers, se passe à déjouer des ruses, à les prévoir, et... à les imiter, hélas! pour nous défendre. Or, bien des fois, dans cette lutte, des innocents nous sont livrés, qui paient pour des coupables...

« Le misérable qui tient votre père, qui a fait de lui un receveur, le plus habile, puisque, suspect et surveillé, nous ne l'avons jamais surpris; ce misérable, donc, ne peut plus aller loin. Il est cerné de toutes parts. Et nous allons le capturer, quand le sort m'a fait sa victime. »

— Mon Dieu! mon Dieu! implorait-elle, essayant de se dégager.

Mais il serrait ses mains :

— J'avais obtenu, Conchita, de préserver votre père. Il n'y a de preuve contre lui que celle de la présence de ce bandit dans sa maison. Je l'expliquais à mes camarades par l'attrait que vous exercez...

Elle arracha ses mains de son étreinte, dans un sursaut de honte et de désespoir.

Elle osa pourtant relever les yeux et lui montrer son pauvre visage tuméfié et trempé de larmes. Repoussant ses cheveux défaits, elle interrogea :

— Et vous me pardonnez, Pascal?

— Vous pardonner, Conchita? n'étiez-vous pas assez malheureuse, entre ce père indigne et

cette bête fauve qui vous poursuit, et à qui il voulait vous vendre ?

— Ah ! ce n'est pas cela que je craignais, car... je l'aurais tué plutôt. Je l'ai dit à mon père. Mais ma torture, depuis que je vous connais, était que vous sachiez que j'appartenais, par mon père, à ces adversaires.

— Vous aviez tort, Conchita. Il n'y avait en moi que compassion et estime pour votre caractère, qu'aucune de ces vilénies n'a souillé.

Elle contemplait ce visage animé par des sentiments qui dissipaient toutes ses craintes. Elle se sentait aimée au-dessus de tous les préjugés qui l'avaient torturée. Aimée de cet être loyal, dont l'estime lui rendait cet honneur qu'elle avait cru perdre.

Elle s'abîma dans cette extase bienheureuse, et lui, en se sentant revivre, oubliait les souffrances des derniers jours.

Il revint aux réalités :

— Je suis tourmenté, Conchita, au sujet de mes camarades ; quelle inquiétude doit être la leur ! Pauvre Michel ! J'y pensais tout près de la mort.

Elle tressaillit encore. Les réalités l'effrayaient.

— Ne craignez rien, Pascal. Ces inquiétudes sont calmées. Notre bon abbé Vernon n'a pu, comme moi, supporter cette atmosphère de mensonge. Il en détaillait lorsqu'à Gavarnie il rencontrait vos camarades atterrés de leurs déceptions.

Et elle lui conta les démarches du pauvre curé, si perplexe.

— Vous m'avez sauvé, mon amie, dans ce moment cruel, Dieu m'a envoyé le secours de ses anges, Conchita. Merci encore. Maintenant je suis pleinement heureux. Bientôt, ma bien-

aimée, je pourrai, à la face de tous, vous rendre la justice et l'hommage qui vous sont dus.

— Oh ! Pascal, que vos paroles sont douces pour la pauvre et malheureuse fille que je suis.

— Non ! ne parlez pas ainsi. Je vous aime ! et vous n'êtes plus malheureuse !

Elle sourit divinement.

— C'est..., dit-elle, un pli se reformant sur son front pur, que nous avons encore tant d'obstacles à surmonter !

Elle s'arrêta, pensant à son père, avec cette confusion que nulle assurance ne pouvait détruire.

Lui songeait au bandit, au sinistre assassin, qui ne saurait être loin, les passages cernés, et qui, sûrement, se cachait en France. Il le redit à Conchita et, par une aberration bien singulière qu'expliquait sa certitude des répugnances de son père, la jeune fille n'eut jamais l'idée qu'il avait pu consentir à abriter le bandit et risquer cet enjeu terrible.

Il eût fallu un dévouement bien éloigné de l'égoïsme de Beppo.

Cependant, depuis ces huit jours, toute à ses préoccupations personnelles, à son bonheur nouveau, qui endormaient sa clairvoyance, Conchita ne remarquait pas les allures chaque jour plus inquiétantes de son père. L'ex-complice de Rabazan s'assombrissait, devenait mystérieux, sursautait pour des riens. Il s'effarait d'une question, et ce tremblement qui l'avait saisi ne le quittait plus.

Elle s'en aperçut parfois, s'avouant avec tristesse que les remords travaillaient le vieux receleur.

Ce matin du dixième jour, Beppo, plus

énigmatique que jamais, usant de cette astuce circonspecte qui, jusqu'alors, avait protégé son secret, assuré que Conchita était à son poste, et Pépito vers Gavarnie, Beppo prit une cruche d'eau, un pain qu'il avait porté du village sous sa blouse noire et, sa clef en main, d'un pas souple, tel un félin, s'en fut ouvrir la porte de la cave où se consumait Rabazan.

En le voyant, le bandit, dont la nervosité touchait à la démence, lui sauta au visage et le secoua rudement :

— Te voilà, misérable, sais-tu que depuis hier je t'attends? As-tu juré de me faire mourir de faim?

L'être frêle et débile se défendit, toute sa force muée en sa roublardise, il allégua :

— Je n'suis pas venu, parce qu'ils étaient là... Ils sont toujours là, maintenant. Leur damné chien doit vous sentir.

Rabazan eut un juron épouvantable :

— Je sortirai quand même, entends-tu! Je mourrais ici lentement. Autant vaut tout de suite.

Et il tourmentait sa navaja.

— Comme vous voudrez, fit Beppo, défaillant presque à la vue de l'arme terrible.

« Mais voilà, j'ai voulu vous le dire, Michel est toujours là, qui guette. »

C'était un mensonge. Michel, rassuré quant à Pascal, accordait une trêve à ses nerfs surmenés. Il se disait, au surplus, que Rabazan était hors d'atteinte depuis longtemps, et, s'il l'eût tenté, le bandit eût pu gagner les défilés de la frontière qu'on ne surveillait plus.

Quel était le but de Beppo?

Il ne le savait peut-être pas très nettement. Mais il avait vu la ceinture de Rabazan gon-

fée d'or... et ses fibres intimes tenaient à l'or, à ne pouvoir s'en arracher.

Puis il avait peur de cet homme qui, s'il ouvrait sa bourse assez volontiers, dispensait aussi libéralement ses redoutables violences.

Cette fois, dans les mains de la brute exaspérée et soupçonneuse, il se repentit d'être allé trop loin, et son angoisse fut terrible en se sentant, lui chétif, au pouvoir de cet assassin.

Il se fit tout petit; mais, comme si l'autre eût flairé les perfidies de cette âme de traître, il ne le lâchait pas, se demandant vraiment s'il n'allait pas l'étrangler de ses mains velues, serrées comme un étau.

Il le lâcha pourtant et le vieux tomba sur le matelas de lruyères :

— Que vous ai-je fait? lui dit-il

Et son regard se dérobait.

— Ne vous ai-je pas bien servi? Est-ce ma faute si les gabelous vous poursuivent?

Et il esquissait un mouvement vers la porte.

Rabazan le saisit par le bras. Beppo se fit plus humble encore :

— Ils ne vous trouveront pas et se laisseront d'attendre. Ayez patience...

— Patience!

Et le bandit grinça des dents.

Il s'apaisa pourtant, épuisé par sa violence, et, se laissant choir à son tour sur les couvertures :

— Apporte-moi du vin, et du bon!

Beppo leva les deux mains :

— Miséricorde! Où voulez-vous que j'en trouve? Tout le village le saurait!

Rabazan frappa du pied.

— Je veux boire ! Je deviens fou ici ! Tiens.

Il fouilla dans sa poche, et lui donna deux pièces d'or.

— Porte-moi ça ce soir.

« A propos, tu ne m'as jamais dit où on a trouvé Pascal ? Tu prétends l'avoir jeté dans le gouffre du pont d'Enfer, l'a-t-on revu ? »

Beppo secoua la tête :

— Il était mort, il aura coulé, on ne le trouvera jamais.

Sous l'œil inquisiteur qui le scrutait, le vieux sentit ses jambes flageoler. Cet homme le tuait, et il en jouissait férocement. Il le poussa tout à coup :

— Eh bien, va ! J'attends ! J'ai besoin de m'étourdir, moi, je deviens fou ici, dans cette obscurité ! J'étouffe !

— Oui, oui, je r'viens, faisait Beppo, gagnant la porte à reculons, en caressant les deux pièces d'or.

— Apporte aussi de la lumière... je n'en ai bientôt plus.

— Oui, oui, vous aurez tout, tout ! fit le vieux, saisissant enfin la porte et la refermant sur le danger.

Le claquement sec du fer sur la pierre éveilla chez le prisonnier une impression lugubre. Il frissonna d'un émoi jamais ressenti :

— Aurais-je peur ? railla-t-il.

Et il se secoua.

— Pourtant, j'en ai vu d'autres ! Oh ! là, là ! je deviens nerveux... je deviens fou, quoi ! éclata-t-il, soudain furieux. Quel sort diabolique m'a poussé vers cette maison ! Je pouvais si bien m'évader.

« Qu'est-ce que dirait Pézenas, s'il me savait là ? Ah ! ah ! il est heureux, Pézenas, il voit

le ciel bleu, il voit les étoiles, il cogne sur la Finotte qui lui apporte du vin!...

« Ah! çà! mais... je déraille, je les envie tous, ceux qui sont dehors! »

Et, accablé, suffoquant de rage, il essaya de s'endormir.

Beppo avait gagné son réduit. Il referma sur les pièces jaunes le poing sec de sa main nerveuse, et, de l'autre, il gardait la clef, cette clef qui protégeait l'or.

Il la posa sur la tablette qui, à son chevet, supportait la lanterne dont il éclairait la prison. Et il contempla cet ensemble d'où surgissait peut-être, pour lui, de flottantes visions qui devaient bientôt se préciser.

Puis, avec précaution, il ouvrit son poing fermé.

Lors, son visage s'illumina.

Il voyait l'or! L'or, sa seule passion, dont le feu dévorant avait desséché son cœur de père; l'or qui, seul, le tentait!

Et, tout aussitôt, par une voie toute naturelle, sa pensée se reporta vers la grotte d'où cet or lui était venu. De ses frayeurs passées sous l'horrible démence de ce forcené qui avait failli le tuer, surnageait seul le souvenir de ce rayon effrayant les ombres, allumant sur les parois obscures du rocher de radieuses floraisons, et bientôt sortant de la main du bandit pour se reposer dans la sienne...

Il revoyait aussi — et surtout! — le flot rutilant entr'ouvert, et sitôt caché, dans cette ceinture opulente. Il ferma ses yeux éblouis.

Il avait de l'or, Rabazan, oui... mais lui, Beppo, le misérable, l'infime, le chétif, il était aujourd'hui maître de Rabazan!

Son front lourd s'abaissa sur sa main, et le

contact de l'or, cuisant comme une brûlure, le rappela aux réalités. Il enfouit au plus profond de son tiroir les deux précieuses pièces qui vinrent grossir le trésor prudemment extrait de la grotte à l'arrivée de Rabazan.

Puis il ressortit et s'assit sur le banc, devant la maison.

Les étoiles pouvaient briller sur le front pur du Marboré; la nuit et ses parfums puissants, la brise, âpre ou clémente, importaient peu à ce possédé qui, sinistrement, s'absorbait dans une immobilité effrayante, pour qui eût pu voir les pensées qui, telles des ombres funèbres, tournoyaient pour s'abattre sur son esprit, à jamais troublé.

La convoitise ouvrait les ailes à ces spectres de nuit, générateurs de crimes, et Beppo ne résistait pas.

Il céda d'autant mieux que se réveillaient, pour les seconder, les meurtrissures de sa chair pétrie par le poing du colosse. Il la sentait, maintenant douloureuse, stimuler et couvrir d'un manteau de justes repréailles ses mourantes hésitations.

— Non ! non ! se disait-il, scellant sur le vide de ses gencives ses lèvres sèches et ridées. Non ! je ne m'y exposerai plus !

Et il frissonnait, couvert de sueur, se croyant encore menacé par la poigne de Rabazan.

Il pouvait rester dans son trou, le fauve stupide, qui s'était follement terré chez le renard.

Cette image lui arracha un rictus amer.

Cet ingrat qui mordait la main qui l'avait sauvé ! C'était bien fini ! lui, Beppo, ne repasserait plus ce seuil que pour...

Il frissonna de nouveau, mais le vent frais de l'aube n'y était pour rien. Un tableau

effrayant s'offrait à lui. Sa gorge se contractait d'horreur; bien qu'il fût hors d'atteinte, il appréhendait les dernières convulsions du bandit qui, là-bas, devait écumer de rage.

Le grand silence le rassura. Il ouvrit les yeux. L'aube naissait, éclairant les cimes. Il revit le cadre familial, la paix de la montagne, le silence de la vallée encore dans les brumes du matin. Ses nerfs enfiévrés s'apaisèrent. Tout était innocence et sérénité dans cet ensemble merveilleux.

Beppo crut s'éveiller d'un mauvais rêve. Il aspira l'air pur et eut un regard vers la maison.

Soudain, une plainte sourde, lugubre, que lui seul pouvait deviner dans le souffle du vent et le murmure des ruisseaux, fit tressaillir le misérable et le rendit à ses terreurs.

Si d'autres entendaient!... Oui... c'était Rabazan... Rabazan fou de rage, capable de les dénoncer tous!

Et la résolution se fortifia de ce qu'il imaginait dans cette caverne, d'où le bandit ne sortirait plus.

Sur la porte dissimulée par les buissons, la brise passait, caressante, les oiseaux s'éveillaient, la vie reprenait, triomphante.

— Allons, allons, se dit-il, je ne risque rien!

On ne saurait jamais! Personne n'avait vu Rabazan entrer là, personne ne le verrait sortir!

Il se frotta les mains, ces mains osseuses comme des serres de vautour, ces mains qui tuaient lâchement, sans danger.

Les étoiles pouvaient pâlir devant les laideurs de la terre; elles remontaient vers l'infini, devant l'astre du jour, jetant sur la nature ses voiles éclatants. Comme chaque matin,

l'éternelle chanson du Gave descendait plus joyeuse vers la vallée : Beppo ne voyait rien. Et, toujours, ses doigts, agités du tremblement sénile, ébauchaient le geste de caresser l'or.

Conchita le trouva grelottant, mais la face enfiévrée, le front brûlant, les yeux vides.

— Mon père, dit-elle, c'est une folie de rester dehors par ces nuits fraîches. Rentrez, vous vous réchaufferez.

Il se laissa emmener par la jeune fille, qui le fit asseoir sur le banc du foyer, où elle jeta un fagot qui flamba.

Le vieillard consentit à tout, sans paraître s'apercevoir qu'on lui parlait. Quand le curé entra pour sa visite journalière, Conchita désigna son père avec un geste désolé.

— Il expie, dit le prêtre. Son or ne le sauvera pas de l'inconscience où il sombre.

Et il soupira. La punition dégage un sentiment pénible pour l'être miséricordieux. Mais ils ne pensaient, l'un et l'autre, qu'au passé de cet irresponsable désormais, qui allait aussi punir, effroyablement.

— Rien à faire, dit l'abbé Vernon. Du moins, ma pauvre enfant, la sanction de la justice humaine vous sera épargnée en la personne de ce malheureux, à qui Dieu seul, maintenant, peut demander des comptes.

« Voyons, reprit-il, essayant de prendre le pouls du vieillard, a-t-il de la fièvre? »

Mais Beppo, avec une énergie farouche dont il ne soupçonnait pas la force, arracha sa main aux doigts du prêtre, sa main fermée sur un objet qu'ils ne virent pas et qu'il défendait sauvagement.

— Qu'est-ce qu'il tient? dit l'abbé.

— Je ne sais, fit la jeune fille, quelque chose

d'insignifiant. Sait-il seulement ce que c'est ?

— Il doit le savoir. C'est une clef...

— Celle de son trésor, peut-être, ajouta-t-elle avec un pâle sourire.

— Là où est son trésor est aussi son cœur, dit l'abbé, parodiant la parole de l'Évangile; et cela survit à tout, chez lui.

Ils le quittèrent.

Mais Beppo n'était pas si fou. Il cacha la clef dans son sein. C'était la clef de ce caveau où il avait décidé de laisser périr Rabazan, qui l'épouvantait et dont l'or entrevu l'hypnotisait.

Et le jour entier s'écoula sans qu'il quittât son siège, bien que de nombreuses occasions lui fussent offertes de pénétrer dans le caveau.

Le prisonnier n'osait appeler que faiblement, il croyait au mensonge du receleur, les gabellous guettant autour de la maison. Mais, vers le soir, voyant, par les fentes du roc, tomber la nuit sur la montagne, son oreille tendue ne percevant plus aucun bruit, il saisit la barre de fer restée à l'intérieur, et frappa si fort que Beppo l'entendit.

Immobile, ses lèvres serrées, le vieux écoutait et ne bougeait pas. Au prix de son salut éternel, il n'aurait affronté cette colère dont la pensée le glaçait de terreur.

Rabazan frappa bientôt comme un fou.

Beppo frémit, enfonça sa tête dans ses épaules et boucha ses oreilles. Ce bruit, pourtant si sourd que lui seul qui savait le pouvait percevoir, ce bruit lui faisait mal, mais il ne lâchait pas sa clef ! Elle s'incrustait dans ses doigts. Et la nuit passa, car l'autre tomba, épuisé, voyant venir le jour, ne comprenant pas ce qui arrivait...

Peut-être avait-on arrêté le vieux? peut-être était-il mort? car il était chétif... et, à cette pensée, les cheveux du bandit se dressaient sur sa tête.

Il imaginait le vieux mort, Conchita partie, la maison déserte, tout cela en un jour, le temps n'existait plus. Allait-il donc mourir aussi, comme une bête prise au piège?

En proie aux affres de la faim, de la soif, de l'obscurité où sombrait sa rude endurance, Rabazan meurtrissait ses poings sur la porte de ce réduit où il avait eu la folie de chercher son salut.

Les coups, qu'au mépris de toute prudence, armé de tout ce qui se trouvait sous sa main, il frappait sur ce roc, ne s'entendaient guère du dehors, pensa-t-il; et, l'espoir persistant, talonné par une peur qui l'égarait, l'homme affolé poussa des cris, qui se perdaient sous cette voûte qu'il lui semblait voir s'abaisser, comme la pierre d'un tombeau.

Le vieux, rivé à sa faction, ne bougeait toujours pas. Sur sa face blême et inexorable passait parfois un rire idiot. Peut-être ses rancœurs faisaient trêve et sa convoitise dormait? La pensée paraissait absente, tuée d'émotions épuisantes; le geste seul restait; la clef s'incrustait dans sa main, qui tremblait toujours.

Conchita remplissait son office auprès du blessé, lui consacrait tous ses instants, et ce drame se déroulait sans qu'elle en soupçonnât l'horreur. Elle avait dû céder au père, obstiné sur ce banc, qui, lui aussi, s'était tracé le devoir terrible de monter la garde de mort.

Au matin, d'un regard inquiet, elle constatait les ravages du mal qui rongait le vieillard, et, soumise à sa volonté, elle lui portait

son repas qu'elle lui faisait prendre avec patience et fermeté.

Et Beppo n'avait pas un geste pour remercier de ces soins. Il glissait peu à peu vers cette inconscience qui devait l'excuser, mais aussi qui scellait sur le misérable Rabazan la lourde pierre du tombeau.

Préoccupée, allant sans cesse de l'un à l'autre, comment eût-elle deviné? Elle n'entendait rien.

La nuit, dans sa chambre bien close, les bruits de la montagne n'attiraient pas son attention. Qui eût pu soupçonner Beppo!

Ce jour qui finissait avait apporté pour le vieux receleur une détente qui se traduisait par un affaissement plus profond. Il n'entendait plus Rabazan! Et, bien que son cerveau fût de plus en plus obscurci, cette préoccupation survivait.

Le redoutable bandit ne menacerait plus! C'était donc fini! Alors? que faisait-il là, lui, Beppo?

Est-ce qu'il savait? Il attendait, quoi?

Conchita, après de vaines tentatives, se résigna à l'abandonner, comme chaque soir, sur ce banc si dur pour ses pauvres membres exténués. Elle-même, lasse de ses nuits sans sommeil, se laissa tomber sur son lit, pour la première fois depuis le crime, après avoir vu reposer Pascal, près de qui elle retrouvait toute joie et consolation.

Dès l'aube, comme l'abbé Vernon se disposait à prendre le sentier de la montagne, Michel, qui soupçonnait bien des choses, s'offrit à l'accompagner et, suivi de *Crac*, il monta jusqu'au plateau où la maison qu'il surveillait l'attirait invinciblement.

— Vous ne croyez peut-être pas aux pressentiments, Monsieur l'abbé, disait-il. Comment expliquez-vous que je ne puisse m'éloigner de ce lieu où mon malheureux ami est venu quelquefois ?

« Il me semble qu'ici je trouverai ce que je cherche vainement. »

— Mais, faisait l'abbé, souriant à ces ouvertures, je crois, monsieur Michel, je crois... l'âme a des lumières qui sont quelquefois refusées au corps.

Ils arrivaient sur l'esplanade étroitement bornée par les rochers qui abritaient la maison.

Beppo, vieilli de vingt ans, l'air inconscient, riait à quelque pensée malicieuse, serrant toujours son poing qu'il considérait avec satisfaction.

— Que pensez-vous, Monsieur l'abbé, fit Michel, des lumières qui éclairent cette âme ?

— Il n'est, dit l'abbé, de lumières que pour les âmes susceptibles d'être éclairées, c'est-à-dire qui ont fait l'effort nécessaire. Celle-ci est une âme encore enfoncée dans la gangue de la matière....

« Et pourtant, observa-t-il, après un regard de pitié sur la loque humaine dont l'insensibilité s'avérait, Dieu est tout miséricorde, et même pour ceux-ci, Il aura des pardons... »

— Les hommes n'en auront pas, Monsieur l'abbé, dit Michel rudement, ses défiances toujours en éveil; il est des crimes impossibles à racheter...

— Si la victime vous en prie? murmura l'abbé.

Et Michel fut illuminé, avec une ivresse qu'il ne contient pas, d'une de ces intuitions qui arrachent les voiles de l'esprit.

— Oh ! fit-il, ébloui, parlez, Monsieur l'abbé. Il est vrai que le bonheur dispose à la miséricorde !

Le chien flairait Beppo, puis le seuil du logis, avec une insistance qui fit battre le cœur de l'ami de Pascal.

— Monsieur l'abbé, reprit-il, votre état de prêtre vous dispose à bien des confidences...

L'abbé ne répondit pas. Il voyait s'avancer une radieuse apparition.

Conchita, rayonnante des résolutions qu'elle venait de prendre avec Pascal, Conchita, réconciliée avec la vie, leur offrait un visage délivré de son tourment.

— Monsieur l'abbé, dit-elle, en les saluant, et posant sur eux ce lumineux regard qui les rassurait, soyez le bienvenu dans cette demeure. Monsieur Michel, entrez donc...

Le son de cette voix fit tressaillir Beppo, qui releva la tête et eut un mouvement pour se soulever.

Conchita lui sourit :

— Ne vous dérangez pas, mon père, dit-elle, sans qu'il restât dans sa voix de cette rancœur que le vieillard redoutait.

Et, s'effaçant, elle démasqua Pascal, faible et pâle, mais épanoui, qui, de son fauteuil rustique, leur tendait les bras.

L'abbé eut une action de grâces vers le Ciel, et quant à Michel, il se précipita vers le brigadier, si ému que ses lèvres tremblaient sans émettre un son.

Mais un autre témoin voulait se manifester. *Crac* couvrait le maître de caresses frénétiques qu'il fallut modérer.

Le chien allait de Conchita au rescapé et,

tout aussitôt, revenant vers Beppo, il gronda sourdement.

Ils tressaillirent tous, car ce hurlement ressemblait à un lugubre avis de mort. Conchita, Espagnole et superstitieuse, entourra Pascal de ses bras, comme si elle allait revoir le redoutable ennemi qui hantait ses jours depuis si longtemps.

Mais ce n'était que Beppo. Il avait réussi à se soulever, et il apparaissait dans le cadre de la porte.

Depuis trois jours, il n'avait pas quitté son poste; et, en le voyant chanceler, Conchita se précipita.

— Ah! s'écria-t-elle, c'est mon père qui va mourir!

Mais le vieux marchait vers Pascal, les yeux exorbités, tel un spectre effrayant.

Il tendait vers le brigadier son poing crispé sur la clef mystérieuse.

Conchita avança la main.

Les lèvres blêmes s'entr'ouvrirent, et des mots, qui ne s'entendaient pas, se dessinèrent sur cette bouche au rictus dément.

— Non... c'est pour lui, pour lui, murmurait-elle.

Pascal céda à ce désir. Il décrocha les doigts crispés depuis trois jours, et ils se regardèrent, tremblant de deviner.

Conchita se voila le visage de ses deux mains. Elle seule connaissait la cachette; elle seule comprit. Et c'était si affreux qu'elle défaillait, les regardant tour à tour de ses yeux hagards.

Michel, seul, eut le courage d'interroger. Le nom qui était sur toutes les lèvres sortit des siennes :

— Rabazan? demanda-t-il.

Mais le vieux s'en allait visiblement vers le pays où les secrets sont bien gardés. Le coma figeait sur son masque ridé ce rictus de malice et de ruse qui leur causait un sourd malaise.

— Père, disait Conchita, qu'est-ce que cette clef, dites?

Mais les lèvres du vieux Beppo ne parleraient plus.

— Il y a quelque part, ici, une cachette, fit Michel. Et si l'on songe que le bandit n'a pu passer la frontière, aussitôt gardée, je croirais volontiers...

Ils frissonnèrent tous. Le nom de Rabazan pesait sur eux.

Soudain, *Crac* appela, grattant la terre avec fureur, au pied du roc voilé par les buissons. Le chien faisait entendre ces cris qui, d'ordinaire, ne trompaient pas. Il trouvait une piste lugubre, à en juger par le ton de ses appels.

Et Conchita pencha sa tête sur ses mains croisées.

Oui, c'était bien là la cachette de son père. Et elle avait vécu dans ce voisinage, alors que le maudit aurait pu achever Pascal? Heureusement, Beppo...!

Et, pour ce malheureux qui n'avait pas conscience de son crime, elle eut un suave regard de reconnaissance. Qu'importait le motif, elle lui pardonnait!

Puis, l'horreur la saisit : qu'allaient-ils trouver dans cette cave obscure? quel châtement avait frappé l'assassin de Pascal?

Et ses yeux d'épouvante se fixèrent sur Michel, qui, muni d'une bêche et d'une faux, tail-

lait dans le tas. Au ras du sol apparut la barre de fer encastrée dans le roc, assujettie d'un cadenas.

Le curé arrêta la main du douanier :

— Attention, dit-il. Songez aux innocents que la justice atteint.

— Soyez tranquille, Monsieur l'abbé, mon chef me donne l'exemple.

— C'est le devoir seul qu'il faut écouter, prononça Pascal, de sa voix émue. Les innocents ont leur conscience et le pardon. La justice prononcera. Michel, fais ton devoir.

La clef grinça dans la serrure. *Crac*, prêt à bondir, ne quittait pas des yeux ce bloc de pierre qui allait céder. Conchita, debout auprès de Pascal, s'apprêtait à le protéger.

Nul ne songeait plus à Beppo, qui se traîna à terre avec son rictus horrifiant.

Et la porte céda.

Un silence de mort succéda aux efforts de Michel; et, devant ce trou noir, enfoncé dans la terre, ils restèrent muets. Le chien lui-même recula. Il sentait la mort.

Le premier, le curé conseilla :

— Prenez une lanterne. N'entrez pas là sans précaution.

Michel avisa une bougie dans la cuisine. Suivi de *Crac*, il descendit les trois marches qui donnaient accès dans cette cave, où il se heurta tout d'abord à un corps étendu.

Une torche imbibée de résine fut allumée et, s'étant avancés, ils reconnurent Rabazan.

Le cadavre, affreusement convulsé, était épouvantable. Il gisait sur le sol, les vêtements en lambeaux, les mains déchirées par ses efforts contre cette porte, impitoyablement fermée par suite des violences infligées à Beppo.

Peut-être quelque autre motif, assez vaguement dessiné dans cet esprit déjà noyé d'ombre, avait-il déterminé le receleur, ajoutant à ses justes rancœurs le poids suffisant à influencer la balance? Dieu seul, désormais, jugerait ce malheureux suivant ses responsabilités.

Michel avança dans ces ténèbres, à peine mitigées d'un rayon de jour filtrant au-dessus de la voûte.

Plus une goutte d'eau dans la cruche brisée, plus d'huile dans la lampe, plus une miette de pain. La faim avait eu raison du colosse, qui gardait, sur ses traits, l'empreinte de ses tortures et d'une terreur insensée.

— Il est jugé, dit le prêtre. Il est puni. Que viendrait faire ici la justice des hommes?

« Peut-être s'est-il repenti? Je vais le bénir, afin que miséricorde lui soit accordée. Refermez cette porte. Il dormira au lieu de son crime et de son châtement.

« N'est-ce pas votre avis? »

Ils acquiescèrent tous. Conchita, cramponnée au siège de Pascal, murmura la réponse au *de profundis* récité par l'abbé Vernon, et Michel, trop heureux d'avoir retrouvé son chef, accepta tout ce qu'on voulut. Quant à celui que la justice immanente frappait aussi, Beppo, le receleur timoré, il était à jamais inconscient de cette sanction à laquelle il avait aidé.

Et la vie reprit son cours à Gavarnic. Pascal, transporté de nuit au quartier, entouré de ses camarades, leur raconta ce qu'il voulut. Nul ne connut la vérité.

Au matin, Pépito, averti, courut vers le logis de la montagne. Le vieux Beppo agonisait.

L'abbé Vernon n'avait pas quitté Conchita.

Ils ensevelirent le vieux receleur que l'avarice avait perdu.

Conchita voulut oublier. Elle pleura son père qui n'avait jamais eu pitié.

## ÉPILOGUE

### CIRE, SANS NUAGES

L'hiver, tôt venu cette année, chassait, dès les premiers jours d'octobre, les habitants de Gavarnie vers les vallées de Lourdes et d'Argelès, où le travail ne manquait pas. La clientèle de l'été faisait place aux amateurs de sports d'hiver, qui, des Baux-Bonnes et de Cauterets à Luchon, attiraient les groupes fervents, jeunes et audacieux, au grand plaisir des montagnards, grassement rétribués.

Pépito, passé maître en ski, s'était engagé dans une équipe des plus intrépides, pour concourir dans des joutes dotées de prix qui stimulaient ses ambitions.

Il partait, malgré les appréhensions de Mirrette et les conseils pleins de sagesse de la grand'mère, qui voyait d'un œil prévenu ces innovations saugrenues, où l'on tentait le diable et aussi le Bon Dieu.

— Comme si c'était amusant, maronnait-elle, de se casser les membres en se jetant du haut d'une montagne ! Passe, de visiter les ponts de neige, en suivant les sentiers tracés par des générations de guides, qui connaissaient bien le pays. Et ce n'était pas sans péril !

« Mais dégringoler des sommets sur son dos au franchir des précipices au simple appui des

longues perches, c'est plus bête que les ânes, ma foi !

« Faudrait pas demander ça au *Noiraud* ! »

— Ni au cheval jaune ! faisait Mirette, riant malicieusement d'un œil et pleurant de l'autre, tout en ravaudant une veste de Pépito.

La grand'mère la regarda de travers :

— Tu « chines » toujours le cheval jaune : tu seras bien attrapée lorsqu'il n'y sera plus et qu'il te faudra prendre l'âne pour aller aux provisions.

« Car, j'achète pas d'cheval ! c'est trop cher. Et on n'en fait plus comme celui-là. Peut pas vivre toujours, cette bête, et tu le regretteras comme moi, not' pauv' *Niquet*. »

— Pour sûr, grand'mère ; mais j'ai des jambes, Dieu merci, qui me dispenseront de monter sur l'âne.

— Si t'as fini de ravauder, va-t'en voir si Conchita est prête à descendre. Presse-toi, il fait nuit à quatre heures.

— J'y vais, fit la fillette, subitement dressée ; la veste est arrangée.

Et, jetant le vêtement de Pépito sur la chaise, elle s'enveloppa d'un capuchon qui la couvrait toute et prit son bâton ferré.

— J'vas demander *Crac* à M'sieur Pascal, grand'mère, comme ça, si nous sommes en retard, vous n'aurez pas peur. *Crac* vaut un homme.

— Et Pascal en vaut un autre, dit gaiement une voix mâle, tandis qu'apparaissait le brigadier dans l'encadrement de la porte.

Les deux femmes s'exclamèrent.

— J'arrive du col de Los, expliqua le jeune homme, secouant son manteau d'où tombaient des flocons blancs. Ou n'y peut plus passer.

Nous sommes tranquilles pour six mois de ce côté.

« La neige tombe dru là-haut, depuis hier. Je l'ai dit ce matin à M<sup>lle</sup> Conchita. Encore un peu, elle ne pourrait plus descendre, car le vent chasse toute la bourrasque sur ce versant.

« Ah ! la montagne n'est plus gaie ! »

Elle était sinistre, la montagne, malgré son manteau blanc, splendide, mais glacé, étrange et mystérieux, cachant, sous un linceul uniforme, la profondeur de ses abîmes.

— Déjà, la cascade est gelée, disait Pascal; c'est bloqué vers les ponts de neige. Et voyez ce ciel bas. Il faut partir, hélas !

Un soupir involontaire s'échappa des lèvres du jeune brigadier. Fini le temps des douces causeries, pensait-il. Son devoir le rivait au poste, et Conchita, qui ne voulait se marier qu'au printemps, avait décidé de suivre, comme chaque année, la grand'mère et Mirette à Argelès, où elle vendrait ses châles et ses chandails aux étrangers.

Mirette ayant coiffé son polo, on partit.

— Au revoir, madame Chabot !

Malgré tout, la grand'mère était rassurée de la compagnie de Pascal. Il n'était pas de trop pour aider à porter les derniers paquets et surtout à la descente, dans les sentiers que le brouillard rendait glissants. Pascal songeait, sur cette route tant de fois parcourue depuis sa guérison; de longs jours gris, ouatés de la brume des monts, allaient s'écouler dans l'attente... jours de sombre ennui et d'inaction forcée.

Mirette babillait, étourdissant sa mélancolie de projets où revenait toujours le nom de Conchita. Le chemin, si court autrefois sous

le soleil qui magnifiait la montagne, leur parut pénible et long. C'était la dernière fois de l'année qu'ils le parcouraient, et la grisaille de ce ciel menaçant, lourd des flocons de neige que la nuit prochaine verrait tomber, n'était pas pour égayer le sursaut qui serrait le cœur de Pascal en face du roc mystérieux où dormait, non enseveli, le bandit qu'on ne nommait plus.

Mirette ignorait ce lugubre détail. Ainsi que tous, à Gavarnie, elle croyait que Rabazan, fuyant le danger d'être pris, s'était volontairement dépaysé. Pépito n'avait pas parlé, non plus que Michel et l'abbé Vernon.

Elle ne pouvait partager le malaise de Pascal; cependant, depuis la fin tragique de Beppo, il planait en ce lieu une atmosphère dont le poids figeait les rires de Mirette, qui parlait bas, d'instinct, comme au chevet d'un trépassé.

— C'est pas trop tôt qu'elle quitte cette maison, Conchita, remarqua-t-elle, embrassant du regard le morne aspect du logis.

Pascal, perdu dans ses pensées, s'éveilla, voyant sur la porte la jeune fille épanouie.

— Que vous êtes bon, Pascal, d'avoir pensé à ma tristesse en quittant cette demeure où j'ai souffert, et cependant vécu les plus belles heures de ma vie.

Mirette leva vers Conchita son petit visage curieux.

Que disait-elle donc? de belles heures, auprès de ce Beppo si dur, si égoïste et si avare?

— Mirette, ma jolie, dit Conchita, tu vas mettre dans ce panier tous ces petits objets rassemblés sur la table. M. Pascal et moi, nous allons ranger l'armoire à sa place, car, seule, je n'ai pu le faire, et Pépito n'était pas là.

La fillette se mit en devoir d'obéir, tandis que Conchita entraînait Pascal vers la chambre où ils avaient vécu de souffrance et d'amour.

— Pascal, dit-elle, lorsqu'ils furent seuls, je suis heureuse de vous voir ici, en ce moment où mon cœur est triste et bouleversé. Je ne reverrai plus mon père. Je l'aimais malgré tout... Je ne reverrai plus cette chambre où vous m'avez permis de m'élever jusqu'à vous.

Il mit sa main sur les lèvres de la jeune fille :

— Taisez-vous, Conchita. C'est moi qui dois vous être éternellement dévoué et reconnaissant. Êt je vous jure encore ici, devant ce lit où vous m'avez porté mourant, devant ces saintes images où vous priez, tandis que je reposais, je vous jure, mon amie, de vous aimer à genoux et tant que cette vie que vous m'avez rendue me sera laissée par Dieu.

Il s'était agenouillé devant elle; elle le releva en le pressant sur son cœur, et lui rendant son baiser si pur.

— Je serai votre femme, Pascal. Ma vie vous appartient. Nous donnerons cette maison à quelque indigent sans abri.

« Je ne veux plus, dit-elle en frissonnant malgré qu'elle fût dans ses bras, je ne veux plus voir ce... »

— Taisez-vous... taisez-vous... C'est l'oubli qu'il faut à ce malheureux.

Ils eurent un moment de silence. Puis Conchita s'arracha à l'étreinte et essuya ses yeux :

— Partons, dit-elle. Voici la nuit.

Sur la chaise basse de la cuisine, Mirette attendait, comme un petit oiseau transi.

— Qu'as-tu, Mirette?

— J'ai... j'ai peur, ici. Allons-nous-en. Ce

vent qui souffle dans les branches me semble la voix des trépassés...

« Ah ! ça n'est pas beau, ici, l'hiver. »

Ils fermèrent toutes les issues et prirent le sentier à la file, car il était étroit et glissant ; Mirette, inexplicablement nerveuse, marchant au milieu.

A mesure qu'ils descendaient vers Cavarauic, elle recouvrait sa voix, mais non ses rires.

— Pépito s'est engagé dans une équipe de guides qui va concourir pour le ski. S'il gagne la coupe, il aura mille francs ! peut-être plus !

— Tu es ambitieuse, Mirette ?

— Moi ? non. C'est grand'mère qui reproche toujours que Pépito n'a que sa chemise et son bâton.

« Alors, elle n'aura plus rien à dire, et peut-être elle nous laissera nous marier plus tôt ? »

— Tu as pourtant bien le temps, voyons ! Tu n'as que seize ans, et lui dix-huit. Il sera soldat dans deux ans.

« Que feras-tu pendant ce temps ? »

— Je resterai avec Gnagne, donc ! mais je serai sûre que je l'aurai !

Pascal ne put s'empêcher de sourire, malgré la vague de tristesse qui passait sur eux. C'était si beau, cette jeunesse et cette confiance !

— En attendant, reprit Mirette, nous allons être séparés tout l'hiver. M. Pascal dans la neige, et nous à Argelès, à notre maison que Gnagne loue l'été, et où nous allons loger et nourrir les skieurs de passage.

— On travaillera, dit Conchita, et le temps passera plus vite.

Malgré leurs courageuses résolutions, les adieux furent attristés de cette nature hostile

et glacée, qui leur semblait maintenant étrangère.

Quelle que fût la longueur des jours de l'exil, les mois d'hiver passèrent, et vint l'heure où la Gnagne, devant ses paquets faits et ses ânes chargés pour le retour à Gavarnie, put dire à Pascal, qu'elle considérait maintenant comme de la famille :

— Sans vous commander, m'sieur Pascal, voulez-vous me porter encore cette caisse sur la carriole?

« En a pourtant assez, c'pauvre *Niquet*, pour son âge. Mais j'vas atteler Zidore devant et j'veillerai, vous pensez, à c'qu'y tire ! car, des fois, il tire au flanc et pas au collier ! »

Sur ce, elle rentra dans la maison pour veiller à l'emballage d'ustensiles de cuisine nouvellement acquis.

Elle appela Mirette.

La gamine, enfouie jusqu'aux épaules dans une malle, empilait des vêtements.

— Où donc est Pépito? demanda la grand-mère, j'peux pas toute seule attraper les chaudrons.

Une tête de cheveux hérissés surgit de la malle, où Mirette prétendait travailler en conscience.

Malgré la menace d'orage sur le visage courroucé de la Gnagne, Pépito était trop loyal pour ne pas répondre « présent » lorsqu'on l'appelait.

— C'est-y Dieu possible ! s'exclama la vieille femme, les bras en l'air. Où donc mets-tu tes longues jambes?

« A se plient comme celles du Polichinelle à Guignol !

« Et c'est avec ça que tu as gagné la coupe? » dit-elle, grondante et ahurie.

— Oui, madame Chabot, c'est avec ça, fit-il piteusement, et il a fallu que j'entre dans votre panier pour tasser les habits qui tenaient pas dedans. Mirette m'a commandé.

— Mirette! ah! bien! y seront frais, les habits, foulés comme de la vendange! C'est une honte! et si ça continue, ces manières, j'sais pas, moi, c'qu'y faudra faire de vous deux.

— Je le sais bien, moi, madame Chabot...

Elle coupa net.

— Oui, oui, je te vois venir. Parce que t'as gagné deux mille francs, fit-elle, en le regardant malgré tout avec quelque déférence.

— Oh! j'y tiens pas, madame Chabot. Je vous les donne. Vous remplacerez le cheval jaune, qui tient plus que sur trois pieds.

— Vrai? tu ferais ça?

— Oui, grand'mère, dit tout doucement Mirette, qui vint se placer auprès de Pépito. Oui, nous ferons ça!

— Voyez-vous, la mioche!

Et, la contrefaisant :

— *Nous ferons ça!* T'es pas encore mariée, tu sais, bien que tu te mettes la tête dans la malle, pour que j'voie pas le Pépito qui enfonce le linge si bien plié.

Elle rougit et tourna le dos pour cacher une larme.

— Tout est prêt, madame Chabot, annonça Pascal. Le camionneur est passé devant; la charrette chargée et *Niquet* attelé. Les ânes sont partis avec *Finotte*.

— Miséricorde! cria la Gnagne. Avec *Finotte!* les ânes! Mais elle va les échapper, elle

est si bête qu'all' pourra seulement pas s'en faire croire !

— Mais non, grand'mère. C'est pas la première fois, tu sais bien, et les ânes la suivent comme si elle était de leur famille.

La Gnagne se calma. Mirette avait des arguments décisifs.

— C'est vrai, fit-elle. Quand on met une ânesse à la tête du troupeau, tous les ânes suivent sans s'écarter.

« Finotte remplace l'ânesse, voilà. »

A Gavarnie, ce fut l'enchantement du retour.

Les petites maisons basses, coiffées d'ardoises, ouvrirent leurs volets au soleil d'avril. On se retrouvait, on s'installait, on interpellait les voisins en chassant, du balai, les moisissures de l'hiver.

Ceux qui étaient restés, gardiens des dieux larcs, prisonniers du linceul glacé qui pesait sur leurs toits, gémissant aux vents des tempêtes, assourdis de rafales, attendaient ce réveil, tapis contre leurs bêtes. Voilà qu'ils renaissaient, délivrés et joyeux, s'informaient des nouvelles de la saison qui commençait.

Cette saison était le but, la grande affaire de leur vie, bornée à ces six mois d'été.

Conchita, doucement, retrouvait la montagne. Pascal ne l'avait guère quittée que pour descendre, bien rarement, à Argelès, en bravant les dangers des neiges et des avalanches. Ce temps si rude était passé.

La nature se réveillait. Le blanc manteau fondait sous les rayons plus chauds d'un printemps revenu. Les sources murmuraient sous les buissons verdoyants de jeunes feuillages, une herbe pâle colorait les larges espaces où

les troupes allaient égayer la montagne de clochettes et de chansons.

Et, là-bas, la cascade, du haut de sa muraille de quatre cents mètres, précipitait sur le granit, que sa puissance avait creusé, la poussière de ses eaux bleues.

C'était la merveille de leur Eden : leur fétiche et leur gloire. Ils en vivaient, ces montagnards, et quiconque l'eût comparée même à celle du Niagara — qu'ils eussent niée — eût subi l'ostracisme de la population.

On ne l'eût point tenté. Et c'était d'un œil suffisant qu'ils suivaient sur le visage des touristes l'admiration qui les figeait, silencieux, devant sa splendeur.

Gnagne avait conseillé :

— Faut te marier, Conchita, avant que la saison commence. Nous serons tous plus tranquilles, et je veux te faire une grande fête.

Et Pascal avait ajouté :

— Vous avez raison, madame Chabot. Pour nous comme pour vous, ce sera pour le mieux.

Conchita s'était inclinée. N'était-ce pas le vœu de son cœur ? Ce cœur s'était troublé en retrouvant les lieux témoins de sa souffrance. Mais aujourd'hui elle n'était plus seule, elle s'appuierait désormais sur l'être tendre et généreux qui l'avait choisie.

Autre était Mirette, qui s'assombrissait. De tout l'hiver, elle n'avait revu que très rarement Pépito. Le gars, piqué d'honneur, comblé par le succès, suivait au long des Pyrénées l'équipe triomphante où il se signalait. On en avait parlé dans le monde des sports !

Mirette, un peu jalouse de cette gloire qui le lui prenait, ne voyait pas que tout ce bruit avançât beaucoup ses affaires. Elle essayait

bien, comme l'autre jour, d'entamer l'humeur intraitable de sa grand'mère, par quelque gentillesse capable de la désarmer, mais la Gnagne était réfractaire à tout attendrissement... Du moins, le croyait-elle. La grand'mère cachait son jeu, par raison, un peu aussi par fierté.

Conchita, voyant pleurer Mirette, fut trouver la Gnagne :

— Madame Chabot, je suis confuse. Une mère ne ferait pas plus pour sa fille. Je ne sais comment je m'acquitterai envers vous.

— Laisse, ma fille, c'est mon plaisir. T'as connu de tristes jours avec Beppo, qu'l'bon Dieu ait en son paradis, après son purgatoire, qui s'ra p't'être long.

— Madame Chabot..., fit tristement Conchita.

— Oui, oui, la langue m'a fourché, car j'voulais pas te faire de la peine. Mais t'as pas ri tous les jours, pauvre enfant, auprès de ce vieux qu'aimait qu'son sac d'écus, alors que tu as toujours fait ton devoir de sage ménagère et de brave fille.

— Madame Chabot, ce n'est pas pour écouter des compliments que je viens vous interrompre, alors que vous avez tant de travail.

— Ça, c'est vrai ! Êt si je ne suis pas par-tout, rien ne marche. V'là Zidore qui s'est imaginé d'avoir mal aux dents ! Je l'ai trouvé couché dans la paille, comme un veau ! et les veaux sont pas si « feignants ». A fallu le balai pour le r'dresser.

« C'est pas à moi qu'y fera croire qu'on dort comme un plomb, quand on a une rage de dents qui vous tient ! »

— Il dit qu'il a pris un coup d'air.

— Ouiche ! Laisse-moi rire. Un coup d'air parce que je l'ai attelé pour monter devant le

cheval jaune, et si je n'y avais pris garde, c'est *Niquel* qui traînait tout, la carriole et *Zidore* avec !

« Oh ! là, là, quand il suera au travail, celui-là, je veux que nos poules aient des dents. »

— Madame Chabot, je voulais vous dire...

— Et la *Finotte*, donc ! as-tu vu la *Finotte* plumer une poule ? non ! Cette nigaude-là est finie depuis qu'elle n'a plus son homme, le *Pézenas*, qu'a fichu le camp...

*Conchita* frissonna. Toute allusion à ces bandits la secouait d'une terreur rétrospective ; aussi bien, avec ces récriminations de la grand-mère, elle désespérait d'aborder le sujet de *Mirrette* et de *Pépito*.

— ... Y a des femmes comme ça, continuait la *Gnagne*, oubliant son travail pour son passe-temps favori, leur faut des coups et geindre.

« Je l'ai prise avec moi, elle me faisait pitié. Elle est comme innocente, depuis qu'il ne la bat plus. Je la nourris, je la paie. Elle est encore jeune, peut rendre des services à l'auberge, car moi, tu sais... les jambes c'est pas comme la tête, ça n'va plus... et la drôle... »

— Justement, fit *Conchita*. Je voulais vous parler d'elle.

— Ah !...

Et la *Gnagne*, subitement refroidie, regarda la jeune fille.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle, méfiante.

— Il y a, dit bravement *Conchita*, que cette petite se tue à pleurer. Elle maigrit, elle n'est plus gaie, et si elle travaille, c'est sans plaisir.

La *Gnagne* avait pris une casserole de cuivre qu'elle frottait éperdument.

*Conchita* s'arrêta, elle leva la tête.

— Et puis? fit-elle.

— Et puis? cette petite est amoureuse de Pépito. Et vous qui êtes si bonne pour tous, vous qui l'aimez plus que tout au monde, vous la laissez souffrir.

La Gnagne posa sa casserole sur la table, secoua ses mains et son tablier... Sa mâchoire tremblait, était-ce de colère? Conchita le craignit et n'osa pas poursuivre.

— T'es une fille raisonnable, Conchita, dit enfin la grand'mère, c'est pourquoi je t'ai laissée parler. Quand mon défunt mari...

Conchita prit une chaise. Elle savait que ce serait long.

— Quand mon défunt mari demanda à mon père de nous accorder tous les deux, le Bernadou qu'était point un sot, c'était mon père, l'écouta, et puis dit :

« — Qu'est-ce que tu portes dans le ménage, Limac?

« Limac — c'était mon homme — montra ses bras... de fiers bras, tu sais!

« — C'est solide, oui, mais c'est pas assez, dit mon père.

« Limac montra ses jambes.

« — Peuh! fit mon père, tout le monde en a, des jambes.

« Limac se frappa un grand coup sur la tête.

« — Et ça? dit-il, ça vous paraît-il assez dur? Est-ce la tête d'un « feignant »?

« Mon père, tout surpris, ne savait plus que dire.

« — Il vous faut des sous?

« Mon père fit : oui, de la tête.

« — C'est ça qui vous en gagnera! cria Limac, qui partit sans se retourner.

« Je pleurais, tu peuses. Mais y avait rien à faire.

« L'année d'après, Limac revint avec toute une boutique de colporteur. Il faisait les villages, vendant ses marchandises quatre fois ce qu'il les payait à Toulouse « en liquidation », qu'il disait. Et il montra un gros sac plein d'écus.

« Ah ! mais un gros !

« Mon père lui frappa sur l'épaule.

« — Tu veux toujours la Louison ?

« — Pardi !

« — Je te la donne. Écoute : c'est pas le sac d'écus. Je te le laisse, pour monter votre ménage. C'est parce que tu es capable de faire vivre ta femme et tes enfants, et que tu as une bonne tête, que je t'accepte, et... »

De grands cris interrompirent la narration que Conchita savait par cœur depuis longtemps.

— Qu'est-ce que c'est, Jésus, mon Dieu ? fit la Gnagne, se précipitant. Ont échappé les ânes, ou la Finotte s'est ébouillantée : elle est si bête !

Mais des rires la rassurèrent. Elles sortirent sur le seuil, et Conchita ne put servir à la mère Chabot le discours qu'elle méditait pour l'attendrir. On leur fit une ovation.

Des jeunes filles, et des garçons qui les lutinaient, apportaient un « porte-couronne » de taille gigantesque.

On avait tondu les buissons, coupé les bruyères, les buis, tout ce qui était déjà vert, pour parfaire un chef-d'œuvre dont on parlerait longtemps. Des roses blanches en papier de soie, piquées dans les guirlandes, les égayaient, et, aux trois branches se rejoignant en haut pour s'accrocher à la porte de l'au-

berge, une couronne immaculée était suspendue.

Et l'on entonna le chant légendaire :

« Ouvrez la porte, ouvrez ! ouvrez la porte, ouvrez ! »

« La nouvelle mariée, lon li lon là ! » etc...

— Je les avais oubliés, ceux-là, fit la Gnague. Ils ont pourtant fait assez de bruit dans la grange.

Pépito portait une échelle :

— Je vais toujours planter le clou. Demain matin, on le suspendra, dit-il à Conchita, dont les joues empourprées et les yeux humides disaient le bonheur.

Timidement, Mirette s'était approchée. La jeune fille l'entraîna dans la maison :

— Ce sera bientôt ton tour, Mirette, je te le promets. J'en fais mon affaire.

— Oh ! Conchita, je suis bien heureuse pour toi. Mais j'ai toujours peur que, s'il va à la ville, on me prenne Pépito !

Ce soir-là, à l'écart, sur le banc au bout du jardin, il y eut une longue conversation entre Pascal et Conchita. Ils étaient heureux. La main dans la main, ils écoutaient les chants des filles du village, qui dansaient sur la place et commençaient la fête du lendemain.

— J'ai, disait Pascal, une surprise à vous offrir, Conchita. Elle est pour vous plaire.

— Tout me plaît qui vient de vous, Pascal. Vous êtes si bon pour moi !

— Oui, je vous aime au-dessus de tout, Conchita, et j'aime tous ceux que vous aimez.

— Oh ! fit-elle, saisie, il s'agit... ?

— Vous le saurez demain. Demain ! ce sera un beau jour ! que cette nuit va être longue !

« Voyez, Conchita, cette étoile qui luit sur le Marboré. C'est Vénus qui fuit devant le

soleil. Nous la reverrons à l'heure où, la fête finie, nous serons seuls sous son regard. »

Là-bas les chants cessèrent. Le tympanon se tut aussi.

— Allons ! cria la Gnagne, assez dansé ! Faut se lever tôt au matin ; y a du travail pour tout le monde ; et puis, vous danserez toute la nuit, si ça vous plaît.

— Cette M<sup>me</sup> Chabot en remontrerait aux Sept Sages, dit Pascal.

Dès l'aurore, tout flambait dans l'auberge, portes et volets grands ouverts. La Gnagne, qui oubliait ses rhumatismes, présidait aux fourneaux, jetant des ordres çà et là aux voisines qui aidaiet aux préparatifs d'un festin pantagruélique, auquel tout le village était convié.

Et les langues ne chômaient pas.

— Moi, je l'ai toujours dit, faisait la Gnagne, armée d'une longue cuillère dont elle remuait les ragoûts dans les casseroles.

« J'ai gardé tous mes pâtés, mes confits d'oie et de canard ; j'élevais mes agneaux, et je charroyais avec mon cheval jaune du vin de Jurançon, qu'a payé la régie, s'il vous plaît, en prévision de ce jour de noces. . »

Elle s'interrompit :

— Fais attention, Finotte, de remonter le tournebroche. Les quartiers d'agneaux n'ont de couleur que d'un côté.

Et, se retournant vers les autres, elle reprit l'antienne qui lui tenait au cœur.

— Depuis que le Pézenas s'en est allé, elle est quasi innocente, la pauvre ! Faut croire qu'il lui manque les taloches et les tornades dont il n'était pas chiche ! Si c'est pas malheureux de regretter un tel chénapan !

« All' est comme un chien perdu, quoi ! Pas capable d'arroser un gigot. »

Au dehors, le cortège se formait.

De toutes les maisons du village sortaient de joyeuses filles parées de couleurs vives; les gars les rejoignaient. On s'assemblait par couples devant la porte de M<sup>me</sup> Chabot où s'exhibait, triomphant, le porte-couronne, accroché dès l'aube par Pépito.

Ils attendaient les mariés. Et la cloche fêlée de l'église se mit en branle.

Là-haut, sur les monts, le soleil faisait resplendir les joyaux des glaciers. Il semblait que la nature fût aussi de la fête, et, comme Pascal l'avait dit : c'était un beau jour.

Il y eut un frou-frou dans l'escalier. Conchita apparut. Mirette la suivait, préservant le voile, et le déployait ensuite sur les épaules de la belle mariée, rose de plaisir.

Mirette oubliait son chagrin, fière de son œuvre, car elle n'avait voulu céder à personne le soin de parer son amie. Du reste, Pépito était là; elle prendrait son bras tout à l'heure, ils ne se quitteraient pas de la journée.

— C'est presque comme si c'était moi qui me marie, confiait-elle à Conchita.

Pascal, en uniforme, arrivait, escorté de ses camarades.

La Gnagne essuya une larme qui menaçait de tomber dans le civet :

— Ça fait quelque chose, avoua-t-elle. C'est beau, un jour de noces, y a pas !... Ça me rappelle...

Elle n'acheva pas : personne n'écoutait. On n'avait d'yeux que pour Conchita, ravonnaute de bonheur, doucement gracieuse pour tous.

Gnagne courut relever le voile qui s'accrochait :

— Ma Conchita, tu es belle comme une Sainte Vierge !

Et elle lui donna deux baisers retentissants.

Conchita prit le bras de Pascal, beau de mâle fierté. Le bonheur les transfigurait. Ils passèrent sous le porte-couronne, et on les acclama.

Puis, le cortège défila par l'unique rue du village, jusqu'à l'église enguirlandée.

Les femmes, peu à peu, avaient repris leur ouvrage. Elles écoutaient la cloche tinter joyeusement, et bientôt annoncer la fin de la cérémonie.

La Gnagne, alors, jeta son tablier, qui tomba sur le chien; le chien se réfugia dans les jupes de la Finotte accroupie devant les rôtis. Il faillit s'ensuire un de ces drames gais dont se régalaient les gens des noces à la campagne. L'allégresse était dans l'air, et les rires fusaient pour des riens.

— J'vas voir la mariée sortir de l'église, décida la Gnagne, et notre drôle qu'j'ai habillée de neuf, avec son Pépito.

Toutes les femmes se précipitèrent. Aucune ne voulait manquer ce coup d'œil. Il ne resta que la Finotte, en faction auprès du fourneau « rapport aux chats ».

Elles arrivèrent devant l'église comme sortaient les mariés, au bras l'un de l'autre, dans un nuage blanc, au son de l'unique cloche sonnée à tour de bras par le *Tachoun* (1), ainsi nommé pour ses courtes jambes et sa vue basse, qui avait fonction de sacristain.

Les hauts glaciers resplendissaient, jetant

---

(1) Le blaireau.

des clartés scintillantes dont la montagne se parait. Du Cirque, encore tout blanc de neige, tombait la cascade éternelle, dont le pied noyé de vapeurs s'irradiait en arc-en-ciel.

Et le cortège défila, pour se disloquer vers l'auberge, chaque fille allant quitter sa toilette de cérémonie, pour le dîner et pour la danse. Le pittoresque n'y perdait rien.

L'abbé Vernon se hâtait d'éteindre les cierges, pour venir présider le banquet des noces, dans la grange où le couvert était dressé. Lui aussi était heureux, et le mystère qui les unissait attendrissait ses yeux lorsqu'il s'assit auprès de Conchita.

Les servantes, attendant le signal, une serviette au bras et mine réjouie, entouraient les convives.

Mirette, toute rose auprès de Pépito, cria à la grand'mère qui allait et venait pour donner des ordres :

— Comme c'est beau, un jour de noces !

— C'est pas encore ton tour, tu sais, fit la Gnagne, du ton rêche dont elle dissimulait ses émotions.

Et, attendrie, la larme à l'œil, mais toujours bourrue, elle reprit :

— Les agneaux qui rôtiront pour toi n'sont pas encore nés !

Pascal entendit le propos, vit la moue de la petite, et fit un signe à Conchita :

La surprise !

Il se leva :

— Voilà, dit-il, sortant de sa poche un papier de dimensions respectables, voilà qui fera pousser les agneaux.

La grand'mère sentit l'heure solennelle. Elle s'immobilisa.

— Je le gardais pour le dessert, mais je ne peux pas contenir le plaisir que j'éprouve ni différer le vôtre.

« Ecoute, Mirette :

« Ceci est la nomination comme guide patenté, avec une médaille d'encouragement, au sieur Pépito, natif de Gavarnie, à la condition qu'il soit marié dans l'année ! Car, depuis la guerre, la Nation ayant besoin de citoyens, le Gouvernement n'accorde de places qu'à ceux qui seront mariés. »

Des bravos frénétiques saluèrent ce speech. Mirette défaillit, et la Gnagne pleura, en serrant Pépito et sa petite-fille, tous deux unis, sur sa vaste poitrine.

Elle conclut :

— Alors, c'est dit, m'sieur Pascal, on en trouvera, des agneaux. Quand voulez-vous qu'on aille en noce ?

PIN

*Le prochain roman (n° 219) à paraître  
dans la Collection "STELLA" :*

# Ceux qui Vivent

par

CLAUDE RENAUDY

---

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui  
luttent; ce sont ceux qui marchent,  
pensis, épris d'un but sublime.

Victor Hugo.

PREMIÈRE PARTIE

---

I

Des gouttes d'eau tintèrent sur les vitres.

Antoinette leva les yeux vers la fenêtre, mais au dehors il faisait noir et elle ne vit que des larmes qui coulaient lentement le long des carreaux.

Alors la jeune femme soupira.

Une lampe qu'auréole un abat-jour jaune. Un chat blanc roulé en boule. Des coussins jetés sur les sièges bas. Au mur, de pâles aquarelles qui semblent des rêves encadrés. Sur la table, un livre ouvert et la tache rouge d'un bouquet de roses.

Le salon est paisible et doux ce soir comme tous

## CEUX QUI VIVENT

les autres soirs, mais celle qui a donné son charme aux choses qui vivent là est triste.

Un instant elle renverse la tête et la lumière dore son visage : joues nacrées, prunelles changeantes, cheveux noirs...

Un bruit de papier qu'on froisse...

— Il m'aime donc aussi, celui-là ? Suis-je vraiment si belle ?

Elle s'est levée et se penche vers la glace. Dans l'eau grise du miroir, le visage se reflète pur, presque irréel d'être trop joli. Lignes tendres de l'ovale, lignes tourmentées des boucles noires, lignes des sourcils légères comme des coups de pinceau, lignes gaies des lèvres rouges... Tout cela se dessine tel un songe ensoleillé et Antoinette cherche en vain une ride, un défaut, un rien qui fût laid et qui la soulagerait.

— Mon Dieu, qu'ai-je donc fait ?

La voix s'angoisse dans le silence du salon.

Antoinette s'est rejetée en arrière et des profondeurs du miroir surgit une autre silhouette... Que de choses se cachent dans ce gris très vague qui s'est embrumé de toutes les images éteintes !

Antoinette revoit une chambre large, froide et claire. Des murs blancs, une armoire sombre, une pendule sous un globe, des rideaux de mousseline qui cachent le ciel, des chaises poussées dans les angles. Une vieille femme ourlant des draps. Appuyée à la fenêtre, une forme jeune, robe bleue de pensionnaire et nattes brunes d'orpheline.

— Toinon, ne regardez pas dans la rue... M<sup>me</sup> Martin va encore raconter partout que vous n'êtes qu'une effrontée.

— Bah ! Toutes ces braves personnes me détestent parce que je suis la plus jolie fille d'Angers.

— Seigneur ! peut-on dire une chose pareille !

Voici le bureau sévère du tuteur. Des cartons verts jusqu'au plafond. Des papiers en tas sur les tables. Un clerc râpé qui se cure les ongles dans un coin.

— Mon enfant, je vous présente M. Tellier, le plus riche propriétaire de la région.

(A suivre.)

# ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

**ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27½.

**ALBUM N° 2.** *Alphabets et monogrammes pour draps, table, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages, Format 44×30½.

**ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30½.

**ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27½.

**ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30½.

**ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles pages. Format 37×57½.

**ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*

**ALBUM N° 8.** *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement. 176 modèles de broderies. 100 pages. Format 37×27½.

**ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28½.

**ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28½.

**ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28½.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>).  
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 218. ★ Collection STELLA ★ 10 avril 1929

## La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille  
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de  
qualité morale et de qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

## La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable  
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

# ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste  
(ni chèque postal, ni mandat-carte),

à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*,  
1, rue Cuzan, Paris (14<sup>e</sup>).

